BeauxArts hors-série

8,90 €

BeauxArts hors-série

CAHIER INÉDIT
16 PAGES
LES SECRETS DE FABRICATION DE LA SÉRIE

BLAKE ET MORTIMER FACE AUX GRANDS MYSTÈRES DE L'HUMANITÉ

HISTOIRE, MYTHES, CIVILISATIONS...

BLAKE ET MORTIMER

FACE AUX GRANDS MYSTÈRES DE L'HUMANITÉ

M 08081 - 35H - F: 8,90 € - RD

BEL : 9,80 € - CAN : 14,40 CAD - DOM : 9,80 € - LUX : 9,80 € - MAR : 91 MAD - TOM : 1 350 XPF - PORT. Cont. : 9,60 € - CH : 16 CHF

Chefs-d'œuvre !

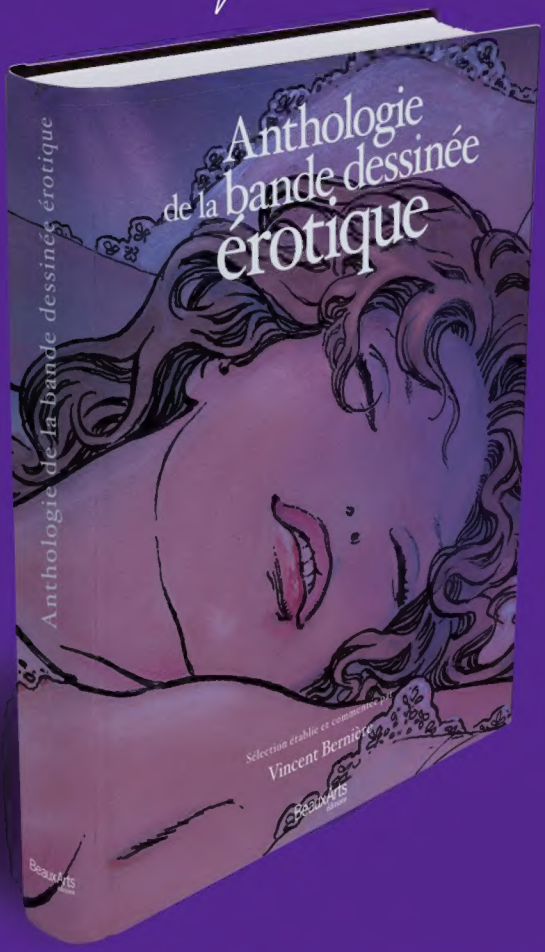
Blake et Mortimer, Tintin, Corto Maltese, Blueberry, Les passagers du vent, Partie de chasse, Maus, Nestor Burma, From Hell, Jimmy Corrigan

BeauxArts hors-série
BLAKE ET MORTIMER, TINTIN, CORTO MALTESE...
Les secrets des chefs-d'œuvre de la BD
10 ALBUMS CULTES
5 HISTOIRES COMPLÈTES

En vente chez votre marchand de journaux, en librairie et sur www.beauxartsmagazine.com

BeauxArts hors-série

Pour public averti



Soft, chic, trash, rigolo, autobio : en 5 chapitres et 40 extraits,
de 1920 à aujourd'hui, cette anthologie unique en son genre rassemble
les chefs-d'oeuvre de la bande dessinée de charme.
Une promenade coquine à travers un siècle de fantasmes en bulles.

368 pages – 20x27cm – 39,50 € - En librairie et sur www.beauxartsmagazine.com

BeauxArts
éditions

F. GIROUD - C. WILSON
XIII
mystery
MARTHA SHOEBRIDGE
DARGAUD
New York
Le docteur Shoebridge radié
William Sheridan en mauvaise posture
MARTHA'S BOURBON
$7.99
LE 5 JUIN 2015
AU RAYON BD
© F. GIROUD - C. WILSON - J. VAN HAMME - W. VANCE - DARGAUD BENELUX (Dargaud-Lombard s.a.)

Par Thierry Taittinger

Et dire que *les Aventures de Blake et Mortimer*, ce monument du 9e art, étaient au départ une œuvre de commande... Edgar P. Jacobs, alors coloriste et «décoriste» d'Hergé, avait été sommé de créer une série «réaliste et éducative» pour les tout débuts du journal *Tintin* en 1946. L'ancien chanteur d'opéra à la carrière contrariée aurait, lui, de beaucoup préféré une fantaisie médiévale ! Et ce fut... *le Secret de l'Espadon*, premier des huit chefs-d'œuvre imaginés initialement par le maître bruxellois. Avec d'autres scénaristes et dessinateurs – tous talentueux –, non seulement la série a survécu à la disparition de son créateur (comme c'était sa volonté), mais elle peut aujourd'hui, sans déchoir, être comparée au premier cycle jacobsien. Un exemple tellement rare dans la bande dessinée ! Deux raisons à cela : une gestion remarquable de l'œuvre par la Fondation Blake et Mortimer, et un respect sourcilleux des grands principes qui faisaient le charme des récits initiaux. Comme dans un de ses dispositifs spatio-temporels dont il avait le secret, on en revient toujours à la singularité du génie de Jacobs. Première bande dessinée «adulte», bien avant les trublions de Mai 68, *Blake et Mortimer* aura poussé très loin le souci du réalisme que Hergé lui-même admirait (et jalousait un peu). Un réalisme teinté de fantasmagorie, qui préfigure les scénarios les plus fous du cinéma actuel. L'œuvre de Jacobs, on le sait, aura été à l'origine de nombre de vocations de savants, écrivains, journalistes, égyptologues, voire ministres des Affaires étrangères ! Et comme on le découvrira dans ce hors-série de Beaux Arts magazine, son imaginaire parfois extravagant supporte même quelques validations scientifiques. Et, à l'ère des nouvelles technologies, il fascine encore plus. «Damned !» aurait dit le professeur Philip Mortimer à son honorable ami, le capitaine Francis Blake. Et ce renégat d'Olrik qui prépare encore un mauvais coup...

Edgard P. Jacobs, image extraite de «L'Énigme de l'Atlantide».

Sommaire

Le destin contrarié d'Edgar P. Jacobs
Par Benoît Mouchart et François Rivière P. 4

L'art d'Edgar P. Jacobs
Par Pierre Sterckx P. 10

Blake et Mortimer en 8 étapes
Par Vincent Bernière P. 16

BLAKE ET MORTIMER FACE AUX GRANDS MYSTÈRES DE L'HUMANITÉ

LE MONDE PERDU DES DINOSAURES P. 36

Quand Jacobs se fait naturaliste
Par Daniel Couvreur P. 38

Des monstres ultra fantaisistes
Par Anne Lefèvre-Balleydier P. 40

Continent disparu, volcan éteint...
Par Rafael Pic P. 46

LA FABULEUSE PYRAMIDE DE KHÉOPS P. 48

Sur les traces des égyptolgues
Par Daniel Couvreur P. 50

Le mystère de la construction de la Grande Pyramide
Par Claude Pommereau P. 52

Dynastie perdue, réincarnation...
Par Vincent Bernière P. 58

L'ÉNIGME DE JUDAS L'ISCARIOTE P. 60

Mortimer chez les Grecs
Par Vincent Bernière P. 62

Judas est-il mort sur une île grecque ?
Par Romain Brethes P. 64

Crime non élucidé, spectre, masque mortuaire...
Par Rafael Pic P. 68

DANS LES SOUS-SOLS DE PARIS P. 70

Au trente-sixième dessous
Par Daniel Couvreur P. 72

Un mystérieux monde souterrain
Par Florelle Guillaume P. 74

Secret de famille, château hanté...
Par Dominique de La Tour P. 80

HYPNOSE ET MANIPULATION MENTALE P. 82

Une fiction à base de science
Par Daniel Couvreur P. 84

Le rêve d'un grand manipulateur
Par Claude Pommereau P. 86

Codes secrets, ruban magique...
Par Dominique de La Tour P. 90

LES SOUCOUPES VOLANTES P. 92

Des prototypes de cinéma
Par Daniel Couvreur P. 94

D'où viennent les ovnis ?
Par Raphaël Turcat P. 96

Exposition universelle, bombe atomique...
Par Rafael Pic et Dominique de La Tour P. 102

ANTARCTIQUE : L'ENFER BLANC P. 104

Cap sur le pôle Sud, par Vincent Bernière P. 106

Le continent de tous les extrêmes
Par Anne Lefèvre-Balleydier P. 108

Agents secrets, filles de l'Est, anciens nazis...
Par Dominique de La Tour P. 114

LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS P. 116

Les maîtres du temps, par Daniel Couvreur P. 118

Voyage à la vitesse de la lumière
Par Romain Brethes P. 120

Le tour du monde de *Blake et Mortimer*
Par Vincent Bernière P. 126

Le monde en 2100, par Philippe Testard-Vaillant P. 138

Le destin contrarié d'Edgar P. Jacobs

BARYTON, IL SE VOYAIT MENER UNE GRANDE CARRIÈRE DE CHANTEUR LYRIQUE. MAIS C'EST GRÂCE À LA BANDE DESSINÉE QU'EDGAR P. JACOBS A ACCÉDÉ À LA POSTÉRITÉ. UNE FORME D'EXPRESSION QUE L'AUTEUR DE *BLAKE ET MORTIMER* CONSIDÉRAIT POURTANT COMME UNE COMPROMISSION.

Par Benoît Mouchart et François Rivière

MISE À L'INDEX
«C'est moi qui l'ai fait !», semble nous dire Edgar P. Jacobs dans cet autoportrait avec Mortimer. On sait qu'il se représenta plutôt sous les traits d'Olrik, allant jusqu'à se laisser pousser une fine moustache, plus tard. **Edgar P. Jacobs, autoportrait non daté.**

OMBRAGEUX
Edgar P. Jacobs à ses débuts, avec son célèbre nœud papillon à pois. La photo style Harcourt est typique du portrait idéalisé de l'entre-deux-guerres. À l'époque, Jacobs est encore baryton. Son pseudonyme est Dalmas. **Photographie d'Edgar P. Jacobs, 1929.**

S'il avait été offert à Edgard Jacobs l'opportunité fantastique de prendre place, au soir de sa vie, à bord du chronoscaphe inventé par le professeur Miloch, il n'est pas certain qu'il aurait souhaité remonter le temps jusqu'au jeudi 26 septembre 1946, jour de lancement du journal *Tintin* et de la création du *Secret de l'Espadon*, qu'il fit paraître sous la signature anglophile d'Edgar P. Jacobs. Aussi surprenant que cela puisse paraître, devenir auteur de bande dessinée aura moins été pour lui une vocation qu'une nécessité alimentaire. Au moment d'écrire ses mémoires, publiés en 1981 aux éditions Gallimard sous le titre *Un opéra de papier*, Jacobs avoue considérer les récits en images comme une forme de damnation artistique exercée à contrecœur et au détriment d'une carrière plus noble consacrée à la peinture ou à l'art lyrique. La reconnaissance posthume de son œuvre, sur le plan commercial et critique, aurait sans doute étonné cet homme d'origine modeste qui rendit son dernier souffle isolé de tous et peu argenté.

Le petit Edgard voit le jour le 30 mars 1904 à quelques mètres de la place du Sablon de Bruxelles, «au centre d'un triangle formé par le Conservatoire, les musées d'Art ancien et moderne et l'Académie des beaux-arts», comme il se plaira à le souligner plus tard, pour se forger la légende d'un génie contrarié sur le berceau duquel se sont penchées les muses. D'origine paysanne, son père Jacques est un brave sergent de ville, moustachu et sévère comme le seront la plupart des commissaires de police qui apparaissent dans *Blake et Mortimer*. Sa mère, Elvire, est une femme au foyer peu démonstrative dans ses élans d'affection. Avant d'être abattu par les balles allemandes le 10 mai 1940, son frère cadet André réussit à devenir instituteur, pour la plus grande fierté de ses géniteurs, par ailleurs très inquiets des aspirations artistiques de leur fils aîné, qu'ils auraient préféré voir embrasser une carrière plus conformiste dans l'administration.

AVEC MISTINGUETT

Moins doué pour les études, Edgard est un enfant hyperactif et rêveur, impressionnable et laborieux, dont la passion pour le dessin s'affirme très tôt. Sur les murs de sa chambre, il a punaisé des dioramas représentant différentes variétés de dinosaures, qui le fascinent pour leur morphologie plus terrifiante encore que celle des dragons de contes de fées. Son meilleur ami se nomme Jacques Van Melkebeke. Gamin insolent issu du quartier populaire des Marolles, Van Melk est un boulimique de lecture, qui encourage et accompagne Edgard depuis l'école primaire dans toutes ses découvertes culturelles, que celles-ci soient littéraires, picturales, théâtrales, muséales, cinématographiques ou musicales. Edgard nourrit en effet un amour pour l'art lyrique depuis sa découverte du *Faust* de Gounod. En parallèle, tandis qu'il admire Ingres, Dürer, Holbein, mais aussi Gustave Doré et Arthur Rackham, il nourrit l'espoir pour le moins anachronique de consacrer sa vie à la peinture historique. En 1919, il réussit l'examen d'entrée aux Beaux-Arts de Bruxelles, que dirige l'architecte Victor Horta. La fréquentation de cette école lui inspire des idées de grandeur teintées de romantisme. Soucieux de son apparence, Edgard porte un large feutre, se drape d'une longue cape noire et préfère garder les cheveux longs. Fier de sa marginalité, il déambule dans les rues de Bruxelles avec la délectation aristocratique de celui qui se soustrait aux contraintes et aux conventions sociales. Ses rêves de grandeur ne s'accordent cependant pas à son quotidien, qui le voit exécuter d'obscures besognes dans la dentellerie ou la retouche photographique.

Sans pour autant renoncer au dessin et à la peinture, Edgard détourne bientôt ses ambitions artistiques vers un nouvel objectif. Figurant assidu du Théâtre de la Monnaie, en qualité de sentinelle de

Emilio
BRUA

UN DANDY BARYTON
Le père de *Blake et Mortimer* affublé d'une perruque dans le rôle dramatique du baron Scarpia dans *Tosca*. Près de dix ans plus tôt, le même à l'époque où il faisait partie de la troupe de Mistinguett, la Grande Revue du Casino de Paris.
Photographies d'Edgar P. Jacobs en 1931 et 1922.

Carmen ou de garde du pharaon d'*Aïda*, il rejoint à la rentrée 1922 la troupe de Mistinguett, inoubliable interprète de la chanson «Mon homme», qui tient l'affiche d'un music-hall bruxellois. Par l'entremise de Van Melk, Edgard sympathise avec un garçon excentrique nommé Jacques Laudy : plus tard, ces deux amis lui serviront de modèles au moment de tracer sur le papier le visage de ses héros Blake et Mortimer. En attendant, les trois copains s'amusent à faire tourner les tables ou à se laisser porter par les voix mystérieuses de l'écriture automatique sous l'impulsion du peintre symboliste Jean Delville. En dépit de leurs tempéraments très dissemblables, ils resteront liés jusqu'à la mort, et se promettront même de manifester, après leur trépas, une preuve de la survivance de leur âme.

Sous la pression de ses parents, Jacobs se fait engager aux Grands Magasins de la Bourse en tant que dessinateur de catalogues. Les illustrations à la plume et au lavis qu'il réalise pour ces commandes alimentaires sont autant d'exercices de style qu'il exécute non sans plaisir. De cette expérience qu'il prolongera jusqu'en mai 1940, le dessinateur conservera un sens fétichiste du détail dans le décor et les accessoires. Cette activité lui laisse assez de temps pour s'inscrire au conservatoire et étudier le chant. Bien que ténor naturel, ses possibilités lui autorisent des rôles de baryton. Le 29 juin 1929, il obtient le grand premier prix d'excellence de chant et la médaille du gouvernement. Après avoir pris pour épouse la jolie Léonie Bervelt le 27 septembre 1930 à Bruxelles, il est engagé en qualité de deuxième baryton au Théâtre Sébastopol pour jouer dans quelques opérettes, puis rejoint l'Opéra en 1931 où il chante avec les plus grandes stars de l'art lyrique : Micheletti, Bourdin, Jobin, Baugé, Brownlee, Boyer, etc. Edgard joue alors de tous ses dons d'artiste : il arrange ses costumes et réalise des maquettes de décors. Une importante production graphique naît à cette époque en contrepoint de son activité lyrique. Il compose aussi un grand nombre de maquillages pour les personnages de *Figaro*, *Don Juan*, *Rigoletto*, etc.

Au théâtre, Edgard joue de tous ses dons d'artiste : il arrange lui-même ses costumes et réalise de nombreuses maquettes de décors.

Malgré quelques interventions de l'Union des artistes belges auprès de Paul Claudel, alors ambassadeur de France à Bruxelles, l'Opéra de Lille, comme tous les autres théâtres français, se sépare en

MONDANITÉS
Edgar P. Jacobs était fidèle en amitié. On le voit ci-dessous vêtu de son costume pied-de-poule en compagnie de Bob de Moor, qui dessinera le tome 2 des *Trois Formules du professeur Sato*. À droite, le voilà entouré par Claude Moliterni, Hergé et son ami Evany.
Photographies d'Edgar P. Jacobs lors du lancement de «Tintin et les Picaros», 1976.

LE GRAND RIVAL
«Mon seul rival international, c'est Tintin», disait De Gaulle. Le seul rival d'Hergé, en tout cas, c'était bien Edgar P. Jacobs. Les relations entre les deux hommes étaient complexes.
Edgar P. Jacobs et Hergé en 1971.

1934 de ses pensionnaires d'outre-Quiévrain. Edgard et Ninie rentrent donc au pays. Dépité, Edgard reprend l'illustration de catalogues pour les Grands Magasins. Et, lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, il renonce au chant pour se tourner vers des travaux graphiques qui lui semblent beaucoup trop éloignés de ses ambitions artistiques de jeunesse. Ce choix, imposé par les contraintes matérielles, lui laissera toujours le sentiment amer de ne pas avoir réussi à s'accomplir dans le domaine qu'il préférait. Dans un registre plus intime, ce renoncement sera l'une des causes de sa séparation avec Ninie.

UN FLASH DANS LA NUIT

Sous l'Occupation, Jacobs réalise quelques illustrations en couleur pour des contes et des nouvelles dans les pages de l'hebdomadaire pour enfants *Bravo!* Le soin et la précision qu'il apporte à ses dessins lui permettent de se voir confier la difficile tâche de poursuivre un épisode du *Flash Gordon* d'Alex Raymond, dont les pages inédites sont restées bloquées à la frontière en raison de l'entrée en guerre des États-Unis. Dans cette première approche de ce que l'on n'appelle pas encore la bande dessinée, l'action qu'il dessine porte d'ores et déjà certaines caractéristiques du style emphatique et spectaculaire qui le rendra célèbre.
Il va beaucoup plus loin avec *le Rayon U*, qui commence à paraître dans *Bravo!* en février 1943. Près de deux ans avant Hiroshima, le dessinateur semble se préoccuper des dangers d'une guerre atomique. Mais, loin de s'aventurer sur le terrain dangereux d'une parabole politique, son *Rayon U* arpente les chemins du conte, dans l'acception la plus ténébreuse et la plus inquiétante – très germanique aussi – de cette forme de récit. Pour éprouver le courage de ses héros, Jacobs convoque les terreurs de la faune préhistorique : brontosaures, tyrannosaures et ptérodactyles viendront menacer de leurs attaques la progression de Marduk dans les îles Noires. Sans le savoir, Edgard vient enfin, à 40 ans, de trouver sa planche de salut. Il ne l'admettra jamais, persuadé que sa chute dans les récits en images, qui l'oblige à renoncer aux altitudes de l'art lyrique, constitue une preuve supplémentaire de sa damnation dans l'enfer des travaux alimentaires. À ses propres yeux, Jacobs ne fait que se compromettre dans une forme d'expression que le monde artistique ignore, quand il ne la méprise pas. Pourtant, même s'il n'ose pas se l'avouer, il ne lui déplaît pas de renouer avec un imaginaire qu'il avait laissé en friche depuis la fin de l'adolescence… À travers la mise en scène de ses histoires, il peut s'abandonner à une régression permissive, qui prend la valeur d'une catharsis de toutes ses frustrations, d'une rédemption de toutes ses déceptions.

À ses propres yeux, Jacobs ne fait que se compromettre dans une forme d'expression que le monde artistique ignore, quand il ne la méprise pas.

Hergé, qui veut accéder à la demande toute récente de Casterman de se lancer dans le coloriage de ses histoires initialement parues en noir et blanc, n'a pas tardé à s'aviser de rencontrer ce nouveau talent. Dès janvier 1944, le créateur de *Tintin* engage Jacobs à ses côtés pour l'assister dans la mise en couleur du *Trésor de Rackham le Rouge*. Son implication dans la

DEUX LÉGENDES

Dans les années 1970, Jacobs fut approché par l'éditeur et écrivain Gérard Guégan, alors âgé d'une trentaine d'années. (Photo de Georges L. Durand)

La maison de Jacobs, dite du Bois des pauvres, à Lasne, en Belgique. Gérard Guégan et Edgar P. Jacobs en 1973.

genèse des *Sept Boules de cristal* se révèle plus importante : il contribue non seulement aux décors, mais aussi au scénario et, semble-t-il, au choix du titre même de l'aventure. La nouvelle version du *Sceptre d'Ottokar* compte parmi ses apports les plus remarquables à la série. Jacobs renonce à cette collaboration fructueuse en plein milieu du *Temple du Soleil* au profit de sa propre création : *Blake et Mortimer*. Après *le Secret de l'Espadon*, qui installe son auteur au panthéon de la bande dessinée belge, suivront sept autres récits conçus jusqu'en 1972, dont la parution sera parfois contrariée par la censure française, mais aussi la montée en puissance de nouvelles générations d'auteurs qui, bien que respectueux de leur aîné, déstabilisent Jacobs au point de l'éloigner de sa table à dessin. Installé dans une petite maison à quelques kilomètres de Bruxelles en compagnie de sa seconde épouse Jeanne, Jacobs vit à partir des années 1970 dans une atmosphère crépusculaire ponctuée plus tard par la disparition de ses amis Van Melkebeke, d'Hergé et, surtout, de Jeanne. Les impôts et une intoxication alimentaire finiront d'abattre le moral de l'ancien baryton qui s'éteint, seul, le 20 février 1987.

La mort d'Edgar P. Jacobs plonge les lecteurs dans le doute : le maître a-t-il laissé des dispositions testamentaires permettant de donner une suite aux *Aventures de Blake et Mortimer* ?

UNE ÉTONNANTE POSTÉRITÉ

La mort d'Edgar P. Jacobs plonge les lecteurs dans le doute : le maître a-t-il laissé des dispositions testamentaires permettant de donner une suite aux *Aventures de Blake et Mortimer* ? Si c'est le cas, qui reprendra le flambeau ? Il ne faudra pas attendre deux ans pour que soit confié le parachèvement des *Trois Formules du professeur Sato* à Bob de Moor. L'album paraît enfin en 1990 et s'avère, à sa manière, respectueux de l'héritage jacobsien, puisqu'il s'inspire des crayonnés, des croquis et des photos laissés par le créateur de la série… Il est pourtant loin de représenter une parfaite réussite sur le plan artistique. Caméléon hésitant, Bob de Moor a rencontré les pires difficultés à se couler dans un style beaucoup moins humoristique que celui de son mémorable *Barelli*. Le scénario de Jacobs lui-même n'est pas au niveau des meilleures histoires de la série. Soutenu par une campagne médiatique sans précédent, l'album, malgré ses évidentes faiblesses, est tiré à 500 000 exemplaires. La même année, les autres titres de la série s'écouleront à plus d'un million d'exemplaires, installant Blake et Mortimer au rang de best-sellers de l'édition – ce qu'ils n'étaient pas vraiment jusqu'alors.

Cinq ans plus tard, Claude Lefrancq revend les éditions Blake et Mortimer aux éditions Dargaud, qui rachètent bientôt à Philippe Biermé et Raymond Schelck le Studio Jacobs, détenteur des droits d'exploitation de l'œuvre. Pour l'ancien éditeur d'*Astérix*, l'enjeu consiste évidemment à relancer les *Aventures de Blake et Mortimer* en publiant de nouveaux albums. Le choix du dessinateur s'impose de lui-même. Ce sera Ted Benoit, auteur de la série *Ray Banana*, qui a déjà repris les personnages de Jacobs pour des campagnes publicitaires et qui s'est éloigné du 9e art depuis le début des années 1990. Côté scénario, Dargaud choisit le best-seller des années 1990 Jean Van Hamme.

POST MORTEM

Jacobs décède en 1987, relativement esseulé. Son ami Bob de Moor le croque ici qui s'envole au paradis des dessinateurs avec l'Espadon sur le dos. Hergé est sur un nuage, en compagnie de Paul Cuvelier, l'auteur de *Corentin*.

Dessin de Bob de Moor, 1987.

Les albums apocryphes publiés depuis 1996 ont permis la survie des héros Blake et Mortimer, même si ceux-ci ont définitivement échappé à leur créateur. «Chacun sait qu'en l'absence de nouveaux albums la série aurait, lentement, été oubliée par les nouvelles générations», rappelle Jean Van Hamme. Privés de l'élan éditorial suscité par cette reprise, Blake et Mortimer n'auraient sans doute pas tardé à rejoindre au musée Grévin de la bande dessinée ces personnages sous naphtaline que sont désormais Zig et Puce ou Bécassine.

Aujourd'hui, une équipe formée par André Juillard au dessin et Yves Sente au scénario travaille à la reprise des personnages, en alternance avec Antoine Aubin et Jean Dufaux. Une autre équipe de scénaristes vient d'être constituée, avec Jean-Luc Fromental et José-Louis Bocquet. Une dizaine de dessins animés, très librement inspirés des albums, ont été produits pour la télévision par la firme Ellipse, contribuant à conforter la notoriété de *Blake et Mortimer*. La série culte d'autrefois est devenue un véritable produit marketing : après les t-shirts, les casquettes et les parkas, les personnages de Jacobs ont suscité une compilation de musique électronique éditée par Warner Music sous une pochette reprenant un détail de la couverture de *la Marque Jaune*. En 2001, année de la sortie du troisième «apocryphe», *l'Étrange Rendez-Vous*, les droits de *Blake et Mortimer* auraient généré un chiffre d'affaires d'environ 16 millions d'euros. Une somme considérable que Jacobs n'aurait sans doute jamais rêvé gagner un jour. Sommet de la reconnaissance artistique du baryton contrarié, le centenaire de la naissance d'Edgar P. Jacobs a donné lieu en 2004 à une série d'événements marquants, à commencer par une grande exposition rétrospective produite par le festival international de la bande dessinée d'Angoulême au musée de l'Homme, à Paris. Jacobs, le fils de sergent de ville complexé par ses origines sociales, le figurant de music-hall qui courait le cachet à la petite semaine, le chanteur déçu qui n'a jamais vu son nom en haut de l'affiche, a finalement accédé à la postérité par la bande dessinée, cet art qu'il aura considéré toute sa vie comme une damnation laborieuse sans se douter que les chimères qu'il jouait pour lui-même dans le miroir de son atelier lui offraient, en vérité, un pacte d'éternité.

Les successeurs d'Edgar P. Jacobs

Près de quinze ans après le dernier album jacobsien, plusieurs équipes se sont relayées pour reprendre la série. Avec un succès certain. «Blake et Mortimer» est l'un des plus grands best-sellers de la BD franco-belge. Revue des forces en présence.

Jean Van Hamme, scénariste

ALBUMS : *l'Affaire Francis Blake*, *l'Étrange Rendez-Vous*, *la Malédiction des trente deniers*, tomes 1 et 2.

Ancien journaliste et agrégé d'économie, Jean Van Hamme est l'un des plus grands scénaristes franco-belges. Parmi ses séries : *XIII*, *Largo Winch*, *Thorgal* et *Blake et Mortimer*.

Ted Benoit, dessinateur

ALBUMS : *l'Affaire Francis Blake*, *l'Étrange Rendez-Vous*.

Après des études de cinéma, Ted Benoit débute dans la première formule de *l'Écho des savanes*, en 1975. Il devient l'un des tenants du revival de la ligne claire, dans les années 1980, avec *Ray Banana*. Il se consacre également à l'illustration.

Yves Sente, scénariste

ALBUMS : *la Machination Voronov*, *les Sarcophages du 6e continent*, tomes 1 et 2, *le Sanctuaire de Gondwana*, *le Serment des cinq lords*, *le Bâton de Plutarque*.

Ancien directeur des éditions du Lombard, Yves Sente devient scénariste sur la série *Blake et Mortimer*, qu'il dévorait enfant. Il a également repris la série *Thorgal*, dessinée par Rosinski.

André Juillard, dessinateur

ALBUMS : *la Machination Voronov*, *les Sarcophages du 6e continent*, tomes 1 et 2, *le Sanctuaire de Gondwana*, *le Serment des cinq lords*, *le Bâton de Plutarque*.

André Juillard s'est fait connaître avec la BD historique *les Sept Vies de l'épervier*. Un récit intime, *le Cahier bleu*, a marqué les esprits dans les années 1990.

René Sterne, dessinateur

ALBUM : *la Malédiction des trente deniers*, tome 1.

Grand voyageur et ancien enseignant, René Sterne est l'auteur de la série d'aventure *Adler*, qui se déroule au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans l'aviation. Repreneur de *Blake et Mortimer*, il décède brutalement en 2006.

Chantal de Spiegeleer, dessinatrice

ALBUM : *la Malédiction des trente deniers*, tome 1.

Compagne de René Sterne, dont elle mettra en couleur la série *Adler*, c'est elle qui termine le tome 1 de *la Malédiction des trente deniers* après la disparition de celui-ci. Elle est également peintre et créatrice de tissus.

Antoine Aubin, dessinateur

ALBUMS : *la Malédiction des trente deniers*, tome 2, *l'Onde Septimus*.

Antoine Aubin se lance dans la BD chez Disney, à l'âge de 35 ans. Il publie *Sur la neige* en 2004. Repéré par les éditions Blake et Mortimer, il reprend la série au second volume de *la Malédiction des trente deniers*, et s'y consacre désormais.

Jean Dufaux, scénariste

ALBUM : *l'Onde Septimus*.

Immense scénariste de bande dessinée, Jean Dufaux a travaillé sur près de 200 titres. On lui doit notamment les scénarios de *Murena*, *Complainte des landes perdues*, *Djinn*, *Rapaces*...

Étienne Schréder, dessinateur

ALBUM : *l'Onde Septimus*.

Auteur d'un diptyque remarqué sur la dépendance à l'alcool, *la Couronne en papier doré* et *Amères Saisons*, Étienne Schréder est un collaborateur graphique de la série *Blake et Mortimer*.

E. T. Jacobs

AU TRAVAIL
Edgar P. Jacobs en pleine composition de la première scène des *Trois Formules du professeur Sato*, tome 1, avec une maquette de mirage Starfighter dans la main gauche.

L'art d'Edgar P. Jacobs

C'ÉTAIT UN DESSINATEUR GÉNIAL COMME ON N'EN FAIT PLUS. SON TRAIT, PLUS ÉPAIS QUE CELUI D'HERGÉ, S'ACCOMPAGNE D'UNE GRANDE MAÎTRISE DES COULEURS. POUR DÉFINIR SON ART, CERTAINS ONT PARLÉ D'UN «OPÉRA DE PAPIER». LE CRITIQUE D'ART PIERRE STERCKX NOUS EN DIT PLUS.

Par Pierre Sterckx

Jacobs connaît parfaitement la puissance du noir dans le dessin. Il en hérite par les illustrations et gravures de son temps. La lumière noire entre en action dans l'art occidental dès le Baroque, chez Tintoret et Caravage par exemple. Le clair-obscur médiateur de Rembrandt devint coupant dès Goya et même foudroyant chez Manet. Bref, tous les médias modernes – photographie, cinématographe, bande dessinée, télévision – naquirent sous ce même régime du noir et blanc. Les génies de Sergueï Eisenstein, de Charlie Chaplin, d'Henri Cartier-Bresson lui sont indissociables et l'on a pu parler à ce sujet d'une «positivité de l'ombre». Le noir photogénique créé au XIX[e] siècle aura engendré les images du XX[e] siècle. C'est dans un tel contexte esthétique et mental que naît la bande dessinée, entre xylogravure, photographie et cinéma archaïques. Rien d'étonnant à ce que le jeune Hergé en fût séduit au point de résister farouchement, vers 1942 sous la pression de son éditeur Casterman, à la mise en couleur des nouvelles *Aventures de Tintin*. «Attention, mon dessin est cérébral», déclarait Hergé à un journaliste dans les années 1940 ! Ce ne fut pas la position de Jacobs. Son dessin est extrêmement visible (plus épais que celui d'Hergé) et l'on oserait dire «tangible», ou même «tactile» parce qu'il se joue entre la latéralité de l'écriture qu'il accueille généreusement et la frontalité d'une peinture qu'il concrétise par la couleur. Il y associe étroitement une ocularité précise, voire tatillonne (son souci maniaque du détail) et une scansion qui lui vient du chant, d'une sphère acoustique se refusant à la rationalité du réalisme. C'est ce paradoxe du vu-lu-entendu-écouté qui a donné à son dessin toute sa force formatrice d'ensembles et d'agencements. On ne peut s'y soustraire. Le lecteur s'immerge dans des images dont les retardements rythmiques auront créé un véritable «opéra de papier», que ce propos de Michel Serres pourrait illustrer : «Le récit de l'art, au plus près de la musique, raconte irréversiblement une histoire. Il s'écoule en ruisseau, fleuve ou estuaire, mais à tout instant [...] il se permet des stases et rebroussements [...]. Le temps ne coule pas, il percole.»

Le noir et blanc est dramatique et même cruel, tandis que la couleur se révèle toujours affective. La couleur s'épanche, remplissant les espaces, alors que la ligne dessinée opère une coupure dans le plan. Elle est tirée au scalpel. C'est une ligne

de séparation dans laquelle la psychanalyse s'est même plu à discerner le signe de la première séparation de l'enfant d'avec sa mère...

DESSINATEUR DE CARACTÈRES

Que faut-il penser de cette dichotomisation du dessin et de la couleur, dont par ailleurs, comme on le verra, Jacobs n'observe pas du tout le binarisme? D'une part, il faut reconnaître que même les plus grands peintres s'en sont préoccupés ou en ont souffert. Dans une lettre adressée à Bonnard en 1940, Matisse écrit: «Je suis paralysé par je-ne-sais-quoi de conventionnel qui m'empêche de m'exprimer comme je le voudrais en peinture. Mon dessin et ma peinture se séparent.» Par ailleurs, Matisse évoque «l'éternel conflit du dessin et de la couleur dans un même individu». Mais est-ce vraiment un conflit? On pensera le contraire en jetant un regard sur les images colorées du *Rayon U* par Jacobs, et aussi déjà dans les quelques planches magistrales qu'il publia dans l'hebdomadaire *Bravo!* en 1942, prenant le relais des aventures de *Flash Gordon* d'Alex Raymond. Jacobs y pulvérise la traditionnelle ligne de démarcation du dessin et de la couleur: ne coloriant jamais son graphe, il dessine avec couleurs.

C'est en cela qu'il rejoint les grands peintres, lesquels se gardèrent bien d'encourager le divorce des dessinateurs et des coloristes instauré à partir du Quattrocento. Ingres lui-même, pourtant farouchement opposé à Rubens et à Delacroix, a tenu des propos très éclairants à ce sujet: «Si j'avais à mettre une enseigne sur le devant de ma porte, j'écrirais "école de dessin" et je suis sûr que je ferais des peintres.» Ou encore: «Il n'est pas sans exemple qu'un grand dessinateur n'ait pas eu le coloris qui convenait exactement au caractère de son dessin.» Et aussi: «Il ne faut point dans une ombre mettre la teinte à côté du trait, il faut la mettre sur le trait.» Et Cézanne: «Quand la forme est à sa plénitude, la couleur est à son intensité.» L'inextricable ensemble couleur-dessin que l'on ressent devant les planches de Jacobs est de cet ordre. Il s'agit bien d'un système d'expression, c'est-à-dire d'une variété différentielle qui se propage et se prolonge en même temps dans les traits et dans les couleurs. C'est une question de rapports simultanés en une seule substance expressive dont l'association étroite aura donné à la bande dessinée, selon Jacobs, un statut d'art à part entière. Ses cases, chacune de ses planches, tiennent ensemble, se montrent «debout», construisant des blocs de sensations. Ce ne sont pas du tout des dessins coloriés, des formes emplies de couleur, mais des formations chromatiques, graphiques, qui enchantent le lecteur-regardeur.

Même dans ses crayonnés (jusqu'aux plus petits croquis), Jacobs ne peut s'empêcher d'utiliser la couleur. Son travail d'illustrateur au crayon fusain pour *la Guerre des mondes* de H.G. Wells est essentiellement chromatique. Jamais le trait n'y fait contour. L'étymologie du terme «trait» trouve dans son art une parfaite illustration: «trahere», «tirer» au double sens de tracter un mobile ou de tirer une flèche. Et Jacobs étire le tracé, non seulement dans sa longueur mais aussi et surtout en épaisseur. Il élargit son dessin tandis qu'il le propulse. Ce phénomène n'est pas unique en bande dessinée, on le trouve chez Milton Caniff, Jijé ou Floc'h, mais Jacobs le pratique plus musicalement que tous ses collègues. Il y a chez lui comme un velouté dans le passage de la ligne au plan. Question d'intervalles qu'il franchit souplement, les transformant en étoffes somptueuses. C'est sa façon de faire vibrer les vides, de les moduler par les subtiles harmonies d'un clair-obscur coloré. Une telle technique des passages, intense dans ses crayonnés, se maintiendra tout au long de son art, empêchant son graphe de se fossiliser. Le style de Jacobs, même s'il ne se réfère aucunement à l'art moderne (auquel il s'est montré rétif), le rejoint néanmoins par cette synthèse dynamique qu'il réussit entre le dessin et la couleur. Chez lui, les deux se développent et se rejoignent de façon à produire une seule lumière, un éclat univoque de la forme. Jacobs en est le compositeur d'une force sans égale. Cézanne disait de Flaubert qu'il «écrivait pourpre». De Jacobs, l'on pourrait dire qu'il dessine orange-indigo. Le lecteur s'immerge dans *le Rayon U* (premier chef-d'œuvre) tout comme dans *le Secret de l'Espadon*, *la Marque jaune* et *le Mystère de la Grande Pyramide* totalement enchanté par les accords chromatiques qui y scandent le dessin, les images, le récit. C'est de feu et de glace. Jacobs mène l'image de la bande dessinée dans une zone picturale et musicale où les détails de vraisemblance, les obsessions du réalisme ne jouent plus.

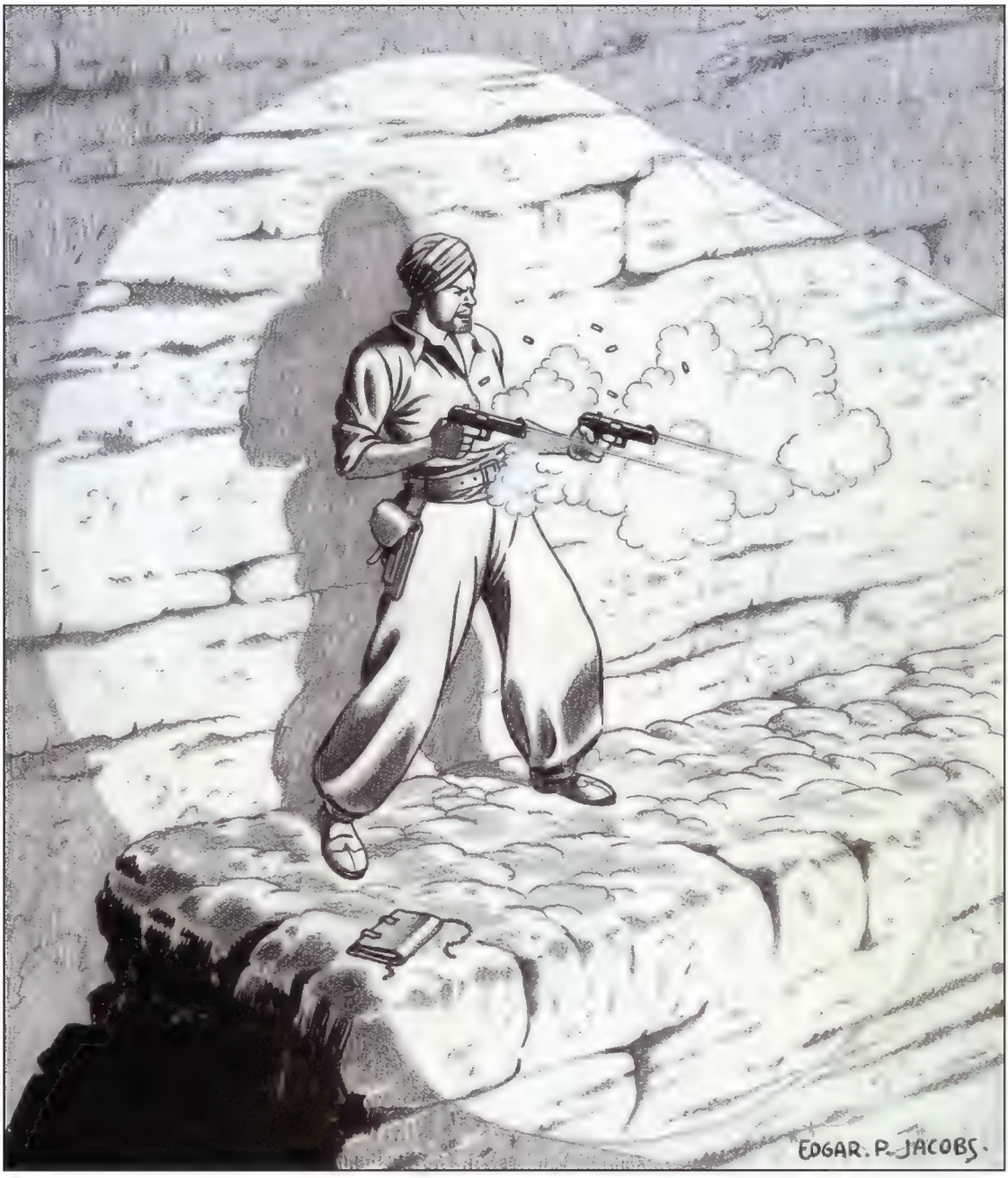
Jacobs pulvérise la traditionnelle ligne de démarcation du dessin et de la couleur: ne coloriant jamais son graphe, il dessine avec couleurs.

En songeant encore à tout ce qui oppose, sur le plan du dessin et de la couleur, l'art de Jacobs à celui d'Hergé, impossible de ne pas évoquer le «tryphonar» inventé par le professeur Tournesol dans *les Bijoux de la Castafiore*. Il s'agit explicitement d'une télévision expérimentale en couleur. Après quelques mises au point tardives, le professeur parvient enfin à faire fonctionner son engin. Mais celui-ci multiplie des interférences d'une telle intensité que tous les spectateurs de cette expérience technologique (la Castafiore, Wagner, Irma, Nestor, Haddock) en pleurent. Seul Tintin et Milou échappent à la crise lacrymale mais – ô suprême trouvaille d'Hergé – c'est tout le dessin de la dernière case de cette séquence où sont rassemblés les habitants du château qui se met à trembler.

SAVOIR-FAIRE

Ici, on s'aperçoit que Jacobs maîtrise parfaitement la composition de l'image, l'emplacement des masses de noir et l'utilisation de la source lumineuse. Les précieux documents de l'Espadon figurent au premier plan, dans une pochette en cuir.

Edgar P. Jacobs, Mortimer dessiné pour la couverture du journal «Tintin» n° 47, 1947.


EDGAR. P. JACOBS.

Ainsi la couleur affirme, selon Hergé, son pouvoir de troubler le système de la vision jusqu'à celui du lecteur de *Tintin*! Chez Jacobs, une telle péripétie est impensable. En effet, la couleur ne s'impose pas pour lui comme une vibration purement optique, mais se déploie en tant que valeur charnelle. Tout est chromatiquement ombré. Chaque plan est pénétré par un mixte d'ombre et de couleur qui lui donne son modelé. C'est ainsi que la lumière colorée pénètre les surfaces et les épaissit. Jacobs obtient de la sorte l'unité modulée de ses figures et de ses fonds, y orchestrant des sortes d'enstases mettant le récit au défi de se dérouler. Le moindre accident devient ainsi durable par la conjonction musicale des deux régimes du visible : la ligne et le ton. Le rapport de la musique et de la couleur dans la démarche de Jacobs mérite une précision. Le son se déterritorialise, s'affine jusqu'à devenir immatériel. Tandis que la couleur colle aux choses et aux espaces. Conjuguer ces deux forces demande donc beaucoup de subtilité. Il ne suffit pas de produire un «son et lumière» ou de taguer de la couleur sur une scansion de rap pour atteindre le rythme d'une synesthésie artistique. C'est bien plus complexe que cela et chez Jacobs, la musique incarnée par la couleur est à la fois une puissance cosmique, quelque chose comme un désert de feu ou un océan de nuit, et un agent de localisation et de densification. Ainsi l'art de Jacobs est-il foncièrement paradoxal! Il y règne à tout moment le désir de tracer des lignes de fuite, de partir, et celui de se barricader. Steppe ou grotte? Les deux se superposent chez lui, comme le dessin et la couleur, et se mélangent intimement par le biais d'une musique en filigrane.

Les cases de Jacobs, chacune de ses planches, tiennent ensemble, se montrent «debout», construisant des blocs de sensations.

AFFECTER LES SENS

Il y a une gourmandise de la couleur chez Jacobs, une façon de composer des accords qui soient des enchantements. Quelque chose à la fois proche du vitrail gothique et du dessin animé hollywoodien. Dans les bandes dessinées, habituellement, les phylactères contenant les paroles des personnages sont blancs, de façon à marquer la différence entre l'image et la parole, tandis que les bandeaux indiquant des changements de temps, de lieu ou d'action sont colorés de jaune. Par

PETITES FUMÉES

Avant d'opter pour une ligne claire intégrale, Jacobs réhaussait ses dessins de masses grises qui faisaient le malheur des imprimeurs, car très difficiles à reproduire.

Edgar P. Jacobs, crayonné de Mortimer dans «le Secret de l'Espadon», tome 2.

COMMENTAIRE DE PLANCHE
Et la lumière fut

CETTE PLANCHE EST UN SOMMET DU *MYSTÈRE DE LA GRANDE PYRAMIDE*. NOS HÉROS VISITENT LES GALERIES DE LA PYRAMIDE DE KHÉOPS. EXPLORONS-LÀ.

Primo, l'agencement des vignettes. La planche est bien assise sur ses bases. Comme un jeu de Lego, elle se tient sur ses quatre vignettes inférieures. Prenons-les comme des briques. La demi-page inférieure est construite de telle façon que, si l'on ôte l'une des vignettes, la demi-page supérieure tient toujours. Sauf la **dernière vignette** en bas à droite où Mortimer semble... chuter. La **1re vignette** est verticale : on descend. La **4e vignette** est panoramique : voici les trésors du temple. Deux vignettes ne sont pas éclairées par la lanterne tenue par Francis Blake. La **8e vignette**, car celle-ci vient de changer de main en même temps que le pied de biche. Là, Mortimer s'engage dans une autre salle. Et la **dernière vignette**, car il vient de lui arriver quelque chose. Quoi? Suspense. La suite page suivante. Classique.

Secondo, la couleur. Là, on touche à la quintessence de l'art jacobsien. La chromie générale de notre page est l'orange et l'indigo. Selon un système cher à l'auteur, les couleurs ne sont pas là pour colorier ou retranscrire la réalité, mais répondent à une esthétique qui leur est propre. Et qui fonctionne, c'est là le coup de maître. À la limite, on pourrait croire que les cavités de la pyramide, éclairées par la fameuse lanterne, prendraient une teinte orangée. Mais personne n'oserait utiliser un monochrome bleu ou violet pour colorer des antiquités égyptiennes. Autre exemple, la stèle de la **5e vignette**, éclairée, devrait plutôt s'éclaircir au lieu de devenir jaune. Mais personne n'y trouve rien à redire! Enfin, détaillons les récitatifs : jaune sur la **1re et la dernière vignette**, violet clair autrement. C'est assez subtil. Pour tout dire : assorti. Notons que la chemisette de Mortimer l'est également. Il eut suffi qu'elle soit verte pour que l'ensemble flanche.

Tertio, les récitatifs. On a longtemps dit qu'ils étaient redondants. C'est en partie vrai. En fait, ils agissent comme la voix intérieure de l'auteur, sinon du narrateur, imprimant une charmante petite musique dans la tête du lecteur. Par exemple, à la **9e vignette**, en supprimant le récitatif, on peut éventuellement comprendre qu'il y a des débris sur le sol, grâce au dessin. Mais, sans le récitatif, le propos de Mortimer qui le suit immédiatement sonnerait faux. *Blake et Mortimer*, c'est un mélange d'art et de littérature. De la bande dessinée. **V. B.**

Edgar P. Jacobs, planche extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.

LES NERFS TENDUS, BLAKE ET MORTIMER S'ENGAGENT DANS L'ETRANGE ESCALIER

Vingt-trois vingt-quatre vingt-cinq Où cela peut-il bien mener ?

A Olrik, j'espère !

deux cent quarante-huit deux cent quarante neuf deux cent cinquante marches !!! Je commence à en avoir la tête qui tourne

Voici une porte !

MAIS A PEINE NOS AMIS ONT-ILS FRANCHI LA BAIE QU'ILS S'ARRETENT, INTERDITS...

By Jove ! Qu'est ceci ? Un tombeau ?

Hum ! Osiris Anubis Thot Je pencherais plutôt pour un temple d'initiation

EN SILENCE, LES DEUX HOMMES S'AVANCENT VERS LE MILIEU DU TEMPLE, QUAND

Hé ! Regardez cette dalle

Non ! Je rêve ! Passez-moi donc votre lanterne

Oui, c'est bien ça L'exacte réplique de la stèle que le pharaon Thoutmès IV a placée contre le poitrail du Sphinx après l'avoir fait désensabler

Pas possible ?

Mais oui ! ... Et tout s'éclaire à présent ! Thoutmès, en désensablant le Sphinx, découvre le passage qui mène à la chambre d'Horus et, pour commémorer cet événement, fait placer ici le double de la stèle "officielle" Par la suite, le secret passe à son fils puis à son petit-fils Akhnaton, dont nous recherchons le trésor

Parfait ! Mais il s'agit maintenant de nous orienter car le sol a été tellement piétiné ici que les empreintes ne nous sont plus d'aucun secours

Bah ! Il y a ici sept portes en dehors de celle de l'escalier L'une d'elles doit normalement commander le passage Explorons-les donc, l'une après l'autre

Bon ! Mais attention ! Il ne faudrait pas s'égarer dans quelque labyrinthe !

Nous serons prudents !

MAIS A LEUR GRANDE SURPRISE, LA PREMIERE PORTE NE DONNE QUE SUR UNE ETROITE CELLULE PLEINE DE DEBRIS

Une chapelle sans doute ?

Voyons plus loin

POURTANT, C'EST EN VAIN QU'ILS POURSUIVENT LEURS RECHERCHES CAR AU-DELA DE CHAQUE PORTE

Cela en fait six !

S'OUVRE UNE CELLULE IDENTIQUE FINALEMENT, ILS ARRIVENT A LA DERNIERE

Si ce n'est pas ici, je donne ma langue au chat !

MAIS A PEINE LE PROFESSEUR A-T-IL FRANCHI LE SEUIL QU'IL POUSSE UN CRI TERRIBLE...

!

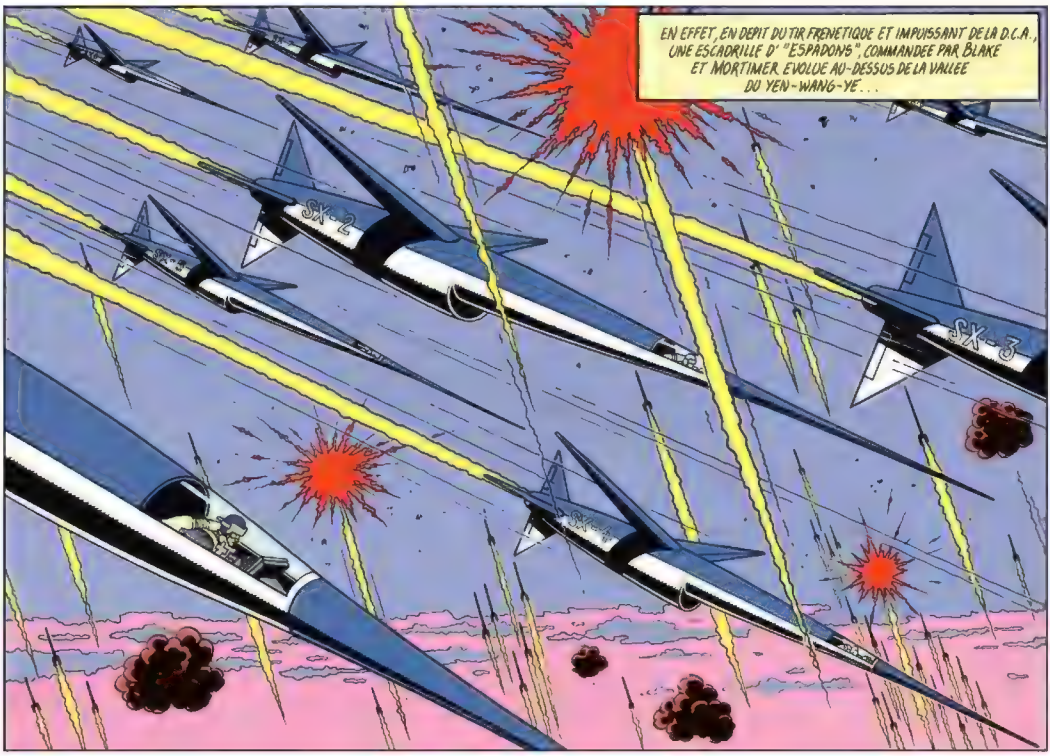
AAAAAAH !!!

La palette de Jacobs, très proche de celle de peintres modernes comme Gauguin ou Léger et pourquoi pas d'un grand coloriste abstrait comme Rothko, enclenche à la fois la plénitude sensuelle d'une présence et un envol vers un imaginaire.

contre chez Jacobs, toutes les bulles d'information sont polychromes afin de se mettre en accord avec les tonalités de chaque case. Quand j'évoque l'enchantement du monde coloré de Jacobs, je me réfère bien entendu au temps de l'enfance. Avec un enfant, on ne dit pas : rouge, mais framboise, non pas : jaune, mais vanille ou citron. Le lilas est une fleur et l'ocre une terre. La couleur ne se réduit pas à une simple impression visuelle, elle affecte tous les sens. Quand un enfant colorie un album, il renifle la couleur, la goûte, la tâte. Cette couleur est à la fois un paysage (à délimiter) et un bain (qui déborde). Avec Jacobs, il nous est donné ce bonheur de pouvoir indéfiniment habiter la couleur. Elle est chez lui à la fois précise et impossible, réaliste et improbable. Encastrée dans les plombs épais du dessin, elle en déborde par radiations multidirectionnelles qui contrastent avec ses voisines. La palette de Jacobs, très proche de celle de peintres modernes comme Gauguin ou Léger et pourquoi pas d'un grand coloriste abstrait comme Rothko, enclenche à la fois la plénitude sensuelle d'une présence et un envol vers un imaginaire.

UNE FONCTION FIGURALE

Comme le développe Walter Benjamin dans *Malerei und Grafik*, la bande dessinée se lit et se regarde à l'horizontale tandis que la peinture se présente à la verticale. Quand un lecteur de bandes dessinées perçoit l'agencement du dessin et de la couleur dans une case, il n'y affronte jamais une transcendance du sens (le mur d'un mystère), mais se plonge en son immanence sensorielle. Il n'y a rien à interpréter mais uniquement expérimenter des assemblages et agencements permettant une sorte d'absolu de l'image. Cependant la force plastique des œuvres de Jacobs, comme celle des grands créateurs du 9e art, est telle qu'elle aura suggéré de les regarder aussi comme des petites peintures. Le succès relativement récent des planches et dessins originaux des maîtres de la bande dessinée s'explique de la sorte : on a fini par les regarder comme des tableaux ! D'où leurs cotes parfois vertigi-


EN EFFET, EN DEPIT DU TIR FRENETIQUE ET IMPUISSANT DE LA D.C.A., UNE ESCADRILLE D' "ESPADONS", COMMANDEE PAR BLAKE ET MORTIMER, EVOLUE AU-DESSUS DE LA VALLEE DU YEN-WANG-YE...
SX-2
SX-3

CI-DESSUS
EXPLOSIONS
Escadrille d'Espadons sous le feu ennemi dans le soleil couchant. On dirait du Miró.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Secret de l'Espadon», tome 3.

À GAUCHE
DU GRAND ART
Ces dessins d'une grande pureté seront réduits à l'état de vignette dans la BD. Et encore, dans le clair-obscur. *L'Affaire du collier* marque une rupture dans la série, Jacobs avouant avoir eu «l'occasion d'expérimenter une autre approche du dessin». En effet.

Edgar P. Jacobs, études pour «l'Affaire du collier».

neuses atteintes en ventes publiques: 1,3 million d'euros pour Hergé et sa couverture gouachée de *Tintin en Amérique*, quand une planche de Jacobs (rare sur le marché) atteint aisément 37 500 euros.

Les agencements du dessin et de la couleur, l'entrelacement de certains textes en phylactères colorés orchestrés par Jacobs donnent à ses récits en images une valeur et une fonction figurales. On ne sait plus trop bien ce que cela signifie car tout est absorbé par et dans une seule image, figure linguistique et chromatique qui fait bloc. Les cases de Jacobs, en effet, atteignent une densité rare en bande dessinée. Et c'est, rappelons-le, l'exceptionnelle richesse de coloris dont joue Jacobs qui lui permet (avec son habileté de compositeur) de telles puissances d'apparitions. Jacobs se maintient à ce moment miraculeux où l'enfant accède au monde des signes par l'émotion. Il dévoile le visible par une aurore symphonique du monde. D'où son amour du passé le plus reculé: par exemple celui exploré dans la forêt jurassique du *Rayon U*. Mais nulle régression dans cette plongée aux sources de la vie ou des civilisations (*le Piège diabolique*, *le Mystère de la Grande Pyramide*). Jacobs va aux origines en artiste et non en archéologue ou en paléontologue, bien que ces sciences le tentassent. Au vrai, l'archéologie le fascine en tant que phénomène immanent et immédiat. Elle ne préexiste pas à son travail de narrateur-dessinateur, étant essentielle à l'acte de création. On pourrait donc dire que la moindre image de Jacobs est faite d'une préhistoire compressée en présent.

Il est vrai que si le dessin se veut probe et que le noir sur blanc qu'il génère est sans ambiguïtés, la couleur n'aura pas joui longtemps d'une telle estime. La pédagogie ne l'aimait pas car elle éloignait l'enfant scolarisé de la netteté du texte imprimé et même, comme l'écrivait Jean-Jacques Rousseau, de la morale! Hergé lui-même la considérait comme un élément superflu, un ornement brouillant la clarté de son dessin. Et que de nostalgiques, encore aujourd'hui (Jean-Luc Godard en est), du cinéma ancien, des noirs et blancs somptueux d'Eisenstein, d'Orson Welles ou de Bresson... La valorisation de la couleur dont Goethe et Diderot avant lui furent les premiers acteurs concerna au XIX^{e} siècle non seulement des savants comme Blanc et Chevreul, mais aussi et surtout des peintres. Toute la peinture moderne depuis Monet, Seurat, Gauguin, Van Gogh jusqu'à Delaunay, Matisse, Bonnard et les abstraits américains comme Rothko, Newman et Kelly se joua par une apothéose de la couleur pure. La bande dessinée ne pouvait se mettre à l'écart d'une telle révolution en se tenant frileusement dans la tradition de l'estampe et de la gravure. Elle se devait de rejoindre Matisse et Walt Disney. L'apport de Jacobs en ce domaine fut magistral.

Extrait de «la Machine Jacobs», à paraître en 2016 aux éditions Blake et Mortimer.

Blake et Mortimer en 8 étapes

SCÉNARIO, CRAYONNÉS, ENCRAGE, DÉCOUPAGE, ANGLES DE VUE, MISE EN COULEUR, COUVERTURE... COMMENT FAIT-ON UNE BANDE DESSINÉE ? DANS *BLAKE ET MORTIMER*, TOUTES CES ÉTAPES ÉTAIENT ASSURÉES PAR EDGAR P. JACOBS AVEC UNE MINUTIE ET UNE RIGUEUR IMPLACABLE. LE PROCESSUS CRÉATIF DONT IL FUT À L'ORIGINE, DÈS LES ANNÉES 1940, FUT ENSUITE RESPECTÉ PAR LES REPRENEURS DE LA SÉRIE.

Par Vincent Bernière

CAUSERIE
Deux crayonnés pour une conversation à trois. La discussion s'anime.
Edgar P. Jacobs, étude de personnages pour «l'Énigme de l'Atlantide».

1 La recherche de personnages

UNE BANDE DESSINÉE D'AVENTURE, CE SONT DES HÉROS ET DES PERSONNAGES SECONDAIRES BIEN CAMPÉS. CE TRAVAIL S'APPARENTE, AU CINÉMA, À LA DIRECTION DE CASTING.

Edgar P. Jacobs adorait dessiner. Au crayon gras, objet sensuel évident, il a noirci des centaines de pages de crayonnés, où l'on voit bien son amour pour la geste graphique. Ses personnages devaient jouer juste. Pour certains, il allait parfois jusqu'à écrire leur *curriculum vitae*. Surtout, il excellait dans les mises en situation, l'art du mouvement et de la conversation. Les costumes, également, faisaient l'objet d'un soin particulier. C'est pourquoi Blake et Mortimer sont tellement élégants. Jacobs pouvait passer des heures à dessiner l'agencement d'un pantalon ou l'expression d'un chien qui aboie. Souvent, il réquisitionnait ses amis pour prendre la pose. Ses crayonnés sont d'autant plus exceptionnels qu'ils sont faits pour ne pas se voir. En retour, leur vision provoque un plaisir que la lecture de l'album ne procure pas. Jacobs travaillait beaucoup dessus. Certains diront trop. Mais quand on voit le résultat exceptionnel de ses bandes dessinées, ça ne fait pas un pli. Selon Ingres, «le dessin, c'est l'honneur». Lorsqu'on sait qu'Edgar P. Jacobs provoqua en duel Jacques Martin, le dessinateur d'*Alix* et de *Lefranc*, parce qu'il estimait que ce dernier avait plagié *le Secret de l'Espadon* dans son album *la Grande Menace*, on comprend mieux.

SCÈNE DE BAR

Dans *le Serment des cinq lords*, André Juillard se glisse dans la peau de Jacobs, et de ses personnages.

André Juillard, étude pour «le Serment des cinq lords».

EN PLONGÉE

Pour sa fameuse *Énigme de l'Atlantide*, Jacobs a fait quantité de recherches. Pas facile de représenter des corps qui se meuvent dans l'air. Une main, un poing fermé, et c'est déjà toute une affaire.

Edgar P. Jacobs, étude pour «l'Énigme de l'Atlantide».

WHO'S WHO

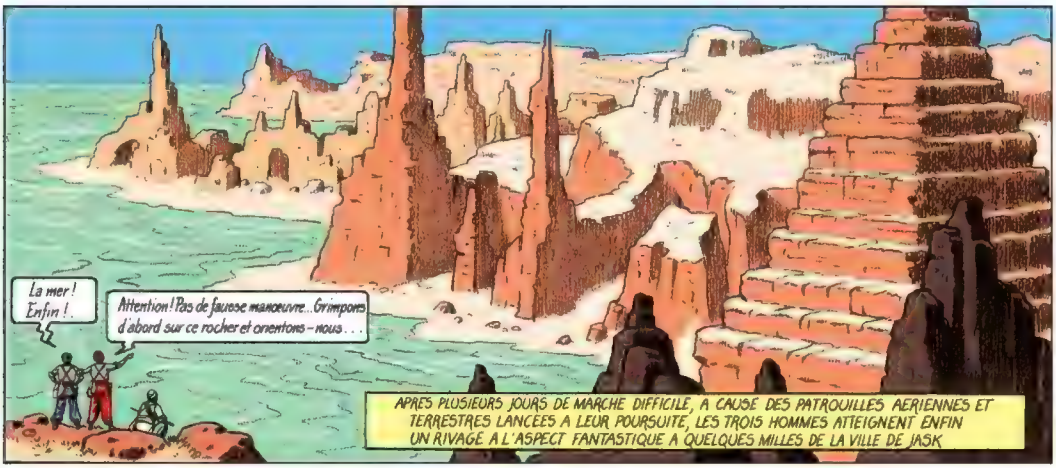
Le casting du *Serment des cinq lords* d'André Juillard. Le nom de chaque personnage, ou acteur, est inscrit à côté.

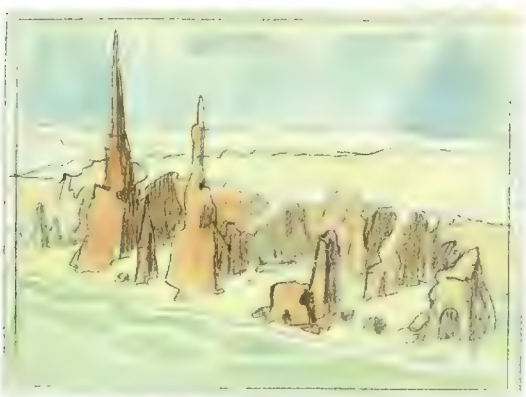
André Juillard, étude pour «le Serment des cinq lords».

2 Un décor extérieur réaliste

UNE FOIS LES PERSONNAGES CRÉÉS, ON S'ATTAQUE AU DÉCOR. LÀ, RIEN DE PLUS IMPORTANT QUE DE RASSEMBLER LE MAXIMUM D'INFORMATIONS, DE FAÇON À CAMPER UN UNIVERS PLUS VRAI QUE NATURE.

Dans le tome 2 du *Secret de l'Espadon*, Jacobs se pose une question essentielle: à quoi doit ressembler le rivage fantastique, près de la ville de Jask, où ses héros, poursuivis par le colonel Olrik, se réfugient? Le paysage de Jacobs fait état de rochers qui plongent dans la mer. L'auteur prend conseil auprès de l'explorateur François Balsan, car il n'a jamais mis les pieds en Iran. Ce dernier lui envoie un plan de la vallée du Kej, dans le détroit d'Ormuz, et suggère à l'auteur de *Blake et Mortimer* d'y situer son action. Plus tard, ayant vu la retranscription graphique de Jacobs, Balsan écrit: «C'est incroyable de voir comment, sans avoir connu ces lieux, vous en avez en quelques coups de crayon ou même de pinceau silhouetté le caractère étrange et évoqué les couleurs naturelles.»

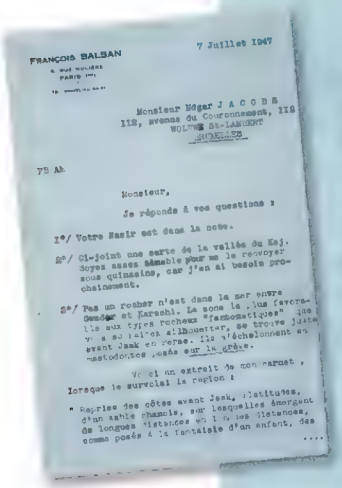

La mer! Enfin!
Attention! Pas de fausse manœuvre... Grimpons d'abord sur ce rocher et orientons-nous...
APRÈS PLUSIEURS JOURS DE MARCHE DIFFICILE, A CAUSE DES PATROUILLES AERIENNES ET TERRESTRES LANCEES A LEUR POURSUITE, LES TROIS HOMMES ATTEIGNENT ENFIN UN RIVAGE A L'ASPECT FANTASTIQUE A QUELQUES MILLES DE LA VILLE DE JASK



EXQUISES ESQUISSES

La côte déchirée du détroit d'Ormuz, entre l'Iran et Oman, vue par Edgar P. Jacobs. L'une des esquisses est mise en couleur à l'aquarelle, ce qui ne gâte rien.

Edgar P. Jacobs, études et vignette extraites du «Secret de l'Espadon», tome 2.



FRANÇOIS BALSAN
[illegible]
PARIS [illegible]

7 Juillet 1947

Monsieur Edgar J A C O B S
II2, avenue du Couronnement, II2
WOLUWE St-LAMBERT
(BRABANT)

YB Ab

Monsieur,

Je réponds à vos questions :

1°/ Votre Nasir est dans la zone.

2°/ Ci-joint une carte de la vallée du Kej. Soyez assez aimable pour me le renvoyer sous quinzaine, car j'en ai besoin prochainement.

3°/ Pas un rocher n'est dans la mer entre Gwadar et Karachi. La zone la plus favorable aux tirs rochers "fantomatiques" que vous allez inventer, se trouve juste avant Jask en Perse. Ils s'échelonnent en "stalactites" sous la crête.

Voici un extrait de mon carnet :

Lorsque le surveiller la région :

" Repères des côtes avant Jask, latitudes, d'un sable chamois, sur lesquelles émergent de longues distances en [illegible] distances, comme posés à la fantaisie d'un enfant, des ....

rochers de toutes les formes, les plus baroques, allant du château fort "conte de fées" aux gradins sculptés les plus savants."

Les seuls rocs avancés en mer se trouvent au large de la Corne d'Arabie, qui appartient au Sultanat d'Oman. Cette petite carte vous les met en place. Pourquoi n'y situeriez-vous pas votre action ?

Sincèrement vôtre.

P.S. - Je n'ai pas les numéros du Geographical Magazine relatant les notes de Sir Aurel Stein sur la vallée du Kej, mais elles avaient trait à son rapport scientifique officiel published I934.

(1) Le Ras Musandam (corne d'arabie), fut célèbre pour les embuscades que les pirates y plaçaient entre les rochers pour semer l'entrée d'ormuz = Cela, jusque à une date encore récente.

EXPLORATEUR

Edgar P. Jacobs entretenait une volumineuse correspondance de façon à se documenter. Pour *le Secret de l'Espadon*, par exemple, il cherche à se procurer des numéros du *Geographical Magazine*, évoqués par François Balsan dans son courrier, dans lesquels l'archéologue britannique d'origine hongroise Aurel Stein avait décrit les côtes iraniennes. Stein, de 1932 à 1936, avait parcouru le Balouchistan, le golfe persique et le Kurdistan.

Courrier de François Balsan à Edgar P. Jacobs pour *le Secret de l'Espadon*.

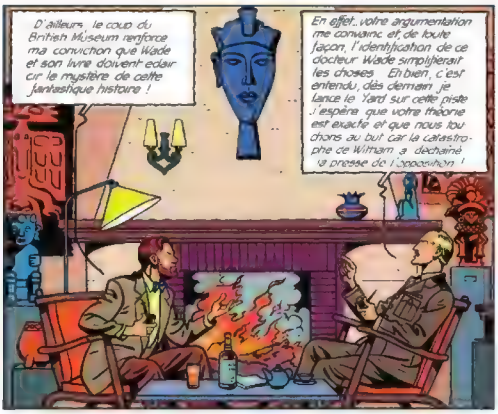
3 Un décor intérieur bien précis

TED BENOIT, AUTEUR DE *BLAKE ET MORTIMER*, EST ALLÉ JUSQU'À DESSINER UN PLAN TRÈS PRÉCIS DU SALON DES HÉROS. AINSI, LES PERSONNAGES SE MEUVENT DANS UN LIEU DÉFINI.

La demeure de Blake et Mortimer se situe au 99 bis Park Lane, à Londres. Un peu comme l'appartement du 221B Baker Street, que partageaient Sherlock Holmes et le docteur Watson dans les romans d'Arthur Conan Doyle, cette adresse est devenue culte. Dans la réalité, l'immeuble forme le coin de Park Lane et de Upper Grosvenor Street. Seule la porte de service donne dans Park Lane et porte le numéro 94. En tout cas, dans le salon, typiquement british, nos deux héros ont amassé des souvenirs de leurs aventures : statues, masques, tentures et objets divers conservés dans des vitrines. Ce salon apparaît pour la première fois dans l'album *la Marque jaune*, d'Edgar P. Jacobs, paru en 1953. Près d'un demi-siècle plus tard, en 1996, le dessinateur Ted Benoit dut redessiner le salon, pour les besoins de *l'Affaire Francis Blake*, scénarisée par Jean Van Hamme. Il réalisa donc un plan de l'endroit, de façon à faire en sorte que ses scènes soient raccord. De son propre aveu, il eut de grandes difficultés à l'exécuter. Et dut faire certains choix, comme on le voit ici pour l'emplacement de l'oiseau n° 17, de part et d'autre de la vitrine n° 16.

LES LIEUX DU DRAME
Trente-quatre objets sont disposés dans le salon du 99 bis Park Lane. À gauche, les numéros en rouge les détaillent, tandis que les pages des albums dans lesquelles ils figurent sont écrites à la mine de plomb. Certaines hauteurs d'objets sont également précisées.

Ted Benoit, plan du salon de Blake et Mortimer dans «l'Affaire Francis Blake».


D'ailleurs, le coup du British Museum renforce ma conviction que Wade et son livre doivent éclairer sur le mystère de cette fantastique histoire !
En effet, votre argumentation me convainc et, de toute façon, l'identification de ce docteur Wade simplifierait les choses. Eh bien, c'est entendu, dès demain je lance le Yard sur cette piste. J'espère que votre théorie est exacte et que nous toucherons au but car la catastrophe de Wilham a déchaîné la presse de l'opposition !

Je connais Blake depuis des années... Il n'y a pas plus loyal serviteur de la Couronne que lui. Souvenez-vous de l'Espadon, de la Marque Jaune, de l'affaire de la Grande Pyramide...
Je pensais comme vous jusqu'à ce matin, professeur...

← Mortimer et Blake devisant. Sur la cheminée, un masque égyptien pharaonique (4) rapporté du plateau de Gizeh. Au premier plan, à gauche, sur un socle,une statuette du dieu Téotihuacan (9). À droite, de l'art zapotèque (6).

Edgar P. Jacob, vignette extraite de «la Marque jaune».

← Dans l'*Affaire Francis Blake*, l'appartement des héros est fouillé par la police. Près de la fenêtre, une statue monumentale d'Anubis (14).

Jean Van Hamme et Ted Benoît, vignette extraite de «l'Affaire Francis Blake».

← Mortimer réfléchit avant d'examiner, à ses pieds, une statuette toltèque (qui n'est pas dans le plan du salon dans *la Marque jaune* mais qui sert à l'intrigue de *l'Affaire Francis Blake*). Derrière lui, un panneau égyptien (34).

Jean Van Hamme et Ted Benoît, vignette extraite de «l'Affaire Francis Blake».

↑ À droite de la cheminée, un tapis navajo (5). Sur le rebord, à droite, sans doute une représentation du scribe Toth, non remarquée par Ted Benoit. À droite toute, la figure (7) est une statue précolombienne.

Edgar P. Jacob, vignette extraite de «la Marque jaune».

↓ Nos héros devant la grande vitrine du salon (23). Derrière Mortimer, un panneau japonais (2).

Edgar P. Jacob, vignette extraite de «la Marque jaune».

↑ Guinea Pig se cogne dans un grand sarcophage de granit (22).

Edgar P. Jacob, vignette extraite de «la Marque jaune».

Gare, Horus veille ! → (29). Derrière, encore une tenture égyptienne (27).

Jean Van Hamme et Ted Benoît, vignette extraite de «l'Affaire Francis Blake».

Guinea Pig alias Olrik évolue dans → l'appartement des héros. Au premier plan, deux statuettes précolombiennes (17) et (18). Mais où se situe donc l'oiseau (17), à gauche ou à droite de la vitrine (16) ? On ne saura...

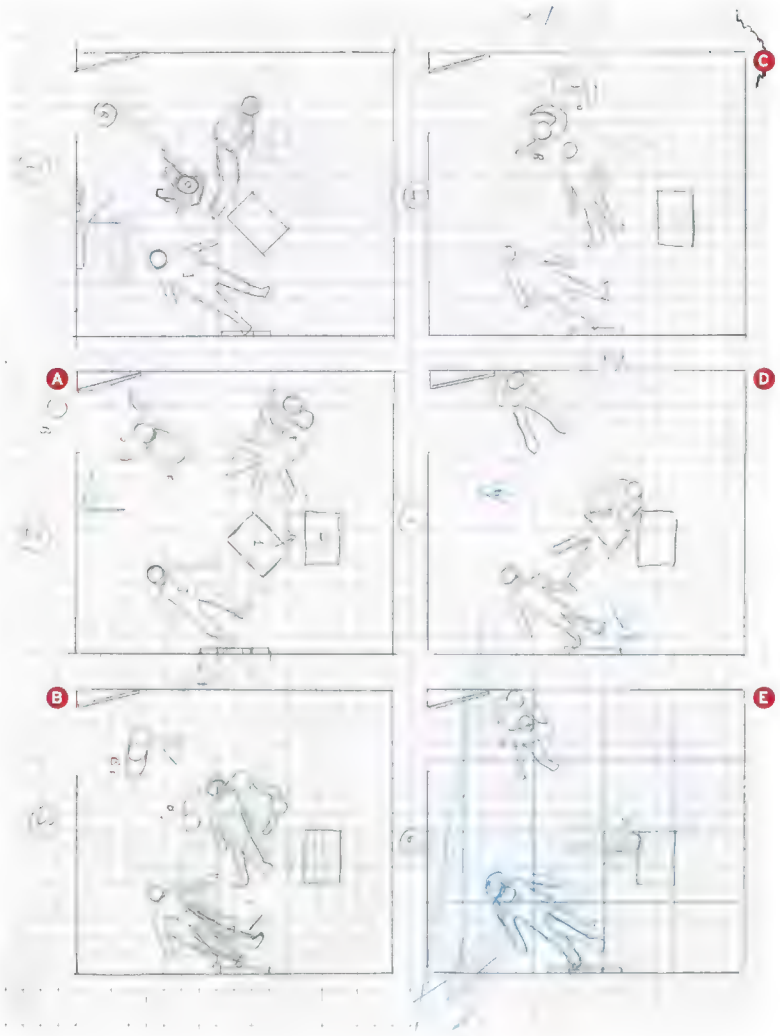
Edgar P. Jacob, vignette extraite de «la Marque jaune».

MAIS L'ÉTRANGE DÉCOR DE CE LIEU, OÙ BLAKE ET MORTIMER ONT RASSEMBLÉ LEURS SOUVENIRS D'EXPÉDITIONS, SEMBLE TROUBLER L'INQUIÉTANT VISITEUR.

4 Des angles de vue multiples

ÇA N'A L'AIR DE RIEN. MAIS DANS *BLAKE ET MORTIMER*, CERTAINES SCÈNES SONT DÉCOMPOSÉES EN PLUSIEURS PLANS ET PRISES DE VUE. UNE VÉRITABLE MISE EN SCÈNE.

Edgar P. Jacobs ne cachait pas sa passion pour le théâtre et la mise en scène. Et certains de ses héritiers non plus. Ainsi Ted Benoit qui, bien après son mentor, compose dans l'album *l'Affaire Francis Blake*, une scène de bagarre digne des meilleurs réalisateurs de cinéma. Il faut dire que l'auteur a étudié le 7e art dans sa jeunesse. L'action se situe dans une cave, aux pages 32 et 33 de l'album. Le premier dessin du schéma ci-contre se rapporte à une vignette de la page 32. Les cinq autres dessins se rapportent à la page 33. La scène est plus complexe qu'il n'y paraît, d'où la nécessité d'établir un plan. Il y a quatre personnages. Trois vont se retrouver au sol. Seul élément de décor et repère idéal : une caisse en bois. La lumière vient de la porte figurée en haut à gauche des cases du plan. Déjà, dessiner même succinctement, la scène vue de haut ne va pas de soi. Les angles de vue sont figurés en bleu, avec les numéros des vignettes afférentes. Ainsi, sur le 2e dessin (A), l'angle de vue en bleu concerne les vignettes 1 et 2. Et ainsi de suite jusqu'au 6e dessin (E), une vue générale des quatre protagonistes.

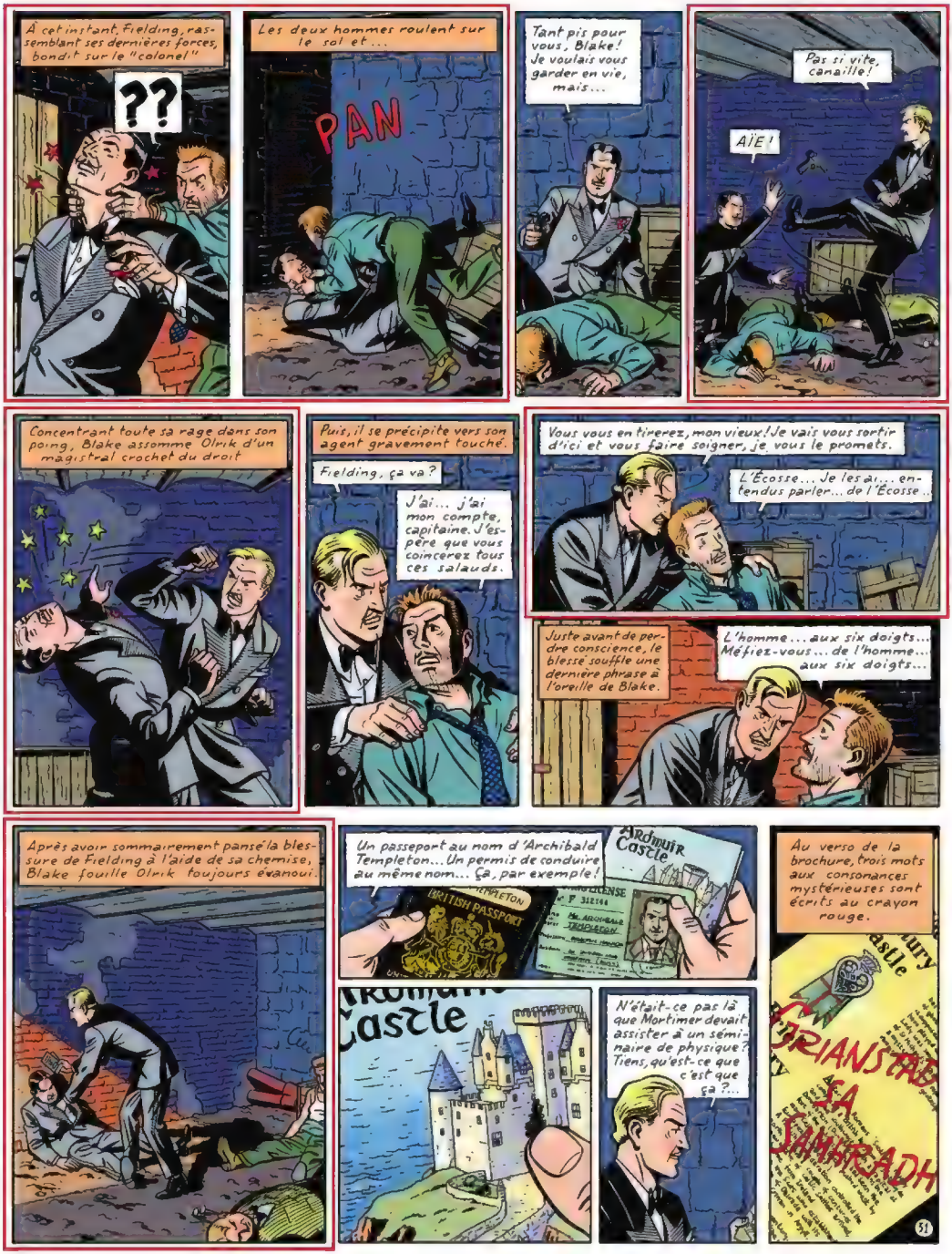


LES EXPERTS

Les dessins des corps inertes, schématisés à l'extrême, ressemblent à ceux que les enquêteurs tracent à la craie sur les scènes de crime.

Ted Benoit, plan du combat de la cave dans «l'Affaire Francis Blake».

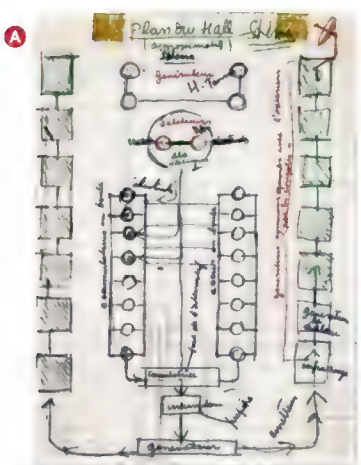
Jean Van Hamme et Ted Benoit, planche extraite de «l'Affaire Francis Blake».

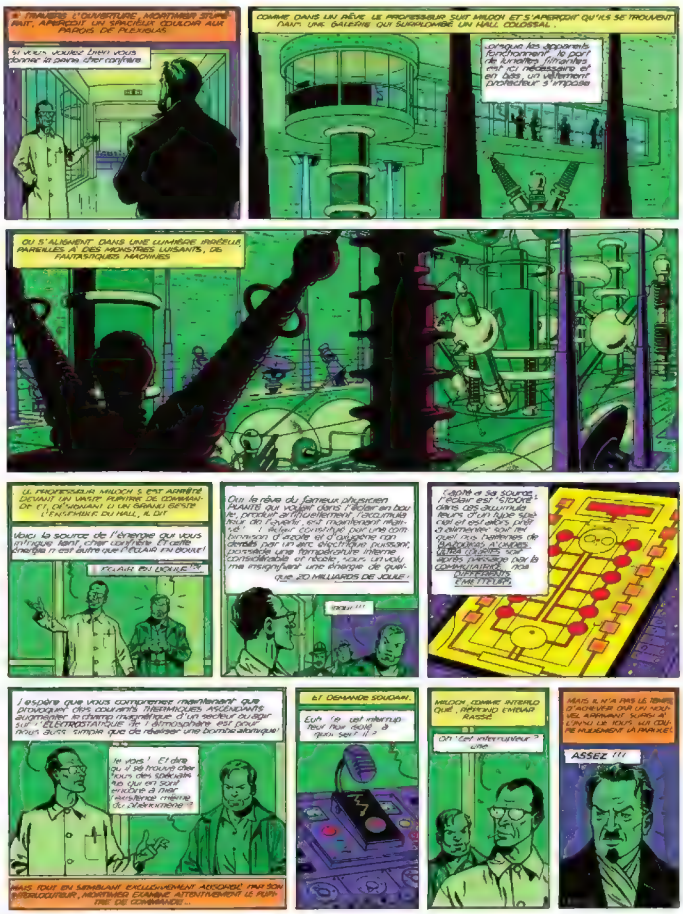

A
À cet instant, Fielding, rassemblant ses dernières forces, bondit sur le "colonel"
??
Les deux hommes roulent sur le sol et...
PAN
Tant pis pour vous, Blake! Je voulais vous garder en vie, mais...
Pas si vite, canaille!
AÏE!
B
C
Concentrant toute sa rage dans son poing, Blake assomme Olnik d'un magistral crochet du droit
Puis, il se précipite vers son agent gravement touché.
Fielding, ça va?
J'ai... j'ai mon compte, capitaine. J'espère que vous coincerez tous ces salauds.
D
Vous vous en tirerez, mon vieux! Je vais vous sortir d'ici et vous faire soigner, je vous le promets.
L'Écosse... Je les ai... entendus parler... de l'Écosse...
Juste avant de perdre conscience, le blessé souffle une dernière phrase à l'oreille de Blake.
L'homme... aux six doigts... Méfiez-vous... de l'homme... aux six doigts...
E
Après avoir sommairement pansé la blessure de Fielding à l'aide de sa chemise, Blake fouille Olnik toujours évanoui.
Un passeport au nom d'Archibald Templeton... Un permis de conduire au même nom... Ça, par exemple!
BRITISH PASSPORT
TEMPLETON
Ardmuir Castle
Castle
N'était-ce pas là que Mortimer devait assister à un séminaire de physique? Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?...
Au verso de la brochure, trois mots aux consonances mystérieuses sont écrits au crayon rouge.
SAMARADH
51

5 La technique scénaristique

ON OUBLIE SOUVENT QU'UNE BANDE DESSINÉE, C'EST D'ABORD UNE HISTOIRE. IL FAUT EN NOIRCIR, DES PAGES, AVANT D'ARRIVER À UN RÉSULTAT SATISFAISANT. À L'INSTAR D'HERGÉ, EDGAR P. JACOBS ÉTAIT PASSÉ MAÎTRE EN LA MATIÈRE.

Edgar P. Jacobs est un formidable raconteur d'histoires. Avant de tracer le moindre trait, il écrit des pages entières de scénario, précisément découpé. Ceci est particulièrement vrai dans les premières *Aventures de Blake et Mortimer*, *le Secret de l'Espadon* et *l'Énigme de l'Atlantide*, où l'auteur n'hésite pas à raturer et à remettre ses idées en question jusqu'à l'instant d'encrer les planches. Dans cette admirable page de scénario qui correspond à la planche 51 de l'album *S.O.S. Météores*, la technique, plus organique, mélange textes et dessins. Cette planche est absolument essentielle au déroulement de l'histoire et en constitue un premier pic. Elle prend place dans l'antre du scientifique Miloch Georgevitch, dont Jacobs a défini l'ambiance page précédente : «Une brillante lueur verdâtre.» Dans la page de scénario, Jacobs hésite encore sur le bleu (couleur de l'éclair en boule) ou le vert (couleur de l'ozone). Il respecte l'encombrement des quatre bandes horizontales, mais change un peu ses vues. Ainsi, la passerelle de la seconde vignette est figurée plus bas dans le scénario. La «machine à fabriquer l'éclair en boule» en bas à gauche n'apparaîtra, quant à elle, que neuf pages plus loin. Ici, le texte est uniquement descriptif. Il sera ensuite retranscrit en dialogues et récitatifs.



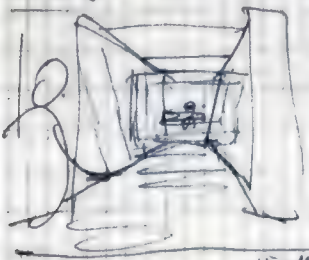

A
Si vous voulez bien vous donner la peine, cher confrère
Vous, la source de l'énergie qui vous intrigue tant, cher confrère. D'accord, l'énergie n'est autre que l'ÉCLAIR en boule!
ÉCLAIR EN BOULE?!
Oui, le rêve du fameux physicien RAMITE qui voulait dans l'éclair en boule, obtenir artificiellement, (accumulé pour on l'avait, est maintenant réalisé !... l'éclair construit par une commission d'accès est d'oxygène condensé par un arc électrique puissant, possédant une température interne considérable et isolé sous un vide magnifiant une énergie de quelque 20 MILLIARDS DE JOULES!
Bravo !!!
Et DEMANDE SOUCHAY.
Euh... le vol interrupteur pour non-retour à quoi sert-il ?
Oh ! Cet interrupteur ? Une
ASSEZ !!!

DES MACHINES FANTASTIQUES

Voici le schéma (A) du «bazooka à ondes ultra-courtes» inventé par le professeur Miloch Georgevitch, dans *S.O.S. Météores*. En haut à droite de la page de scénario, à l'encre verte, Jacobs suggère d'en faire un plan «qui faciliterait les explications ». Un dessinateur lambda ne se serait pas autant cassé la tête.

Plan du hall dans «S.O.S. Météores».
Edgar P. Jacobs, scénario pour la p. 53 de «S.O.S. Météores».
Edgar P. Jacobs, planche extraite de «S.O.S. Météores», p. 53.

Martimer s'est dressé sur le pas en se séparant en deux comme une sorte de couloir en zigzag ....



qui mène à une sorte de tour de contrôle - qui surplombe un nouveau et immense Hall où s'alignent d'étranges appareils - baignant dans une clarté verdâtre -

Martimer s'avance stupéfait mais méfiant tout de même.

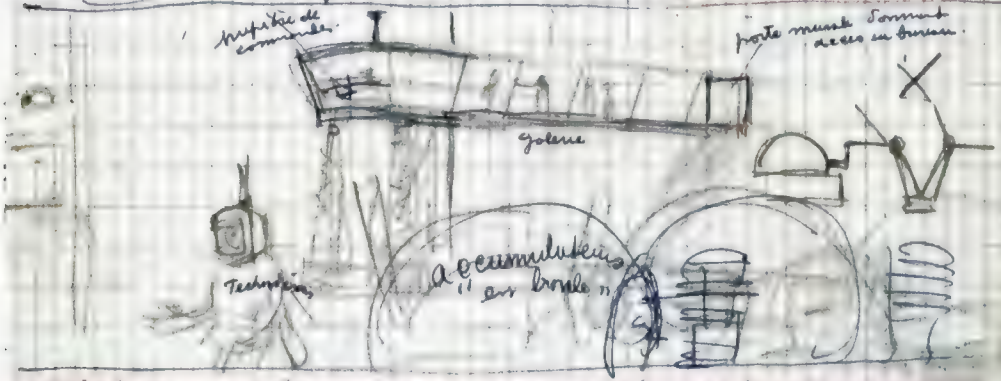
En entrant mettez ces lunettes - ce sont lunettes teintées pour protéger de l'éclat des éclairs et des arcs -

le longent la galerie arrivent au tableau de commande - on est arrivé au type - qui ne lève pas la tête.

- à chaque éclair - on fuse de lumière - 5 à 10 minutes entre chaque éclair -

Explications.

Il faudrait y avoir un plan du Hall que l'explications l'automatisation permet au personnel très réduit 3 techniciens?

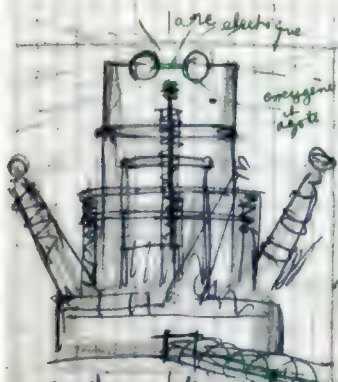


NOTES 1 Le dégagement d'ozone est si intense qu'il est indispensable de porter un masque de protection.

2 Cette salle doit-elle ou non être en activité?

3 La couleur de la salle - bleue violet. (couleur telle de l'éclair en boule et ~~gaz~~ ou en vert (couleur) de l'ozone.

4 Explications sur la composition et le principe de fabrication de la Foudre en boule -



l'éclair en boule une fois formé est dirigé par cette cheminée vers les accus.

Martimer arrive sur le Tableau de commande une commande surmontée de la Tête de mort

Il questionne ---

Le mécanisme est [illegible] de l'éclair.

Il s'agit en somme de la commande de sabotage de la Station -

Voici le découpage. 51 et 52 ?

Pour la Technique consulter le projet " Renseignements Scénario "

6 Le découpage des scènes

UNE SÉQUENCE DE BANDE DESSINÉE SE CONSTRUIT CASE APRÈS CASE, EN PENSANT À LA PLANCHE DANS SON ENSEMBLE. CES UNITÉS DE TEMPS FORMENT CE QU'ON APPELLE LE DÉCOUPAGE, ÉTABLI À L'AIDE DE ROUGHS. PETITE LEÇON AVEC EDGAR P. JACOBS, À SES DÉBUTS.

Pour composer les quelque 150 pages du *Secret de l'Espadon*, premier *Blake et Mortimer* de l'histoire, Jacobs usait d'une mise en place succincte. Il ne fallait pas traîner. Les épisodes, recueillis en deux, puis trois tomes, paraissaient dans *Tintin*, dès le premier numéro, au rythme d'une page en couleur par semaine, placée en quatrième de couverture du journal. Dans ces albums, Jacobs dessine sur trois bandes. Il passera plus tard à quatre, rendant ses pages plus touffues. La page de mise en place 1, qui est la 24e planche de l'album, est une scène d'intérieur, fidèle en tous points à ce qui sera reproduit, textes et attitudes des personnages inclus. Tel un commentateur de lui-même, Jacobs annote la seconde vignette d'un professoral : «Développer.» Les mises en place 2 et 3 esquissent un morceau de bravoure de l'album : le combat inégal entre un char conduit par Blake et Mortimer et leurs ennemis volants. Là, Jacobs varie un peu. Il s'aperçoit notamment que le char de la 6e vignette de la mise en place 1 serait mieux figuré depuis l'arrière, sans doute pour alimenter le sentiment de vitesse de la 4e vignette. Et aussi, l'admirable vue en plongée de l'escadrille ennemie, visible à la 7e vignette de la planche 3, a été pensée ultérieurement (elle a fait l'objet d'une autre esquisse au sein d'une planche reconstituée).

PETITS CARREAUX

Les papiers à esquisses de Jacobs, jaunis par le temps, sont des feuilles d'écolier à petits carreaux. Son trait est vif, particulièrement dans les scènes d'action militaire. On a quasiment l'impression que Jacobs s'amuse, tel un gamin qui dessine des batailles, en alliant le geste à l'imagination.

1 **Mise en place au crayon pour la planche attenante. Edgar P. Jacobs, planche extraite du «Secret de l'Espadon», tome 1, p. 28.**

2 **Mise en place au crayon pour la planche attenante. Edgar P. Jacobs, planche extraite du «Secret de l'Espadon», tome 1, p. 37.**

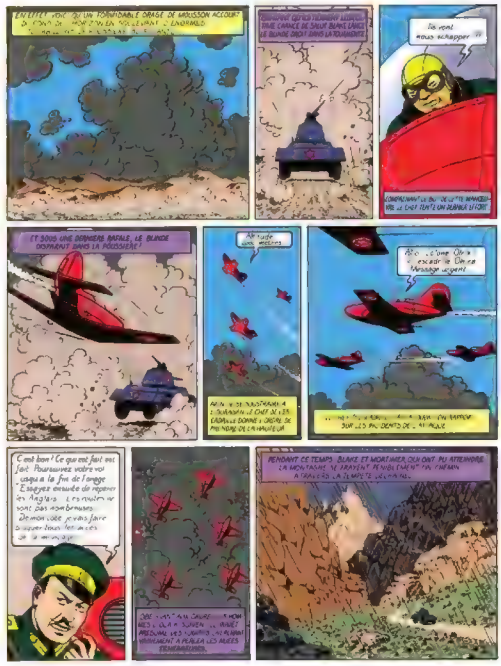
3 **Mise en place au crayon pour la planche attenante. Edgar P. Jacobs, planche extraite du «Secret de l'Espadon», tome 1, p. 39.**

1

2

Nous n'avons qu'une seule chance de leur échapper : rejoindre la montagne le plus vite possible !
Alors fuis, Blake !
Attention ! N'oubliez pas l'ordre : prendre les étrangers vivants ! Donc les armes doivent rester sans dommage pour eux.
LE CHEF D'ESCADRILLE DONNE SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS AVANT L'ATTAQUE.
Hello ! Blake, les chasseurs en ont à notre réservoir ! Un prends le mien !
Ne me refais plus jamais ça ! Reste à distance ! Et pas d'imprudence !
BIENTÔT TOUCHÉ EN PLEIN PAR UNE RAFALE DU PROFESSEUR, L'UN DES CHASSEURS S'ÉCRASE AU SOL.
Courage, Jem ! La providence est pour nous ! Voici quelque chose qui va nous sauver !

3


Ils vont nous échapper !!!
ET 3000 UNE DERNIÈRE RAFALE, LE BLINDÉ DISPARAÎT DANS LA POUSSIÈRE.
Attaque aux missiles !
Ici c'est Ohra ! J'exige le Chef ! Message urgent !
C'est bon ! Ce que vous avez fait est bien. Poursuivez votre vol jusqu'à la fin de l'étape. Essayez ensuite de regagner les nôtres. Les missiles ne sont pas nombreux. De mon côté, je vais faire le nécessaire pour limiter les dégâts de la mission.
PENDANT CE TEMPS, BLAKE ET MORTIMER, QUI ONT PU ATTERRIR DANS LA MONTAGNE, SE TRAVAILLENT PÉNIBLEMENT UN CHEMIN À TRAVERS LA NEIGE ÉPAISSE.

7 La mise en couleur

DANS *BLAKE ET MORTIMER*, EDGAR P. JACOBS ÉTAIT PARVENU À UNE GRANDE MAÎTRISE DE LA MISE EN COULEUR DITE SUR «BLEUS». SURTOUT, IL DÉVELOPPA UNE CERTAINE PRATIQUE DU MONOCHROME. AINSI, SES PAGES DANS LEUR ENSEMBLE ADOPTENT DES TONS COORDONNÉS.

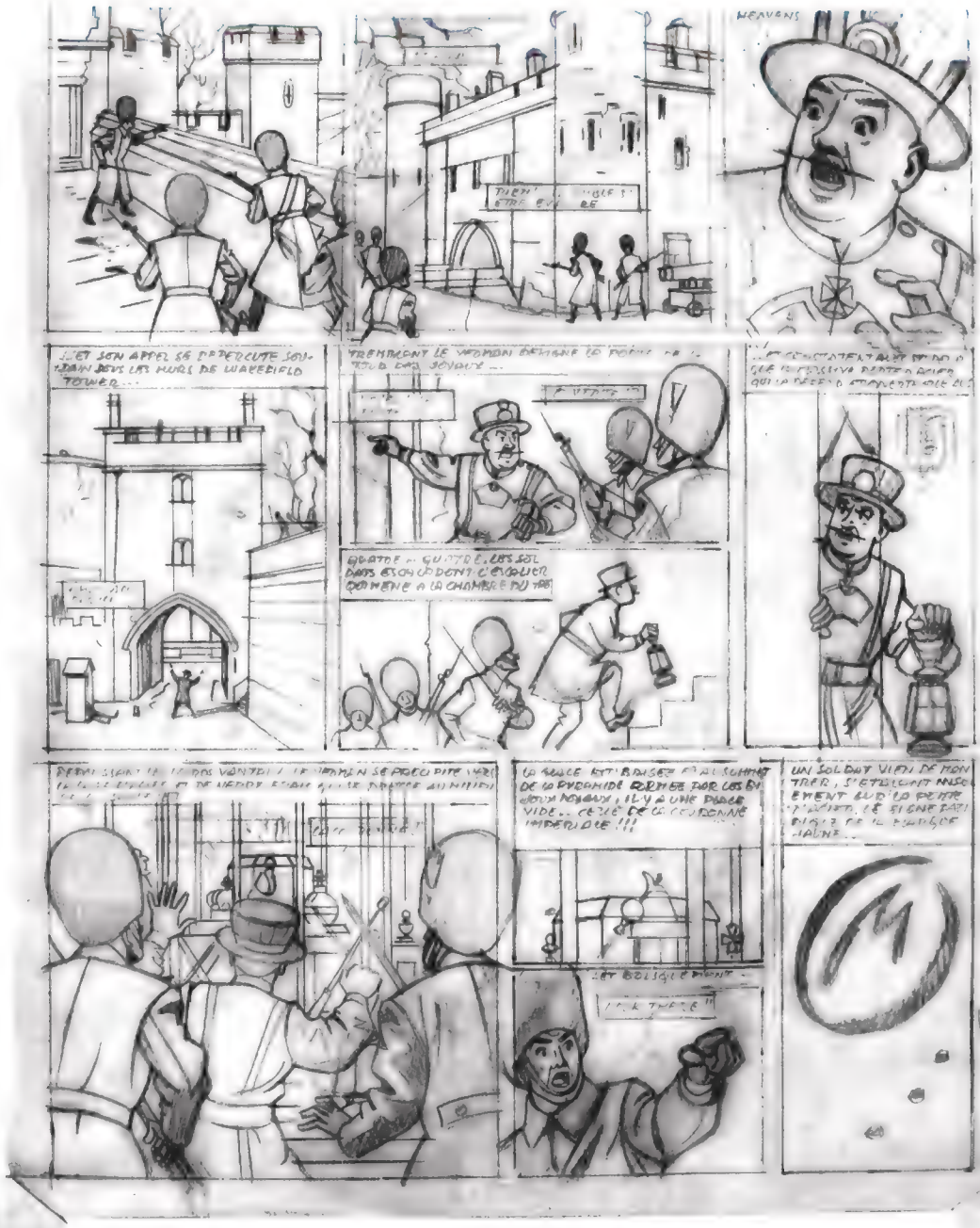
L'art de la mise en couleur chez Edgar P. Jacobs a déjà été plusieurs fois étudié. L'exégète Frédéric Soumois précise par exemple : «Avec *la Marque jaune*, considérée par de nombreux Jacobsiens comme le chef-d'œuvre de l'auteur, Edgar P. Jacobs va franchir une autre étape, utilisant pour la première fois des images totalement monochromes. À l'époque – car le procédé sera largement emprunté –, c'est une innovation dans la bande dessinée. [...] Quant aux récitatifs, Jacobs utilise la règle du contraste : quand la dominante de la page est orange, ils sont bleus, quand la page est bleue, ils sont orange.» Ainsi du monochrome bleuté de la citadelle et des récitatifs bordeaux. Certains des collègues de Jacobs le moquaient parfois quant à ce soin si particulier, à la limite du maniérisme, apporté aux récitatifs. Il est vrai que dans les bandes dessinées traditionnelles, les récitatifs sont blancs. Autre élément prédominant, le fameux jaune de ladite marque, qui apparaît à bon escient vers la fin de la page. D'abord dans la lanterne du garde, puis sur un à-plat noir dans la dernière vignette, ménageant le suspense de la page «de tourne». Sur le crayonné gras, on voit bien que Jacobs a anticipé sa mise en couleur. Ce n'est pas un simple coloriage : les masses noires sont prévues. Petit changement par rapport au crayonné : le garde de la 7e vignette est inversé. Son regard porte mieux lorsqu'il est dirigé vers l'extérieur.

UNE CHASSE À L'HOMME S'ORGANISE ALENTOUR
MAIS LES REMONTRANCES ONT RÉVEILLÉ TRÈS MALADROITEMENT LES TENTURES DANS LES SF
IL SEMBLE QUE LE COUP SOIT MANQUÉ !
LE YEOMAN FAIT TOUT À COUP UNE DÉCOUVERTE QUI LUI ARRACHE UN CRI D'EFFROI
ET SON APPEL SE RÉPERCUTE SOUDAIN SOUS LES MURS DE WAKEFIELD TOWER
TREMBLANT, LE YEOMAN DÉSIGNE LA PORTE DE LA TOUR DES JOYAUX
Voyez !!! La porte !!!
OUVERTE !!!
À QUATRE À QUATRE, LES SOLDATS ESCALADENT L'ESCALIER QUI MÈNE À LA CHAMBRE DU TRÉSOR
...ET CONSTATENT AVEC STUPEUR QUE LA MASSIVE PORTE D'ACIER QUI LA DÉFEND EST ENTROUVERTE ELLE AUSSI
!
TROUPEAU LES LOURDS VANTAUX, LE YEOMAN SE PRÉCIPITE VERS LA CAGE D'ACIER ET DE VERRE ÉPAIS QUI SE DRESSE AU MILIEU DE LA SALLE ET...
LA COURONNE !..
LA GLACE EST BAISSÉE ET AU SOMMET DE LA PYRAMIDE FORMÉE PAR LES BIJOUX ROYAUX, IL N'Y A UNE PLACE VIDE, CELLE DE LA COURONNE IMPÉRIALE !
ET BRUSQUEMENT
LOOK THERE !!!
UN SOLDAT VIENT DE MONTRER S'ÉTALANT INSOLEMMENT SUR LA PORTE D'ACIER, LE SIGNE FATIDIQUE DE LA MARQUE JAUNE !

MAUDITE MARQUE

La célèbre marque jaune agit comme un ancêtre du street art. C'est une référence évidente au film de Fritz Lang *M le Maudit*, sorti en 1931, dans lequel un tueur déséquilibré signe ses crimes avec son initiale.

Edgar P. Jacobs, planche de «la Marque jaune», p. 6. Page de crayonné.


HEAVENS
ET SON APPEL SE DÉPERDUTE SOLDAT DANS LES MURS DE WAKEFIELD TOWER...
TREMBLANT LE VIEILLARD DEMANDE LE POINT DE VUE DU SOLDAT...
QUATRE - QUATRE - LES SOLDATS ESCORTENT L'ÉVÊQUE JUSQU'À LA CHAMBRE DU TSAR
LES SOLDATS ENTRENT LES UNS DERRIÈRE LES AUTRES DANS LA PIÈCE...
LA SALLE EST BAIGNÉE PAR LA LUMIÈRE DE LA PYRAMIDE RÉFLÉCHIE PAR LES MIROIRS NOIRS, IL Y A UNE PLACE VIDE... CELLE DE LA COURONNE IMPÉRIALE !!!
UN SOLDAT VIENT DE MONTRER, S'ÉTOUFFANT INSCRIMENT SUR LA PETITE PLANCHE DE LA BOUCHE IMPÉRIALE...
LE SOLDAT PRIONT...
"LA TUER"

8 La composition d'une couverture

LA COUVERTURE EST UN ÉLÉMENT PRIMORDIAL D'UNE BANDE DESSINÉE. IL CONVIENT QU'ELLE SOIT VISUELLEMENT EFFICACE ET, EN MÊME TEMPS, QU'ELLE DONNE UN APERÇU DE L'INTRIGUE. JACOBS EN COMPOSAIT PLUSIEURS AVANT D'ARRIVER À SES FINS.

Déjà le titre, *l'Affaire du collier*. On est tout de suite dans l'ambiance d'un polar. Dans la première version (1), Jacobs dessine Olrik qui se penche sur un écrin. L'image fonctionne, mais trop d'éléments parasites figurent autour. L'artiste décide alors de se concentrer sur le collier, qu'il croque préalablement plusieurs fois dans ses carnets. Il s'essaye également à la symbolique de la fleur de lys en arrière-plan (2). Finalement, c'est bien le contraste entre un à-plat de couleur sombre et la lumière aveuglante dégagée par les pierres du collier qui est le plus efficace (6). Jacobs en fait trop, comme d'habitude, et ses ébauches sont si soignées qu'on dirait presque l'œuvre d'un peintre expressionniste. La couverture de *l'Affaire du collier* est l'une des plus efficaces de la série. Elle éclaire la manière jacobsienne de combiner théâtralité et lisibilité dans la composition de l'image.

Edgar P. Jacobs, études et couverture finale de «l'Affaire du collier».

1 Olrik dans l'éboulement d'un souterrain. Jacobs se dit que ça doit être spectaculaire. Et puis il renonce : trop compliqué.

2 Olrik face au lecteur, avec un petit sourire en coin. Il a l'air content de lui et arbore le fameux collier. Non : trop naïf.

3 Ça y est ! L'image est trouvée. La figure d'Olrik est inquiétante, cette fois. Ne reste plus qu'à trouver les couleurs.

4 Premier rough couleur. Jacobs ne s'est pas cassé la tête à aboutir le cartouche du titre. Il tente à nouveau une fleur de lys, puis abandonne. Sur le coffret, ça sera mieux.

5 Le collier est éblouissant et contraste avec le fond ocre de l'image. Jacobs se souvient de l'ombre portée d'Olrik sur son deuxième essai.

L'AFFAIRE DU COLLIER

7 La couverture finale, telle que publiée par les éditions Blake et Mortimer. Les couleurs et les traits sont désormais numérisés, mais l'image reste saisissante.

BLAKE ET MORTIMER

face aux grands mystères de l'humanité

DEPUIS LEUR CRÉATION EN 1947, BLAKE ET MORTIMER N'ONT CESSÉ DE SE CONFRONTER À DES ÉNIGMES IRRÉSOLUES. DE LA DISPARITION DES DINOSAURES À LA MACHINE À REMONTER LE TEMPS, REVUE DE DÉTAIL.

P. 36

Le monde perdu des dinosaures

Grand lecteur de Conan Doyle, Jacobs a placé des dinosaures dans deux de ses albums. Mais il a tout mélangé ! Notre spécialiste a démêlé le vrai du faux.

P.60

L'énigme de Judas l'Iscariote

Qui était vraiment Judas l'Iscariote ? A-t-il trouvé refuge en Grèce, comme dans «Blake et Mortimer» ? Le traître le plus célèbre de l'humanité n'a pas fini de déchaîner les passions.

P. 70

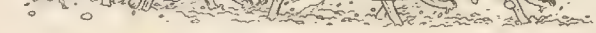
Dans les sous-sols de Paris

Edgar P. Jacobs était fasciné par les souterrains et les excavations. En compagnie de ses héros, nous avons plongé dans les entrailles de Paris, depuis les égouts jusqu'aux catacombes.

P. 92

Les soucoupes volantes

Depuis les années 1950, les objets volants non identifiés alimentent la culture populaire. Et s'ils venaient plutôt des profondeurs ? En tout cas, une hypothèse récente semble le supposer.



P. 104

Antarctique : l'enfer blanc

Comment survivre quand il fait - 50 °C à l'extérieur ? Les sous-marins brise-glace existent-ils ? Le 6e continent véhicule tous les fantasmes. On vous dit pourquoi et comment.

16 MYSTÈRES À LA LOUPE

ZOOM SUR QUELQUES MYSTÈRES QUI SE CACHENT DANS LES PAGES DE *BLAKE ET MORTIMER*, DEPUIS LA REPRISE DE LA SÉRIE EN 1996.

P. 48

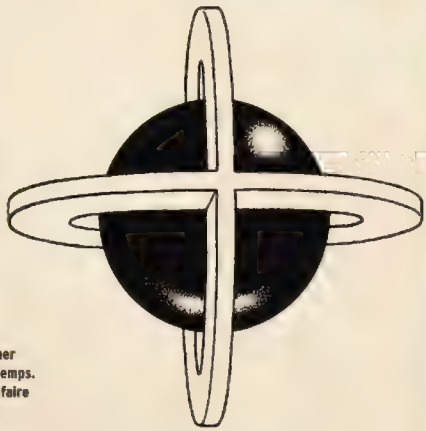
La fabuleuse pyramide de Khéops

4500 ans après l'édification de la Grande Pyramide, on n'a toujours pas compris comment elle fut construite. Le point sur les dernières hypothèses.

P. 82

Hypnose et manipulation mentale

«Par Horus, demeure !», intime à Olrik le cheikh Abdel Razek, tandis qu'une créature téléguidée hante Londres dans «la Marque Jaune». L'hypnose et la manipulation mentale, ça marche vraiment ?



P. 116

La machine à remonter le temps

Dans «le Piège diabolique», Edgar P. Jacobs envoie Mortimer dans les arcanes de l'espace-temps. Sera-t-il possible un jour d'en faire autant ? Éléments de réponse.

P. 46
Tectonique des plaques ou continent à la dérive ? Le Ngorongoro, berceau de l'humanité ?

P. 58
L'empereur Açoka était-il vraiment méchant ? Est-il possible de se réincarner ?

P. 68
T. W. Lawrence a-t-il été assassiné ? Qui sont ces fantômes qui hantent les musées ? Le masque de Cromwell existe-t-il ?

P. 80
Qui est Lachlan Macquarie, l'ancêtre de Mortimer ? Le château d'Ardmuir existe-t-il vraiment ?

P. 90
Comment déchiffrer un message crypté ? Le Kaiser a-t-il utilisé le bâton de Plutarque ?

P. 102
Pourquoi l'Atomium ne fut-il pas détruit ? Que faisaient donc les Russes à Baïkonour ?

P. 114
Les espions de la guerre froide étaient-ils vraiment malins ? Pourquoi les espionnes de l'Est sont-elles toujours blondes ? Des anciens SS ont-ils trouvé refuge en Grèce ?

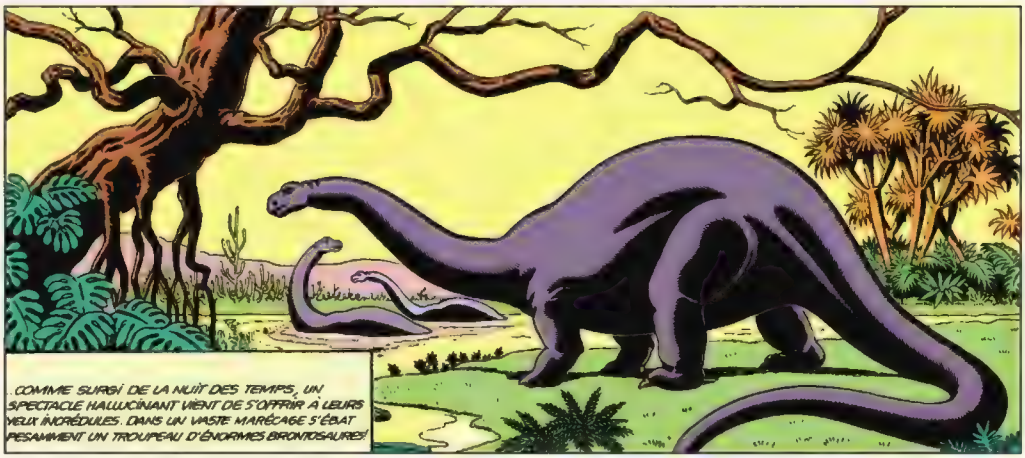
UN COMBAT DE GÉANTS
Un brachiosaure (au second plan) face à un cératosaure. Le brachiosaure, qui mesure 25 mètres de long et pèse 80 tonnes, est l'un des plus gros dinosaures connus. Ici, c'est presque David contre Goliath.
John Sibbick, lithographie, XXe siècle.

Le monde perdu des dinosaures

Disparus il y a quelque 65 millions d'années, les dinosaures n'en finissent plus de nourrir la machine à fantasmes de la culture populaire. Par exemple, leur extinction ne fut sans doute pas si brutale qu'on peut le penser. En attendant, ils dominèrent la Terre pendant plus de 160 millions d'années, ne laissant que peu de place aux mammifères. Lecteur passionné du *Monde perdu* de Sir Arthur Conan Doyle, Edgar P. Jacobs ne pouvait manquer d'en faire des monstres terrifiants au sein de ses bandes dessinées. Il a même commencé comme ça, avec *le Rayon U*, un album qui préfigure *les Aventures de Blake et Mortimer*. Pour autant, ses créatures sont loin de refléter la vérité préhistorique...

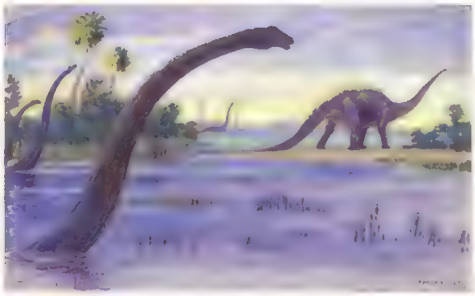
LE PIÈGE DIABOLIQUE
Edgar P. Jacobs (1962)
RÉSUMÉ : *Le Piège diabolique* a été prépublié dans le journal *Tintin* à partir de 1960. Il s'agit d'un récit de science-fiction inspiré par *la Machine à explorer le temps*, écrit en 1895 par l'auteur britannique H. G. Wells. Mortimer est invité par le professeur Miloch à se rendre à La Roche-Guyon, où un «chronoscaphe» l'attend dans la «Bove de la Damoiselle». L'appareil permet de voyager dans le temps. Suivant les instructions de Miloch, Mortimer s'installe à bord. Problème : les commandes ont été volontairement déréglées. Le professeur se retrouve au beau milieu de la préhistoire, puis au Moyen Âge, avant de visiter le futur.

LE RAYON U
Edgar P. Jacobs (1974)
RÉSUMÉ : Commencée dans le journal *Bravo !* en 1943, *le Rayon U* est une bande dessinée de science-fiction réalisée pour succéder à *Flash Gordon*, dont l'importation venait d'être interdite suite à l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne. L'action se déroule dans un pays imaginaire, une sorte de monde perdu où des explorateurs sont à la recherche d'un minerai précieux. Ils y affrontent notamment des dinosaures et des hommes-singes. L'histoire sera remaniée par Jacobs en 1975 pour sa réédition en album par les éditions du Lombard.


...COMME SURSI DE LA NUIT DES TEMPS, UN SPECTACLE HALLUCINANT VIENT DE S'OFFRIR À LEURS YEUX INCRÉDULES. DANS UN VASTE MARÉCAGE S'ÉBAT PESAMMENT UN TROUPEAU D'ÉNORMES BRONTOSAURES!

Quand Jacobs se fait naturaliste

Lorsque Jacobs découvre La Roche-Guyon au cours de ses repérages photographiques, les dinosaures ont disparu depuis 150 millions d'années de la vallée de la Seine. S'il choisit les ruines de ce château situé près de Pais pour planter le décor du *Piège diabolique*, c'est en raison du «grandiose panorama» de la boucle du fleuve. C'est là que le professeur Mortimer remontera le temps à bord du «chronoscaphe». Si l'on ne connaît pas avec certitude toutes les références utilisées par l'auteur pour croquer les élasmosaures, tyrannosaures et autres ptéranodons, des similitudes dans les attitudes des dinosaures laissent à penser que le dessinateur a eu accès à l'œuvre de Charles Knight. Les aquarelles de ce maître illustrateur de la reconstitution du monde des dinosaures figurent dans de nombreux musées d'Histoire naturelle. On sait aussi que l'auteur avait eu sous les yeux des gravures d'Édouard Riou, un artiste dont les images ont enluminé les romans de Jules Verne et des ouvrages de vulgarisation scientifique comme *le Monde avant la création de l'homme*. Par ailleurs, le travail de Willis O'Brien, le spécialiste des effets spéciaux chargé de régler les combats de dinosaures dans *le Monde perdu* et *King Kong*, a visiblement influencé Jacobs dans la mise en scène spectaculaire des affrontements entre les monstres préhistoriques du *Piège diabolique*. **Daniel Couvreur**



Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Rayon U».
Charles Knight, «les Diplodocus», lithographie, XXe siècle.

Entre Holbein et Dürer...

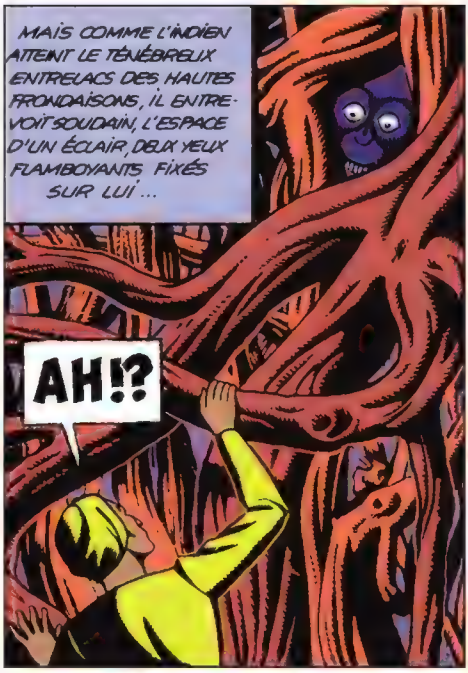
À 15 ans, Jacobs rêvait de peindre les grands moments de l'histoire du monde. À force d'obstination, il réussit à persuader son père de l'inscrire à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, où il découvrira le travail des maîtres de la gravure Holbein et Dürer. Sa ligne forcera la synthèse entre le naturalisme et l'expressionnisme, comme le souligne cette vision du vol cacophonique des ptéranodons au-dessus d'un «chronoscaphe» égaré aux temps préhistoriques.

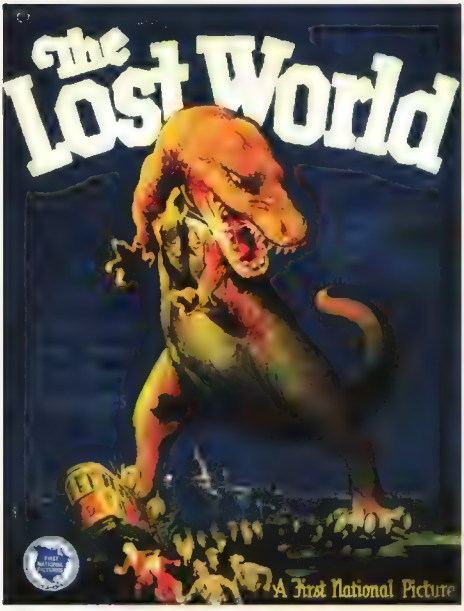
Édouard Riou, gravure extraite de «la Terre avant le déluge» de Louis Figuier, éd. Hachette, 1872.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

Le King Kong du *Rayon U*

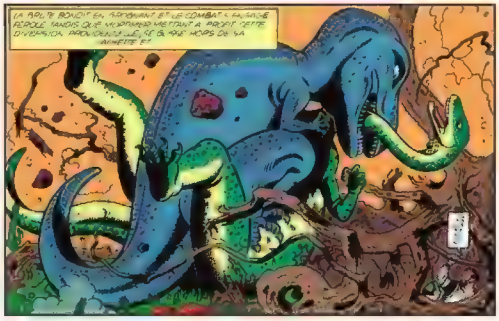
Amateur de fantastique et de science-fiction, Jacobs a été fasciné par le travail de Willis O'Brien, le magicien hollywoodien des effets spéciaux du *Monde perdu* et de *King Kong*, le chef-d'œuvre de Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, réalisé en 1933. Bien avant la création des monstres jurassiques du *Piège diabolique*, King Kong avait nourri le personnage du roi des hommes-singes dans *le Rayon U*, la première bande dessinée de Jacobs publiée par le magazine *Bravo !* entre 1942 et 1944. À l'image de King Kong, ému de la beauté naïve de la jeune Ann Darrow, le roi succombera aux charmes de Sylvia, l'héroïne jacobsienne du *Rayon U*.

«King Kong», film de Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, 1933.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Rayon U».


MAIS COMME L'INDIEN ATTEINT LE TÉNÉBREUX ENTRELACS DES HAUTES FRONDAISONS, IL ENTREVOIT SOUDAIN, L'ESPACE D'UN ÉCLAIR, DEUX YEUX FLAMBOYANTS FIXÉS SUR LUI...
AH!?



L'ancêtre de *Jurassic Park*



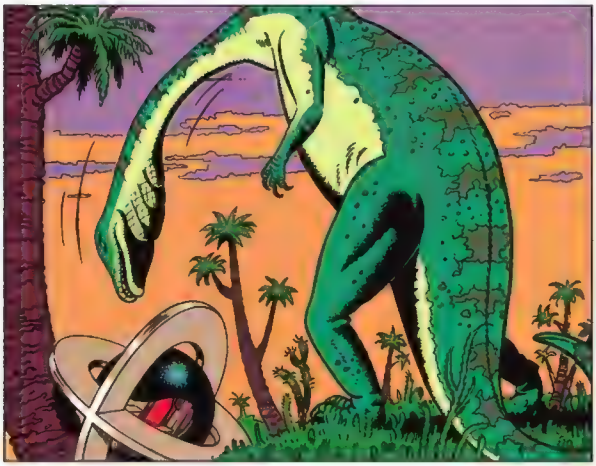
En 1925, près de soixante-dix ans avant Steven Spielberg, Harry O. Hoyt signait avec *le Monde perdu*, le premier long-métrage hanté de monstres préhistoriques. Jacobs s'est visiblement souvenu de ces combats de dinosaures animés image par image, à l'heure de mettre en scène certaines vignettes du *Rayon U* et du *Piège diabolique*. Le souci du réalisme ne l'empêchera pas de prendre des libertés avec la paléontologie. Le platéosaure terrassé par le tyrannosaure a, de l'avis concordant des spécialistes en sciences naturelles, la tête trop plate et les pattes avant atrophiées.

«Le Monde perdu», film de Harry O. Hoyt, 1925.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

Des monstres ultra fantaisistes

PLATÉOSAURES DU TRIAS CÔTOYANT DES ÉLASMOSAURES DU CRÉTACÉ, PTÉRODACTYLES DÉMESURÉS, TYRANNOSAURES À CORNES... DANS SES ALBUMS, JACOBS MULTIPLIE ANACHRONISMES ET APPROXIMATIONS. L'OCCASION DE FAIRE LE POINT SUR LES DERNIÈRES CONNAISSANCES. ET AUSSI: D'ÉVOQUER QUELQUES HYPOTHÈSES QUANT À LEUR MYSTÉRIEUSE DISPARITION.

Par Anne Lefèvre-Balleydier



Avec leurs allures hors normes et leur disparition brutale, il y a 65 millions d'années, ces grands reptiles ont de quoi nourrir tous les fantasmes. Pas étonnant qu'enfant, Edgar Jacobs ait couvert les murs de sa chambre d'illustrations de dinosaures! Adulte, il en a livré sa propre vision, dans deux albums: *le Rayon U*, conçu en pleine guerre mondiale, et *le Piège diabolique*, diffusé dans les années 1960 et constituant le sixième volet des *Aventures de Blake et Mortimer*. S'est-il inspiré des savoirs de son temps pour les représenter? Ou bien, a-t-il laissé faire son imagination? Un peu des deux...

Dans *le Rayon U*, c'est le spectacle «d'un troupeau d'énormes brontosaures» qui s'offre d'abord aux yeux ahuris du professeur Marduk et de ses amis, quelque part dans le mystérieux archipel des îles Noires. Aux dires du paléontologue Éric Buffetaut, grand spécialiste des dinosaures et chercheur au CNRS, ces brontosaures que l'on appelle aujourd'hui apatosaures ont une allure assez conforme aux reconstitutions de l'époque. Plus précisément, aux illustrations de Charles Knight, artiste américain ayant collaboré avec plusieurs musées des États-Unis jusque dans les années 1940.

Jacobs les imagine donc la queue traînant au sol, et passant le plus clair de leur temps dans l'eau, où ils plongent tête la première pour échapper à leurs prédateurs. Tout faux, explique Éric Buffetaut. «D'après les lois de la mécanique, et au vu des empreintes que l'on a retrouvées, les apatosaures maintenaient probablement leur queue à l'horizontale, s'en servant de

À GAUCHE
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

À DROITE
Cératosaure observant des apatosaures, gigantesques herbivores (21 mètres de long).

balancier pour contrecarrer le poids de leur cou.» Qui plus est, leurs dimensions imposantes – 21 mètres de long pour 6 de haut – leur auraient interdit toute respiration lors d'une immersion, en raison de la pression de l'eau sur leur cage thoracique. Impossible pour eux de disparaître sous l'eau, comme ils le font dans *le Rayon U*. Et certainement pas pour échapper aux griffes du tyrannosaure, qui aurait tout à fait pu s'aventurer dans l'eau. Du reste, concernant ce dinosaure, Jacobs multiplie les erreurs…

UNE NATURE MONSTRUEUSE

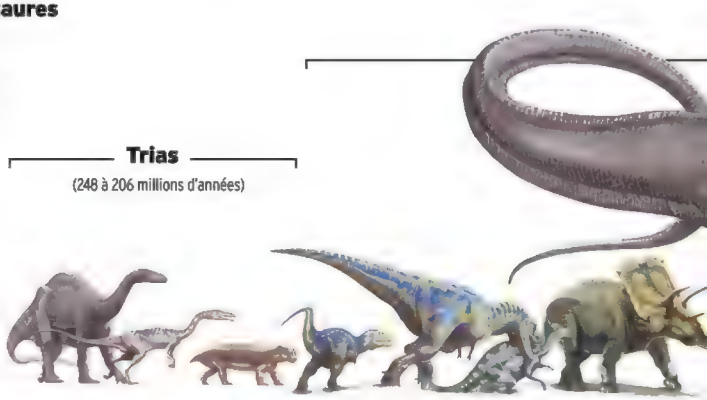
Bien qu'à l'évidence influencé par Knight, c'est en effet sur le cératosaure qu'il se base pour imaginer un tyrannosaure «fracassant tout sur son passage», dans *le Rayon U*. Résultat, son monstre est doté d'une corne sur le nez, comme en possédait effectivement le cératosaure, mais en aucun cas le «lézard tyran»! Cette corne disparaît toutefois dans *le Piège diabolique*, preuve des libertés que s'autorise l'artiste pour représenter la bête. Autre bizarrerie, le nombre de doigts sur les pattes du dinosaure est non seulement faux (il n'en avait que deux sur les pattes avant), mais il varie d'une planche à l'autre dans *le Rayon U*. Pour Benoît Mouchart, biographe de Jacobs, ce n'est pas très étonnant de la part d'un dessinateur qui se retrouvait fréquemment hors de chez lui… en savates! Mais on peut y voir également le reflet d'un goût prononcé pour les films de science-fiction du Japonais Inoshirō Honda, où les héros se trouvent confrontés à une nature monstrueuse. Il se serait agi de rendre les animaux effrayants. Quitte à modifier leurs attributs et dimensions : si le tyrannosaure a réellement pu atteindre les 15 mètres de long, un homme n'aurait jamais tenu dans ses pattes avant!

Dans la même logique, les soi-disant ptérodactyles qui attaquent Marduk sont anormalement grands. «Au vu de leur queue, ce sont en fait des ptérosaures nommés rhamphorhynques», avance Éric Buffetaut. Ces reptiles volants avaient en gros l'envergure des mouettes. Or Jacobs leur donne plusieurs fois celle d'un homme! Par ailleurs, ils s'alimentaient de poissons qu'ils pêchaient en s'aidant de leur bec, comme aujourd'hui les pélicans. Pas question pour eux de transporter des proies avec leurs pattes, car ils n'avaient pas des doigts de rapaces pour les saisir. Et encore moins un humain! Mais on est dans la science-fiction. De même qu'avec l'énorme tigre à dents de sabre qui surgit face à Lord Calder, puis finit par s'empaler sur un piège. Sa représentation est plus que fantaisiste. Nul ne sait à quoi ressemblait en réalité son pelage. Mais il est certain qu'outre ses longues canines,

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Rayon U».

VRAI | FAUX
Les tyrannosaures, élasmosaures, platéosaures et ptéranodons ont vécu au Jurassique.

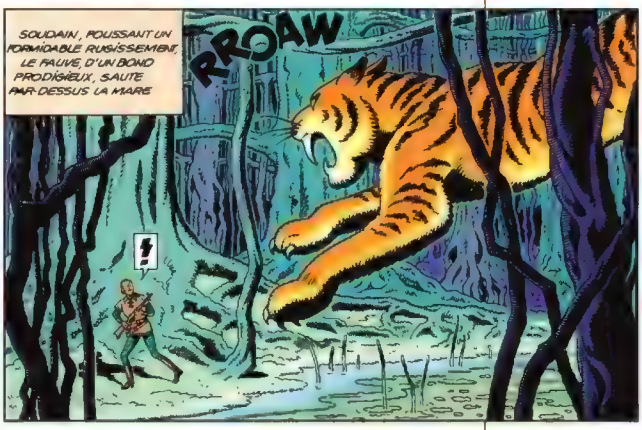
FAUX Dans *le Piège diabolique*, comme dans *le Rayon U*, Edgar Jacobs multiplie les anachronismes. Ainsi l'équipe du professeur Marduk croise des brontosaures et des rhamphorhynques ayant existé au Jurassique, il y a 150 millions d'années (Ma), mais également des tyrannosaures datant seulement de 65 Ma, et un tigre à dents de sabre encore plus récent (1 à 2 Ma). Bien sûr, on peut arguer qu'il s'agit là d'un monde imaginaire et intemporel, comme ceux d'un Jules Verne ou d'un Arthur Conan Doyle. Mais dans *le Piège diabolique*, le professeur Mortimer situe clairement l'époque où le fait atterrir le chronoscaphe : «Je deviens fou! cet arbre… Mais c'est… c'est un Williamsonia! Un végétal disparu depuis 150 000 000 années !!!» Si le végétal en question, de même que ceux représentés dans le paysage (prêles, cycas, ginkgos…) remontent bien à cette période, les *meganeura* sont plus anciens (350 à 300 Ma), tout comme les platéosaures (250 à 200 Ma). À l'inverse, les élasmosaures, tyrannosaures et ptéranodons auxquels se frottent les héros sont plus récents (70-65 Ma).



PAS LES BONNES PROPORTIONS

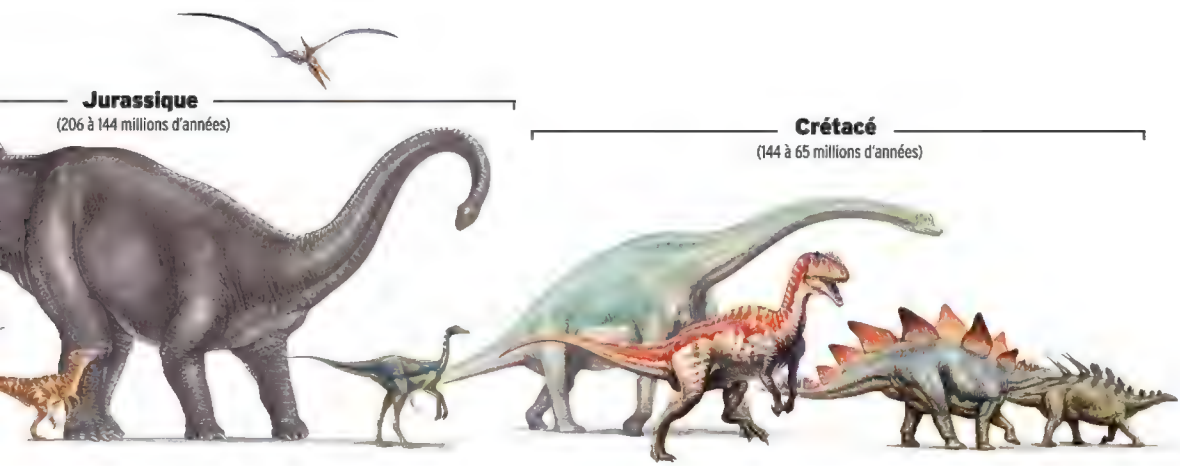
Dans *le Rayon U*, Jacobs dessine un félin grand comme un éléphant. Ça n'a jamais existé, ainsi que le démontrent les crânes fossilisés de tigres à dents de sabre. Par contre, proportionnellement, les dents du félin étaient plus grandes dans la réalité...

Crâne fossilisé d'un tigre à dents de sabre.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Rayon U».



l'animal avait une queue très courte et le gabarit d'un lion. Rien à voir, donc, avec le carnassier dessiné dans *le Rayon U*. Sans compter que ce félin n'a jamais coexisté avec des dinosaures. Seulement, le concepteur de *Blake et Mortimer* semble peu se soucier des anachronismes. Y compris lorsqu'il attribue à son récit des périodes précises, comme dans *le Piège diabolique*...

En débarquant de sa machine à remonter le temps détraquée, Philip Mortimer aperçoit une végétation qu'il estime vieille de 150 millions d'années. Très vite, «deux énormes méganeudons foncent sur lui en vrombissant». Le nom laisse Éric Buffetaut perplexe. Les méganeudons n'ont jamais existé. A priori, il s'agit plutôt de *meganeura*, des libellules géantes d'environ 70 cm d'envergure qui ont précédé les dinosaures sur notre planète. On conçoit qu'elles effraient le professeur Mortimer : bien que se nourrissant d'autres insectes, ce sont des carnivores. Mais elles sont certainement moins impressionnantes que l'élasmosaure, dont le cou mesurait plusieurs mètres de long. S'alimentant de poissons et de coquillages, cet animal n'est pas un dinosaure mais un reptile marin du grand



Exception faite de leur couleur, inconnue pour eux comme pour tous les reptiles fossiles, les ptérosaures sont assez convaincants.

groupe des plésiosaures. Bien que préférant le large, certains vivaient en rivière, et leur présence dans un marécage n'a donc rien d'invraisemblable. Sauf qu'en pratique, ils n'étaient pas contemporains du gigantesque platéosaure qui donne des sueurs froides au héros.

UN PAISIBLE HERBIVORE

Son regard fait peut-être froid dans le dos. Mais c'est une invention. «Ses yeux se situaient sur les côtés, précise Éric Buffetaut. Impossible pour l'animal de nous fixer de face.» D'ailleurs, au-delà de ce détail anatomique, les dimensions de la bête sont encore une fois exagérées : il ne dépassait pas 6 à 8 mètres. Quant à ses proportions, elles se rapportent à une conception scientifique erronée, datant du début du XX^{e} siècle : on voyait alors ces animaux comme bipèdes, d'où les bras atrophiés, mais on sait aujourd'hui qu'ils marchaient plus souvent à quatre pattes. Et puis, à tout prendre, ce platéosaure devrait laisser Mortimer de marbre, puisque c'est un paisible herbivore se nourrissant d'arbustes et de cycas. Las. Un tyrannosaure en a finalement raison, événement qui n'aurait jamais pu se produire ailleurs que dans une fiction, vu le temps qui sépare ces deux dinosaures. Et notre héros n'a plus dès lors qu'à se débarrasser de ptéranodons.

Exception faite de leur couleur, inconnue pour eux comme pour tous les reptiles fossiles, ces ptérosaures sont assez convaincants, d'après Éric Buffetaut : leurs dimensions, leurs proportions, leur bec sans dents, tout est assez conforme aux connaissances scientifiques d'aujourd'hui. En revanche, que Mortimer les repousse en faisant voltiger un fémur qui

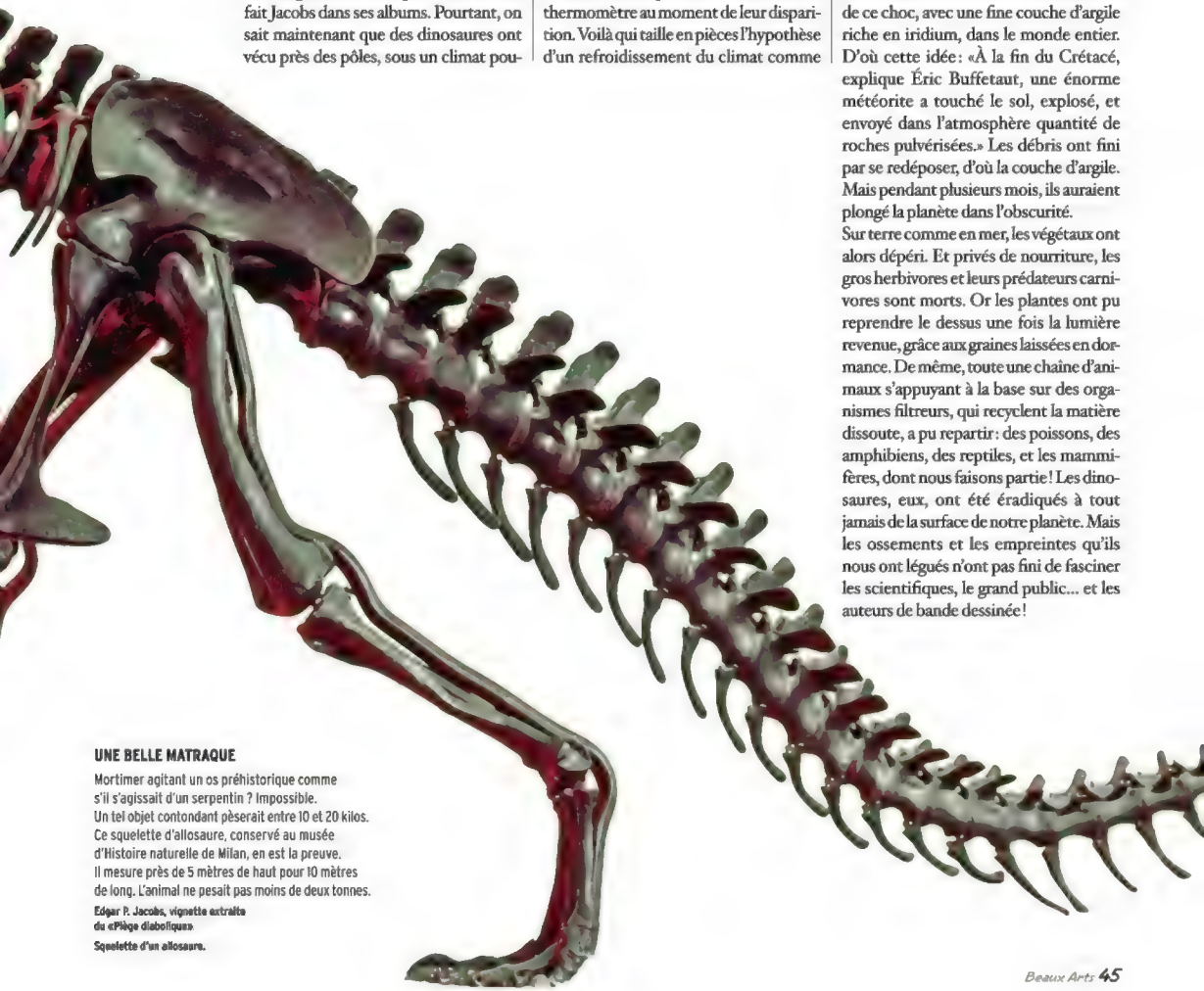
est a priori celui d'un dinosaure, c'est, comme le souligne avec malice le paléontologue Pascal Tassy, la preuve d'une force surhumaine : ces os devaient au bas mot peser dans les 10 à 20 kilos ! Cet exploit permet néanmoins au héros d'embarquer dans son chronoscaphe pour quitter le monde des dinosaures. Mais comment ont-ils subitement disparu, dans la vraie vie, il y a 65 millions d'années ?

«On a longtemps pensé qu'ils étaient morts de froid en raison d'un changement du climat», rapporte Éric Buffetaut. Du reste, jusque récemment, ils étaient systématiquement associés dans leurs représentations à des forêts luxuriantes ou des marécages de zone tropicale, comme le fait Jacobs dans ses albums. Pourtant, on sait maintenant que des dinosaures ont vécu près des pôles, sous un climat pouvant être frais et sec comme dans nos régions tempérées. Mieux, grâce à des analyses chimiques entreprises depuis les années 1990, on a aussi appris que contrairement à une idée reçue, les dinosaures avaient le sang chaud. «Ils pouvaient donc maintenir la chaleur de leur corps constante, tolérer des températures relativement basses et vivre dans des environnements variés», commente le paléontologue. De plus, si les dinosaures ont été anéantis, d'autres reptiles tels les crocodiles ou les tortues ont survécu, bien qu'ayant le sang froid. Enfin, on dispose désormais d'outils de géochimie assez fiables pour étudier les climats passés, et l'on ne constate pas de baisse brutale du thermomètre au moment de leur disparition. Voilà qui taille en pièces l'hypothèse d'un refroidissement du climat comme explication. Au profit d'autres scénarios, dont l'un des plus répandus est l'impact d'un astéroïde.

PLONGÉS DANS L'OBSCURITÉ

Les premières traces de la collision ont été découvertes en 1980 : on s'est alors aperçu de la présence d'iridium, un métal typique de météorites, dans de l'argile remontant à 65 millions d'années, période à partir de laquelle on ne trouve plus trace de dinosaures dans les roches. Les scientifiques ont ensuite mis en évidence l'existence d'un cratère de 200 km de diamètre dû à l'impact d'un astéroïde précisément au même moment, dans la péninsule du Yucatán. Et l'on a retrouvé des retombées de ce choc, avec une fine couche d'argile riche en iridium, dans le monde entier. D'où cette idée : «À la fin du Crétacé, explique Éric Buffetaut, une énorme météorite a touché le sol, explosé, et envoyé dans l'atmosphère quantité de roches pulvérisées.» Les débris ont fini par se redéposer, d'où la couche d'argile. Mais pendant plusieurs mois, ils auraient plongé la planète dans l'obscurité.

Sur terre comme en mer, les végétaux ont alors dépéri. Et privés de nourriture, les gros herbivores et leurs prédateurs carnivores sont morts. Or les plantes ont pu reprendre le dessus une fois la lumière revenue, grâce aux graines laissées en dormance. De même, toute une chaîne d'animaux s'appuyant à la base sur des organismes filtreurs, qui recyclent la matière dissoute, a pu repartir : des poissons, des amphibiens, des reptiles, et les mammifères, dont nous faisons partie ! Les dinosaures, eux, ont été éradiqués à tout jamais de la surface de notre planète. Mais les ossements et les empreintes qu'ils nous ont légués n'ont pas fini de fasciner les scientifiques, le grand public... et les auteurs de bande dessinée !



UNE BELLE MATRAQUE

Mortimer agitant un os préhistorique comme s'il s'agissait d'un serpentin ? Impossible. Un tel objet contondant pèserait entre 10 et 20 kilos. Ce squelette d'allosaure, conservé au musée d'Histoire naturelle de Milan, en est la preuve. Il mesure près de 5 mètres de haut pour 10 mètres de long. L'animal ne pesait pas moins de deux tonnes.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique»

Squelette d'un allosaure.

CONTINENT DISPARU, VOLCAN ÉTEINT…

2 MYSTÈRES À LA LOUPE

Dans l'album *le Sanctuaire du Gondwana*, Mortimer découvre au pôle Sud une roche qui proviendrait d'Afrique. Du coup, l'hypothèse d'un sixième continent, dénommé Gondwana, et qui aurait dérivé, refait surface.

1 | Tectonique des plaques ou continent à la dérive ?

LES CONTINENTS N'ONT PAS TOUJOURS ÉTÉ AU NOMBRE DE SIX. AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE, LE SCIENTIFIQUE ALLEMAND ALFRED WEGENER PRÉTEND QU'ILS AURAIENT DÉRIVÉ IL Y A 300 MILLIONS D'ANNÉES. AVEC L'ÉMERGENCE D'UN SUPERCONTINENT, LE FAMEUX GONDWANA.

C'est Alfred Wegener, un géophysicien allemand, qui échafauda en 1912 la théorie de la séparation des continents. Cette théorie fut affinée plus tard par celle de la tectonique des plaques. Ainsi que le montrent ces schémas, l'Antarctique, l'Inde, l'Afrique et l'Amérique du Sud se touchaient probablement, il y a 300 millions d'années… dans la région d'où proviennent nos traces de cette civilisation qui date de l'époque du continent unique que nous nommons Gondwana.
Afrique
Antarctique
Carbonifère
Éocène

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite du «Sanctuaire du Gondwana».

On sait que les premiers hominidés ne sont guère apparus qu'il y a 6 millions d'années, alors que les reptiles ont plus de 200 millions d'années derrière eux… Imaginer, dans *le Sanctuaire du Gondwana*, une civilisation humaine vieille de 350 millions d'années, est donc une hypothèse audacieuse ! Mais supposer qu'elle se soit développée sur un continent unique, et que ses traces aient ensuite été dispersées sur des fragments de cette terre initiale, est en revanche plausible. Comme l'expose dans l'avion la romancière et archéologue Sarah Summertown, c'est le scientifique allemand Alfred Wegener (1880-1930) qui fut le premier à élaborer le concept de la dérive des continents. Certes, bien avant lui, des géographes, comme le Flamand Abraham Ortelius au XVIe siècle, avaient noté le surprenant parallélisme des côtes américaine et africaine et imaginé qu'elles avaient pu, en des temps reculés, être soudées. Pour arriver à sa conclusion, Wegener s'était basé sur bien plus que des intuitions. Il avait comparé l'étude des fossiles, des roches et des sédiments (notamment les «tillites») dans plusieurs contrées éloignées comme l'Inde, l'Afrique du Sud ou l'Antarctique, notant leur étonnante similitude et leur supposant une origine commune. Cela lui avait permis de postuler l'existence d'un supercontinent, la Pangée, qui aurait réuni toutes les terres émergées, étroitement imbriquées comme pour former un puzzle. Les avancées de la science (notamment grâce à une invention pour temps de guerre, le radar) ont permis de cartographier de façon détaillée le fond des océans, faisant apparaître des chaînes de montagnes et des fosses sous-marines. Elles ont confirmé l'analyse de Wegener (mort relativement jeune dans une expédition au Groenland, il n'aura pas connu le plaisir de cette confirmation, plutôt le mépris de ses pairs pour sa théorie abracadabrante !) en la nuançant. Curieusement, ce n'est pas au début des temps qu'a existé ce supercontinent, que l'on imaginerait bien «originel», mais au Carbonifère, il y a «seulement» 300 millions d'années. Il résultait lui-même du rapprochement de masses continentales, qui se sont ensuite séparées de nouveau. Après s'être affranchi de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Inde, l'Antarctique ne s'est libérée que très récemment de son dernier maillon, l'Australie, il y a à peine 50 millions d'années. Mais la séduisante mécanique de Wegener – des continents qui flottent comme des radeaux sur la couche basaltique et qui sont propulsés par le mouvement de rotation de la Terre – n'a pas résisté à l'analyse. La savante Miss Summertown note avec justesse qu'elle a été supplantée par la théorie

DÉRIVE GRAPHIQUE

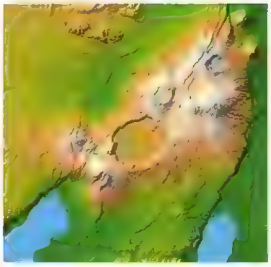
Alfred Lothar Wegener (1880-1930), géophysicien et météorologiste allemand, est l'auteur de la théorie sur la dérive des continents. Sa biographie, et sa théorie, sont reprises graphiquement dans *le Sanctuaire du Gondwana*.

Photographie d'Alfred Lothar Wegener (1880-1930). Edgar P. Jacobs, image extraite de «l'Affaire du collier».

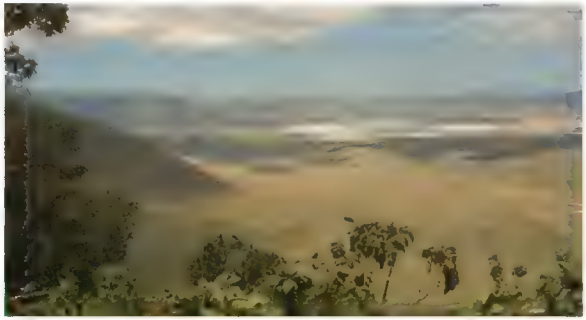
de la tectonique des plaques. Nos continents et nos océans sont posés sur douze plaques (eurasienne, indienne, pacifique, de Nazca, des Cocos, etc.) qui bougent continuellement l'une par rapport à l'autre, de quelques millimètres par an – mais parfois de près d'un mètre ! –, s'entrechoquent, se chevauchent. C'est à leurs points de contact que se produisent les phénomènes volcaniques et telluriques, aux conséquences parfois dramatiques, que nos médias s'empressent de chroniquer. Mais pourquoi le professeur Mortimer (sous l'apparence duquel se cache en fait le pervers Olrik) parle-t-il de Gondwana et non de Pangée ? Le nom est sans doute plus sonore et exotique et recouvre à peu près la même réalité : avec la Laurasie au nord, le Gondwana, dans l'hémisphère sud, résulte de la première brisure de la Pangée. **Rafael Pic**

2 | Le Ngorongoro, berceau de l'humanité ?

«Arrivé au sommet, le groupe n'a d'autre choix que de s'arrêter face au spectacle que leur offre le cirque de 260 km².» On comprend l'admiration que ressent le groupe emmené par le faux Mortimer : au nord de la Tanzanie, le Ngorongoro constitue la plus grande caldeira du monde. Il est le produit de l'effondrement du cratère lors d'une éruption volcanique il y a quelque 3 millions d'années : la chambre magmatique, en se vidant, a été écrasée par les étages supérieurs. Ses caractéristiques sont hors normes : un diamètre moyen de 16 kilomètres pour une surface de plus de 26 000 hectares, et des parois en surplomb de 600 mètres par endroits. Contrairement à ce qui se passe fréquemment, cette caldeira n'a pas été remplie par un lac et a donc pu accueillir une vie débordante. Elle voit notamment passer chaque année la colossale migration des gnous : plus d'un million de bêtes à la recherche forcenée de pâturages frais. Mais elle est aussi une oasis pour les gazelles de Thomson, les lions, les lycaons (que l'on voit, groupés et menaçants, dans l'album) ou le rarissime rhinocéros noir, en danger critique d'extinction. Elle est aussi parcourue, depuis trois siècles, par des groupes de pasteurs Masaï. Mais son importance plonge ses racines bien plus loin. C'est en effet tout près du Ngorongoro, à Olduvai, qu'un scientifique allemand, neurologue et chasseur de papillons, Wilhelm Kattwinkel, signala des fossiles d'hominidés en 1913. La recherche fut poursuivie par ses compatriotes puis, surtout, par le célèbre couple anglo-kenyan des Leakey (qui perd une voyelle dans l'album en devenant Leaky) : Louis (1903-1972) et Mary (1913-1996). Le premier, fils de missionnaires, qui apprit le kikuyu avant même l'anglais, diplômé de Cambridge, y mit au jour au début des années 1930 les plus anciens outils de l'âge de pierre. Sa femme (qui avait d'abord été l'illustratrice de ses ouvrages) prit brillamment la suite en découvrant en 1959 des ossements de *Zinjanthropus boisei*, remontant à 1,7 million d'années et prouvant que l'Afrique était le berceau de l'humanité, puis en 1976, les extraordinaires empreintes de pas de Laetoli. Fossilisées dans la cendre volcanique il y a près de 4 millions d'années, elles sont un témoignage émouvant du passage des hominidés à la station debout. Ces éléments ont amplement motivé le classement du site au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, d'abord comme bien naturel en 1970, puis comme bien culturel en 2010. Le braconnage, la pression démographique et le tourisme de masse pourraient avoir raison de ce site unique… Faisant mentir les prédictions funestes de l'album, les générations futures sauront-elles le préserver ? **R. P.**



Observation satellite du massif du Ngorongoro avec le cratère au centre, de 22,5 km de large.



Vue du cratère du Ngorongoro.

LA DERNIÈRE MERVEILLE DU MONDE
Les trois principales pyramides du plateau de Gizeh. Au centre, la Grande Pyramide chère à Jacobs. À droite et à gauche, les pyramides de Khéphren et Mykérinos. Seule celle de Khéops fait partie des Sept Merveilles du monde.

La fabuleuse pyramide de Khéops

Édifiée en Égypte il y a plus de 4 500 ans, la pyramide de Khéops recèle bien des mystères. Par exemple, on n'a toujours pas compris comment elle fut construite. Edgar P. Jacobs, un passionné d'égyptologie et d'archéologie, en a fait le décor de son fameux diptyque : *le Mystère de la Grande Pyramide*. Ses sources sont nombreuses. Dans les années 1950, il a fait appel à d'éminents spécialistes pour éclairer sa lanterne. Mais c'était pour mieux les détourner. Fidèle à son fameux principe de «rendre l'absolument invraisemblable vraisemblable en lui donnant la vie», le père de *Blake et Mortimer* a en fait tout mélangé. Événements, dates, personnages... Sa fiction n'en est que meilleure. Explications.

LE MYSTÈRE DE LA GRANDE PYRAMIDE
tomes 1 et 2,
Edgar P. Jacobs
(1954 et 1955)

RÉSUMÉ : Sommet esthétique et narratif de l'œuvre d'Edgar P. Jacobs, *le Mystère de la Grande Pyramide* est paru dans *Tintin* à partir de 1950, et fut publié en deux albums quelques années plus tard. Dans cette histoire, Mortimer croit savoir où se trouve la chambre d'Horus, dans la pyramide de Khéops. Olrik également, qui se maquille en archéologue. Blake se fait passer pour mort. Mais réapparaît juste avant que la fameuse chambre et ses trésors ne soit découverts.

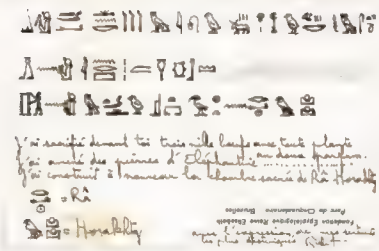
Aux sources de Blake et Mortimer

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.

Sur les traces des égyptologues

Jacobs éprouvait une fascination toute personnelle pour l'Égypte pharaonique. Pendant trois ans, il a dévoré Hérodote, Strabon, Abd al-Atif, Mariette, Maspero, Lauer… pour rédiger le synopsis du *Mystère de la Grande Pyramide*. Selon Hérodote, un canal reliait le Nil au plateau de Gizeh, passant par un temple souterrain, avant de se prolonger sous la Grande Pyramide pour se déverser dans l'une des chambres funéraires. Des milliers d'esclaves auraient travaillé à ces aménagements pendant plus de dix ans. Jacobs avait «pris le parti d'y croire». Certains égyptologues français comme François Auguste Ferdinand Mariette ou Gaston Maspero avaient foi dans la vraisemblance de cette théorie. Jacobs avait noté que des documents chaldéens, grecs, romains, arabes faisaient pareillement mention d'un couloir emprunté par les prêtres pour se rendre du Sphinx à la Grande Pyramide. Il a choisi de marcher sur leurs traces et d'étayer le mythe avec la complicité active du professeur Pierre Gilbert. Le directeur de la Fondation égyptologique belge Reine Élisabeth accepta non seulement de répondre à ses innombrables demandes de renseignements, mais surtout, de réaliser les vrais hiéroglyphes de la «Pierre de Maspero». Ce faux archéologique sera introduit par Jacobs dans la séquence du Musée égyptien du Caire pour nourrir le scénario du *Mystère de la Grande Pyramide*. **Daniel Couvreur**

Courrier de la Fondation égyptologique Reine Élisabeth à Edgar P. Jacobs, 1952.



Carte de visite de la Fondation égyptologique Reine Élisabeth envoyée à Edgar P. Jacobs, 1952.

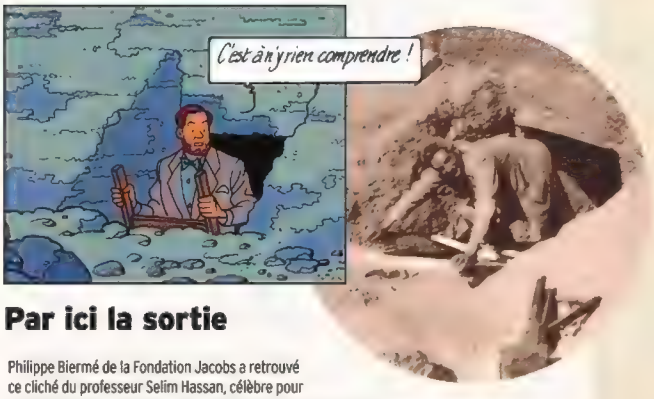
Carte de visite

À l'époque de la construction des pyramides, sous l'Ancien Empire, Rê-Horakhty était le dieu solaire de l'Égypte pharaonique. Son nom est mentionné dans les hiéroglyphes de la «Pierre de Maspero», inventés et calligraphiés par Pierre Gilbert sur une carte de visite de la Fondation égyptologique Reine Élisabeth. Le texte, que Jacobs retranscrira fidèlement dans les cases du *Mystère de la Grande Pyramide*, précise que c'est à sa dévotion que fut créée la «chambre sacrée». Elle entrera sous le nom de la «chambre d'Horus» dans l'histoire de la bande dessinée.

Un air de Bergamotte

Au début du XXe siècle, Jean Capart fut le pionnier belge de l'égyptologie. Hergé s'en était inspiré pour camper le personnage du professeur Bergamotte dans *les 7 Boules de cristal*, une aventure à laquelle Jacobs avait collaboré. L'auteur du *Mystère de la Grande Pyramide* le prendra à son tour pour modèle en donnant ses traits au fameux docteur Grossgrabenstein.

Jean Capart (1877-1947), professeur d'égyptologie.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.



Par ici la sortie

Philippe Biermé de la Fondation Jacobs a retrouvé ce cliché du professeur Selim Hassan, célèbre pour ses fouilles au pied des pyramides et du Sphinx dans les années 1930. La photo a été prise à la sortie d'une tombe découverte à proximité du mastaba de la reine Khentkaous. Jacobs s'en est directement inspiré pour la mise en scène de la troisième vignette de la planche 11 du tome 2 du *Mystère de la Grande Pyramide*.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.
Le professeur Selim Hassam sort d'une tombe découverte sur le plateau de Gizeh.

. . ILS ARRIVENT ENFIN DEVANT LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ANCIEN EMPIRE
La célèbre dame Nofert Comme vous le voyez, toujours aussi jeune malgré ses 5 000 ans d'âge !

Statufiés !

Jacobs avait rêvé de se rendre en Égypte pour asseoir la crédibilité des décors du *Mystère de la Grande Pyramide*, mais le climat politique de l'époque l'en empêchera. La révolution emporterait bientôt le roi Farouk. L'auteur devra compenser l'absence de repérages par une rigueur documentaire de chaque instant, comme en témoigne la version épurée, rajeunie, et saisissante de réalisme de la célèbre princesse Nofret et de Râhotep. Ce chef-d'œuvre de calcaire peint, vieux de plus de 4 600 ans, est un véritable joyau du Musée égyptien du Caire.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 1.
Râhotep et Nofret, Égypte, Ancien Empire, calcaire peint, début de la 4e dynastie, (à partir de 2 584 avant J.C.).

Le mystère de la construction de la

LES THÉORIES LES PLUS FOLLES ONT ÉTÉ FORMULÉES POUR RÉSOUDRE L'ÉNIGME DE L'ÉDIFICATION DE LA PYRAMIDE DE KHÉOPS. RÉCEMMENT, UN SAVANT A ÉMIS UNE HYPOTHÈSE PLAUSIBLE, DITE DE «LA DOUBLE RAMPE». MAIS LES ÉGYPTIENS REFUSANT TOUT PRÉLÈVEMENT, ON NE PEUT RIEN VÉRIFIER. «ENFER ET DAMNATION!», SE SERAIENT ÉCRIÉS BLAKE ET MORTIMER.

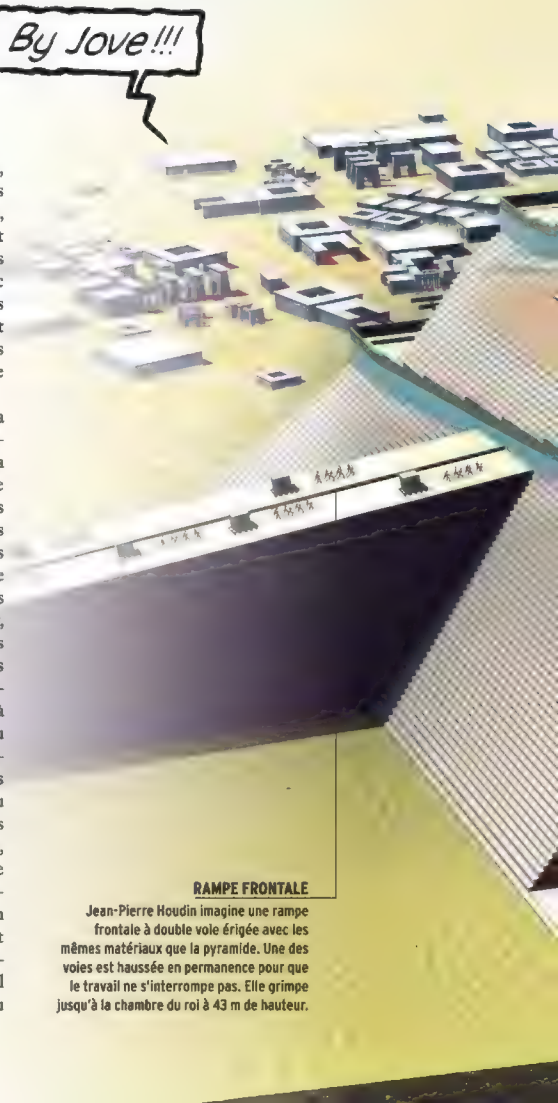
Par Claude Pommereau

Le grand mystère de l'Égypte, le voilà : une pyramide de 147 mètres de haut, constituée de 2,6 millions de blocs de pierre – granit ou calcaire – dont certains ont pesé jusqu'à 60 tonnes, pour une masse totale de 5 millions de tonnes. Une entreprise d'une incroyable précision, l'écart de niveau entre deux points éloignés situés sur une même assise ne dépassant pas 5 mm. Les côtés forment un carré parfait : entre la face nord et la face sud, l'écart de longueur est de 20 cm (230,45 mètres contre 230,25) ! Aux techniques secrètes utilisées pour son édification, les chercheurs n'ont opposé qu'une réponse, simpliste : les pharaons disposaient d'une main-d'œuvre immense et avaient tout le temps devant eux. Pourquoi pas, mais impossible d'expliquer comment, aux environs de 2 500 ans avant J.C., des hommes ont pu ajuster ces blocs au millimètre près... Une science les habitait, venue de nulle part. Et puis de quelle manière expliquer la méthode permettant de bouger sur un même chantier plus de 10 000 hommes ? Comment acheminer ces pierres jusqu'à 147 mètres de haut, alors qu'au XIX[e] siècle, les Européens éprouvent les plus grandes difficultés à transporter deux malheureux obélisques ? Et avec quels outils ?

DES SURHOMMES DE L'ESPACE

Il semble que les pierres, découpées puis lissées, soient le résultat de l'explosion de joints de bois sec posés dans les carrières, que l'on humidifiait au préalable. Cette civilisation ne connaissait que le cuivre, matériel mou. Voici donc des centaines de milliers de blocs détachés, rabotés, aplanis, avec l'aide d'instruments tout juste bons à découper du carton. Alors avançons quelques hypothèses. Avec cette réserve : les théoriciens les plus sérieux n'ont jamais été réellement capables de mettre en pratique leurs idées, ce qui bien évidemment laisse le mystère gambader...

Des Sept Merveilles du monde, la Grande Pyramide fut la première ; culminant à 147 mètres, il fallut attendre la cathédrale de Cologne en 1880 pour que cette hauteur soit dépassée avec ses 156 mètres ! Aucun écrit sérieux ne nous ayant été transmis par ces bâtisseurs quant à la méthode d'édification de ce monument, dont les arêtes désignent très précisément les quatre points cardinaux, comment comprendre que des ouvriers disposant de moyens aussi rudimentaires ont pu élever un tel monument ? Les premiers chercheurs qui ont commencé à s'attaquer à cette question, au début du XIX[e] siècle, ont vite compris qu'ils faisaient face à un casse-tête. Depuis, des dizaines d'ingénieurs, archéologues ou architectes ont hasardé des théories plus au moins farfelues. Au point que certains, découragés, se sont ralliés à l'hypothèse de surhommes venant de l'espace s'amusant à monter la pyramide comme on monte des Lego (l'affirmation jouant aussi pour Stonehenge, au Royaume-Uni). Oublions. On sait aujourd'hui qu'il était question d'élever la future tombe du



RAMPE FRONTALE

Jean-Pierre Houdin imagine une rampe frontale à double voie érigée avec les mêmes matériaux que la pyramide. Une des voies est haussée en permanence pour que le travail ne s'interrompe pas. Elle grimpe jusqu'à la chambre du roi à 43 m de hauteur.

Grande Pyramide

Blake et Mortimer sortent par l'entrée creusée par le calife Al-Mamoun au IXe siècle.
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.

REVÊTEMENT EN CALCAIRE
Selon le système Houdin, le revêtement en calcaire fin, brillant, aurait été posé de l'intérieur pour la partie supérieure de la pyramide.

CAVITÉS DE STOCKAGE
La rampe en spirale est à angles droits. À chacune des quatre arêtes, une cavité est ménagée pour permettre de stocker les pierres avant de les faire pivoter et de les tracter sur une nouvelle rampe.

RAMPE INTÉRIEURE
Une seconde rampe aurait été édifiée à l'intérieur de la pyramide afin de monter les pierres au-delà du plateau des 43 m. Les pierres ayant servi à cette dernière auraient été utilisées pour réaliser la partie supérieure.

Reconstitution de la construction des pyramides de Gizeh selon la méthode théorique de la rampe (à gauche et en colimaçon) et de systèmes de traîneaux sur roadins de bois.

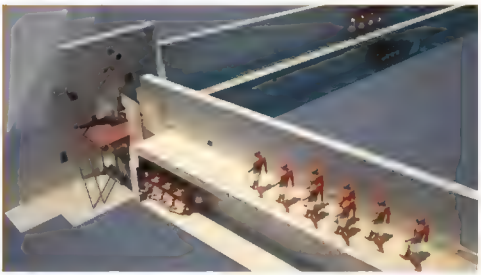
Construction de la Grande Pyramide

Les principales hypothèses

La plus plausible

Les deux rampes

Selon l'architecte français Jean-Pierre Houdin, les 43 premiers mètres de la pyramide, jusqu'à la base de la chambre du roi (soit 65 % du volume), auraient été édifiés à l'aide de la célèbre rampe extérieure, mais cette fois doublée d'une rampe intérieure. Cette seconde rampe d'1,6 km, en forme de spirale et construite à la base de l'édifice, à quelques mètres en retrait des faces de la pyramide, aurait été destinée à acheminer les blocs nécessaires à la partie supérieure du monument.



Jean-Pierre Houdin dans l'entrée du passage menant à la chambre du roi de la Grande Pyramide de Khéops, le 11 mai 2006.

Reconstitutions de la construction de Khéops par Dassault Système 3D sous les conseils scientifiques de Jean-Pierre Houdin.

Les plus farfelues

L'écluse

En 1985, un technicien des travaux publics, Manuel Minguez, a trouvé la solution : puisque les blocs de granit arrivaient d'Assouan par bateau plat, il devait exister un port au bord du Nil, avec un vaste système d'écluses permettant de hisser les pierres du niveau du fleuve jusqu'au plateau. Les Égyptiens auraient monté un gigantesque escalier hydraulique pour accéder aux étages de la pyramide. Nous serions face à un système de gabionnage que notre expert connaît bien, ces gabions retenant des lacs artificiels. En résumé, des barques se seraient chargées de monter les pierres par un système d'écluses et de canaux particulièrement bien étudié. L'idée, hélas, n'a pas eu l'heur de séduire les archéologues.

Le funiculaire

Le funiculaire est une autre technique, étudiée de près par des ingénieurs. Des traîneaux auraient déposé les blocs au pied de la pyramide, tandis que des rails en bois adossés à la paroi du monument auraient permis de faire coulisser ces traîneaux de plus en plus haut, niveau après niveau. Les ouvriers installés sur les différentes assises de la pyramide se seraient servis de cordages en fibres de papyrus torsadées pour tirer vers eux les blocs. Quid des rails de bois devant supporter de telles charges ? Quid des quantités de papyrus et de leur résistance à vingt ans d'escalade forcenée ? Que les auteurs de cette théorie nous fassent donc rêver au cours d'une démonstration… On l'attend toujours.

L'ascenseur

Peu éloignée de l'idée précédente, voici la théorie dite de l'ascenseur. Les architectes auraient construit deux murs parallèles surmontés d'un rondin de bois susceptible de tourner sur lui-même. On voit l'idée : un câble très, très robuste, est déployé au-dessus du rondin ; le bloc est ceinturé par le câble. Une nacelle lestée d'hommes tirant sur le câble fait contrepoids à l'autre extrémité. Sans poulie, on reste sceptique. Comment ces câbles de nature végétale auraient-ils résisté à des poids pareils et au frottement ? Le fer n'existait pas au temps de l'Ancien Empire. Mais, là encore, que dire du nombre de structures de ce type requises pour acheminer toutes les pierres ? Et si le recours à un gros rondin de bois se justifie au regard de l'absence de poulie, il complique singulièrement la manœuvre. Le levier fait partie de la même veine. Toujours avec des dizaines d'hommes faisant contrepoids. Le bois ne résiste pas à de pareils traitements, d'où l'échec lamentable des essais qui ont été tentés sérieusement.

Les ballons

Pour finir, après avoir évoqué les écluses, faisons appel au gaz. Les Égyptiens, ne manquant pas de génie, auraient inventé des ballons gonflés au gaz naturel. Et ces ballons auraient pris en charge les blocs et les auraient délicatement posés à l'endroit indiqué…

pharaon Khéops, second roi de la IVe dynastie, qui régna aux alentours de -2555 à -2520. Une inscription retrouvée sur un linteau de la chambre du roi le prouve. Trente-cinq ans de règne. Et pendant ces trente-cinq ans, ce pharaon aurait ordonné lui-même la mise en route de son tombeau. Et quel tombeau ! Au bas mot vingt ans de travail et des milliers d'ouvriers. Volontaires ou esclaves ? Nul ne le sait. Il y a cinquante ans, l'on penchait pour les travaux forcés. Aujourd'hui, l'on se rallie plutôt à l'idée de l'adhésion volontaire de milliers de fellahs abandonnant leurs champs chaque année lorsque les crues du Nil leur en laissaient le loisir. En 2500 avant J.C., on ne connaissait en Égypte ni la roue, ni la poulie. On se rallia vite, faute de mieux, à la rampe d'accès. Des traîneaux de bois chargés de blocs de pierre, tirés par une trentaine d'hommes, auraient glissé sur une rampe enduite en permanence de boue humide, qui à l'évidence ne pouvait dépasser une pente de 6 %. Vingt ans de ce régime ! La rampe, agrippée à un côté de la pyramide, aurait permis de hisser les blocs à la place convenue. Pour conserver sa pente de 6 %, et afin que les derniers blocs atteignent le sommet, elle se serait étendue, au fur et à mesure que la pyramide s'élevait, sur 3 km ! Au total, elle aurait représenté une masse de briques et de sable d'un volume au moins du double de celui de la pyramide. Ahurissant ! Autre question : même à l'aide d'une rampe, comment hisser au-dessus de la chambre du roi, à 40 mètres de hauteur, des blocs de granit venus d'Assouan, pesant entre 25 et 60 tonnes ? Et puis, il fallait des quantités incroyables de bois pour ces milliers de traîneaux. Or, le bois est rare en Égypte.

DES MESURES AU CORDEAU

Une nouvelle théorie a pris le pas sur la rampe droite. La rampe, toujours en briques, se serait enroulée autour de la construction au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Cette forme hélicoïdale aurait réduit fortement les besoins en brique et sable, encore que la largeur nécessaire pour ne pas chuter et permettre aux équipes montant et descendant de se croiser devait friser les 12 à 15 mètres. Il aurait fallu aux architectes du pharaon transporter encore 500 000 ou 600 000 m³ de pierre. Sur vingt ans, cela est possible. Mais comment vérifier la justesse des angles cachés par la rampe, de ceux des arêtes, et la bonne longueur

ARRÊTANT SON CHEVAL AU PIED DE LA GRANDE PYRAMIDE, MORTIMER LÈVE PENSIVEMENT LES YEUX SUR LE GIGANTESQUE TOMBEAU DU PHARAON KHEOPS.
Dire que le mot de l'énigme est peut-être là, à portée de la main... Oui, tout me dit que cette montagne de pierres n'a pas livré tous ses secrets et que le papyrus de Manéthon doit répondre à une réalité
La chambre d'Horus existe ! Je le sens !

DU HAUT DE CETTE PYRAMIDE...

Impressionnante, la vue en contre-plongée de la pyramide de Khéops par Jacobs. Elle provient en fait d'une revue sur l'Égypte des années 1950.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 1.

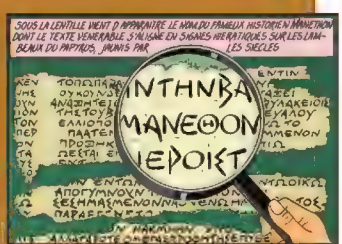
VRAI | FAUX
La chambre d'Horus a existé.

FAUX Le pharaon Akhenaton vécut vers 1 350 avant J.C. Il provoqua un traumatisme en Égypte en se vouant au culte d'un dieu unique, Aton, «le disque solaire». La vie de l'iconoclaste, peu apprécié par Manéthon, a passionné Jacobs, comme elle passionne encore des centaines d'historiens depuis deux siècles, qui voient en lui le premier souverain «monothéiste». Jacobs apprécie tellement son physique si particulier qu'il le fait trôner au sein de la chambre d'Horus, alors qu'il vécut 1 200 ans après la construction de la pyramide ! Que diable d'ailleurs cet adorateur du culte d'Aton aurait-il été faire, même mort, chez Khéops ? Son fils – ou gendre, on ne sait –, le cher Toutânkhamon, petit pharaon sans importance, s'est, lui, fait enterrer chez lui, si l'on peut dire, dans la Vallée des rois. La vraie tombe d'Akhenaton se trouve, elle, dans la nécropole royale d'Amarna, dans la capitale qu'il s'était fait construire à 300 km au nord de Thèbes, entièrement dédiée au culte de son dieu, qu'il a baptisée la cité d'Akhetaton («l'horizon d'Aton»). Au grand dam des prêtres, il abandonne le culte d'Amon et des autres divinités pour se vouer à son dieu unique. Sa tombe fut découverte au XIXe siècle et fouillée par Howard Carter, l'archéologue qui mit au jour celle de Toutânkhamon. On imagine que par la suite, pour éviter la colère de ceux qu'il avait blessés en abandonnant le culte traditionnel, sa famille a rapatrié son corps à côté de celui de sa mère dans la Vallée des rois.

Statue d'Amenhotep IV (Amenophis IV ou Akhenaton) du Temple d'Amon Rā à Thèbes, 1301 av. J.C. et statue de Horus, bronze autrefois recouvert de matériaux précieux, 664 av. J.C.

Manéthon, un drôle de témoin...

Les écrits découverts par le professeur Ahmed Rassim Bey seraient l'œuvre du célèbre Manéthon. Ce prêtre égyptien hellénisant, historien le plus notable de l'Égypte pharaonique, écrivit à la demande des Ptolémée (régnant aux IVe et IIIe siècles avant J.C.) une histoire de 3 000 ans et de 30 dynasties, sous le titre «Ægyptiaca». Le prêtre avait accès aux listes des rois conservées par les bibliothèques des différents temples, dont celle d'Alexandrie. Depuis, les chercheurs ont prouvé que ses affirmations étaient truffées d'erreurs et d'affabulations. Pour flatter l'orgueil national, il rallongea de deux bons siècles l'histoire des premiers temps... Ce document, auquel ont eu accès plusieurs historiens de l'Antiquité, a disparu. C'est au travers de leur témoignage que l'on a pu reconstituer le travail de Manéthon. Du mystère de la construction des grandes pyramides, il est certain qu'il ne savait rien. Qu'il ait pu connaître une chambre d'Horus dissimulée dans l'immense construction de Khéops apparaît une fantaisie – ô combien pardonnable – de Jacobs.


SOUS LA LENTILLE VIENT D'APPARAÎTRE LE NOM DU FAMEUX HISTORIEN MANÉTHON DONT LE TEXTE VÉNÉRABLE S'EXPRIME EN SIGNES HIÉRATIQUES SUR LES LAMBEAUX DU PAPYRUS, JAUNIS PAR LES SIÈCLES
MANEΘΩN

Edgar P. Jacobs, vignettes extraites du «Mystère de la Grande Pyramide», tome I.

des quatre côtés, qui sont calculés au centimètre près ? Les énormes pierres sont assemblées avec une telle précision que les joints en sont invisibles. D'autant que les bâtisseurs, par on ne sait quel moyen, rendaient la pierre parfaitement lisse. Les Égyptiens de l'Ancien Empire auraient contrôlé les diagonales au moyen d'une corde à nœuds. En 2005, un architecte, Jean-Pierre Houdin, avance une nouvelle théorie : il y aurait eu non pas une, mais deux rampes : une extérieure frontale et une interne en spirale. La première aurait été utilisée pour acheminer les blocs de pierre servant à la construction des 43 premiers mètres de l'édifice, et la seconde, pour monter ceux nécessaires à la partie haute de la pyramide, composée de 21 tronçons placés en léger retrait de la façade de la pyramide. À chaque rencontre d'une des arêtes, un espace ouvert, une encoche dans le monument, permet de stocker les lourdes pierres avant qu'elles ne partent sur un nouveau tronçon à angle droit...

...LE PROFESSEUR, RASSEMBLANT TOUTE SA VOLONTÉ, BRANDIT LE TALISMAN ET LANCE D'UNE VOIX FORTE, L'ADJURATION MAGIQUE !...
Par Horus, demeure !!! ...

HORUS, GARDIEN DE LA MONARCHIE

La création du dieu Faucon remonte aux premiers temps de l'Égypte et se trouve associée à la monarchie égyptienne, dont il est le protecteur. Un dieu fabuleux, dont les yeux représentent le soleil et la lune. Il est souvent représenté en homme à tête de faucon. Il domine le monde des hommes par son vol majestueux, qui le conduit près du soleil. En réalité, selon l'époque et le lieu, il prit de multiples formes. Jacobs donne des pouvoirs magiques à cet homme-animal: il semble faire ainsi allusion à l'œil d'Horus que les Égyptiens portaient sur eux sous forme d'amulette aux vertus magiques.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.

Houdin va plus loin. Dans ces conditions, pas de problème pour poser les pierres au millimètre près, et pour les couvrir tranquillement des parements de calcaire fin brillant...

UNE PIÈCE CACHÉE

En 2008, il obtient l'autorisation de gravir les pierres pour aller filmer une encoche remarquée dans une arête. Surprise: derrière celle-ci, se cache une pièce construite, de 3 mètres de côté, d'une hauteur de 2,2 mètres et en retrait de 9 mètres par rapport à la façade d'origine, venant justifier l'existence de paliers et donc de rampes successives à angles droits... et aussi le fait que les maçons travaillaient aussi de l'intérieur de la pyramide pour la finition. Théorie solide en effet, qui pour nous est la plus crédible. Quant aux lourdes poutres de granit situées au-dessus de la chambre du roi, ajoute Houdin, (l'une pèse 60 tonnes !), elles ont été hissées avec un ingénieux système de contrepoids installé dans la Grande Galerie. Reste la théorie impie: il y a quatorze ans, un architecte, Joël Bertho, déclencha la fureur des égyptologues patentés. La pyramide est constituée pour lui de fausses pierres, de la pierre coulée. Pour justifier ses idées, Bertho s'avoue sidéré que dans les parties de la pyramide épargnées par l'érosion, le travail des équipes du pharaon a pu atteindre un tel degré de précision, au point que les joints en sont invisibles. Quant aux pierres, leurs angles restent si nets que pour lui, la seule explication plausible reste l'utilisation de coffrages de bois recouverts de cuivre. La pierre liquide se glisse dans n'importe quel interstice. Et puis, les pierres présentent souvent des angles irréguliers, ce qui ne les empêche pas de s'emboîter avec précision les unes dans les autres. Et Bertho d'ajouter: «Croyez-vous que les maçons égyptiens aient pu prendre le temps de travailler chaque bloc de pierre jusqu'à ce qu'il s'imbrique à la perfection dans ses voisins?» Selon lui, les blocs sont constitués d'aggloméré, un mortier de chaux et de sable acheminé vers les coffrages plantés à chaque niveau de la pyramide. Verdict des professionnels: on connaît l'origine des blocs avec exactitude, un calcaire siliceux du plateau de Gizeh. Et les vides situés entre les blocs ont été comblés par les chutes de chantier. Pourquoi se donner tant de mal alors que les blocs de pierre sont là, à portée de traîneau? Quant à l'analyse scientifique des pierres, 45 siècles plus tard, il s'avère très difficile de juger de leur nature. Cependant, un échantillon fourni par *Science & Vie* à un laboratoire, apporta un verdict définitif: il s'agissait d'un calcaire banal! Encore faudrait-il effectuer des prélèvements à différents niveaux du grand tombeau, ce qui n'est guère possible, les autorités égyptiennes s'y refusant. Rejetant l'hypothèse des extraterrestres jouant avec les pierres comme nous avec des billes, les chercheurs n'ont pas encore découvert tous les secrets de cette civilisation géniale.

DYNASTIE PERDUE, RÉINCARNATION...

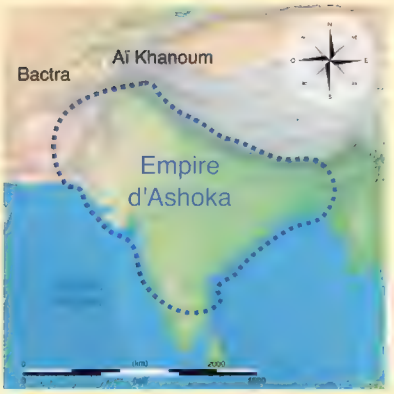
2 MYSTÈRES À LA LOUPE

1 | L'empereur Açoka était-il vraiment méchant ?

L'EMPEREUR AÇOKA A BEL ET BIEN EXISTÉ. IL RÉGNA EN MAÎTRE SUR TOUT LE SOUS-CONTINENT INDIEN PRÈS DE TROIS SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE. CONTRAIREMENT À LA VILAINE CRÉATURE CAMPÉE DANS *BLAKE ET MORTIMER*, IL ÉTAIT BOUDDHISTE. ET VÉGÉTARIEN.

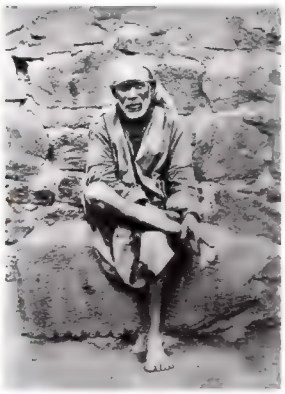
Dans *les Sarcophages du 6e continent*, l'empereur Açoka est un vilain gogo. Pas vraiment le cas de son modèle, troisième empereur de la dynastie des Maurya, qui accède au pouvoir en 273 avant J.C. et se convertit au bouddhisme rapidement. La raison ? La guerre du Kalinga, l'une des plus sanglantes de toute l'histoire militaire. Avec ses 400 000 soldats, Açoka écrasa brutalement la république du Kalinga, au centre de l'Inde. Peu de temps après, Açoka devint végétarien et non-violent. Son empire s'étendait de l'actuel Afghanistan jusqu'en Birmanie et au sud du sous-continent, autant dire quasiment tout le territoire de l'Inde actuelle, Pakistan inclus. Il est, à ce titre, un des personnages historiques fondamentaux de l'historiographie moderne de l'Inde. Un peu l'équivalent de notre Charlemagne, voire d'Alexandre le Grand, tant les conquêtes d'Açoka furent nombreuses, du Pendjab au Bihar. Certains nationalistes hindous ne manquent pas d'y faire référence. En 305 avant J.C., Açoka défait Séleucos Ier Nikator, le satrape macédonien de Babylone. Puis il se retire dans un monastère pour méditer et abdique en faveur de son fils. Son empire ne lui survit pas, s'effondrant moins d'un demi-siècle

BAD BOY
Ainsi que Siddhartha, le bouddha originel qui vécut au Ve siècle avant J.C., Açoka fut un mauvais garçon avant de connaître un choc spirituel. Les plus belles fleurs naissent dans la boue, dit-on.
Açoka (304 à 232 avant J.C.), 3e empereur Maurya (Inde).



Carte de l'empire d'Açoka.
Edgar P. Jacobs, image extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 1.

après sa mort, survenue en 232 avant J.C. Au XIXe siècle, les archéologues britanniques redécouvrent son règne, grâce à de multiples édits inscrits dans la pierre. L'une de ces inscriptions ferait pâlir de jalousie le directeur actuel de la NSA: «À tout moment, soit que je mange, que je me trouve dans l'appartement des femmes, dans ma chambre à coucher, soit que je sois en déplacement ou dans mes jardins, partout des informateurs présents doivent m'informer des affaires publiques: et partout je m'occupe des affaires publiques.» Cet aspect important de l'administration Maurya est plutôt bien vu dans l'album. Dès les premières pages des *Sarcophages du 6e continent*, Nasir, fidèle compagnon de Blake et Mortimer depuis *le Secret de l'Espadon*, émet des doutes sur le fait que Açoka se serait réincarné à l'époque actuelle. Un de ses courtisans lui rétorque: «Chhht! Plus bas! Vous ne savez donc pas que Açoka a mille oreilles? De nombreuses légendes font mention des pouvoirs extraordinaires que possédaient les empereurs de la dynastie des Maurya, il y a près de 2000 ans.» Mieux, du fait de ses nombreux informateurs, on prêtait à l'empereur des dons d'omniscience. Dans l'album de bande dessinée, Açoka n'est autre que la Princesse Gita, que Mortimer avait séduite dans sa jeunesse et qui cherche à se venger du professeur. Il est peu probable qu'il en fut ainsi aux temps du vrai empereur. L'Inde antique était tolérante et bienveillante. Mieux, la tolérance en matière de mœurs allait bientôt donner naissance, aux VIe et VIIe siècles, à l'écriture du fameux Kâmasûtra. Ce n'est qu'après la colonisation britannique et la poigne moraliste de Victoria que les Indiens devinrent pudibonds. **V. B.**



UN SAINT HOMME...
Shirdi Sai Baba, dit le Sai Baba originel, décédé en 1918, est un sadhû toujours fort respecté en Inde.

2 | Est-il possible de se réincarner?

Les cycles de vie sont un des principes de base de l'hindouisme. Comme les chrétiens, les hindous croient en une vie après la mort. En gros, plus l'homme accomplit de bonnes actions au cours de sa vie, meilleure sa condition devient au fil des cycles. C'est le principe du karma: l'homme devient ce qu'il accomplit. Lorsque les cycles de vie se terminent, nous atteignons donc le nirvana. Depuis l'Inde antique, la réincarnation est source de bien des fantaisies. Pythagore, par exemple, arrêta le bras d'un ami qui s'apprêtait à battre un chien par ces mots: «C'est l'âme d'un de mes amis. En entendant sa voix, j'ai reconnu cette âme.» Dans la Bible, on parle plutôt de transfiguration. Il est vrai que Dieu lui-même s'est incarné à travers son fils, un homme mortel. Certains prétendent que Jean-Baptiste était la réincarnation du prophète Élie. Au XIXe siècle, la théosophie en fit un procédé ésotérique. Un peu plus tard, le psychiatre Ian Stevenson, évoqua le cas d'enfants qui se souvenaient de leurs vies antérieures. En 1940, en Inde, Sathya Sai Baba, plus communément appelé Sai Baba, un jeune garçon de 14 ans, prétend être la réincarnation du gourou indien Shirdi Sai Baba, né en 1838 et mort en 1918.
La fortune de Sai Baba fut considérable, autant du point de vue matériel que spirituel. Sa communauté d'adeptes, aux environs de Mysore au sud de l'Inde, se développa dans le monde entier au point d'atteindre plusieurs millions d'individus. Un peu comme l'empereur Açoka, on lui prêta des vertus magiques. Sai Baba, dont la coupe de cheveux afro est restée dans les mémoires, était capable, dit-on, d'accomplir des miracles, comme d'apparaître ou de disparaître à différents endroits. Las, il fit également l'objet de nombreuses controverses, dont des accusations de pédophilie, dans les années 1980. **V. B.**

... ET SA RÉINCARNATION
Le Sai Baba moderne, décédé en 2011. On lui prête certains miracles, comme de régurgiter des œufs en or par la bouche...

LE BAISER DE LA TRAHISON
Lors de son arrestation au jardin de Gethsémani, Judas indiqua l'identité de Jésus de Nazareth en lui donnant un baiser. La scène fut souvent reprise dans l'histoire de l'art.

Giotto, détail représentant «le Baiser de Judas», fresque de la chapelle des Scrovegni, Padoue.

L'énigme de Judas l'Iscariote

Qui était vraiment Judas et quelle est sa véritable histoire ? Depuis des lustres, les apôtres, les savants et les écrivains s'écharpent à son sujet. Certains affirment qu'il se serait suicidé, d'autres qu'il aurait fui les persécutions en Grèce. Dans l'Évangile selon Matthieu, il est écrit que Judas aurait reçu pour sa traîtrise trente pièces d'argent. Une somme que, pris de remords, il redonna ensuite aux prêtres juifs. Dans l'imagination de Jean Van Hamme, l'un des scénaristes de *Blake et Mortimer*, l'un de ces deniers, porteur d'une malédiction, ressurgit au XXe siècle, tandis que la tombe de Judas est redécouverte. L'occasion de faire le point sur ce que l'on sait exactement du plus célèbre traître de l'histoire de l'humanité.

LA MALÉDICTION DES TRENTE DENIERS tomes 1 et 2, Jean van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, Étienne Schréder et Antoine Aubin (2009 et 2010)

RÉSUMÉ : Le premier tome devait à l'origine être dessiné par Ted Benoit, mais fut finalement confié à René Sterne. Suite au décès de ce dernier, sa femme Chantal de Spiegeleer termina l'album. Le tome 2 fut dessiné par Antoine Aubin. Dans ce diptyque, Mortimer se lance sur la piste des fameux trente deniers reçus par Judas pour le prix de sa trahison. L'homme d'affaires arménien Belos Beloukian, qui a fait évader Olrik de la prison américaine de Jacksonville, cherche à lui damer le pion. Heureusement, Blake et des agents du FBI viennent au secours du professeur barbu. L'histoire finira mal pour Beloukian, dont le nom d'emprunt dissimulait en réalité Rainer von Stahl, un ancien officier de la SS.

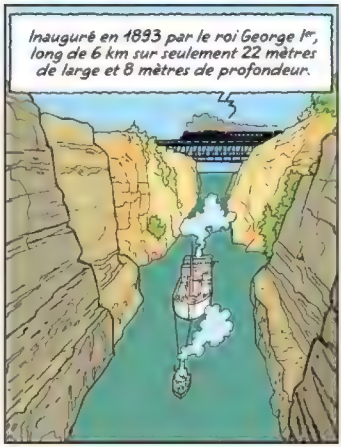
Aux sources de Blake et Mortimer

Durant plus de cinquante années, le misérable erra autour de la Méditerranée, de Palestine en Phénicie, de Syrie en Cappadoce, jusqu'à cette île perdue, ultime étape de son épreuve.
23

Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome I.

Mortimer chez les Grecs

Pas évident d'imaginer les sources d'une histoire qui se déroule à la fois au Ier siècle et dans les années 1950, en Grèce. Jean Van Hamme a dû se transformer en historien mâtiné d'un archéologue. Il effectue un premier repérage en 2003, à Athènes et dans le sud du Péloponnèse, dans la province du Magne, qui se situe entre le golfe de Messénie, à l'ouest, et le golfe de Laconie, à l'est. C'est un territoire rocailleux. Van Hamme arpente les lieux en compagnie de sa femme, Huguette Marien, qui prend des photographies, et de l'archéologue Pierre Guy, qui leur sert de guide. Ce dernier confie également au scénariste belge des écrits inédits sur Judas l'Iscariote, ainsi que des documents qui reproduisent les écritures araméenne et hébraïque anciennes qui seront au cœur de la résolution de l'énigme dans le tome 2. Autre source : le grand photographe grec Haris Yiakoumis, qui a fourni de nombreuses photographies permettant de reconstituer Athènes dans les années 1950. Ultime difficulté, le dessinateur René Sterne puis sa femme, Chantal de Spiegeleer, qui terminera de dessiner le tome 1, habitent aux îles Grenadine. Les échanges de documentation se font lors de voyages du couple à Bruxelles. Un jour, René Sterne se fait voler sa mallette. Et pour couronner le tout, Pierre Guy disparaît sans laisser d'adresse… Une malédiction liée aux trente deniers ? Une histoire d'espionnage ? «Toute vie est un roman», affirme Jean Van Hamme, qui en connaît un bout sur le sujet. V. B.



Canal historique

Quoi de mieux qu'une petite balade en train pour admirer le paysage en même temps qu'on fait avancer l'histoire ? C'est en tout cas le principe du voyage de Mortimer effectué entre Athènes et Kalamata, au cours duquel il se fait raconter l'histoire de Judas l'Iscariote. Surplombant canal de Corinthe, son interlocutrice détaille sa construction. Il fut creusé pour relier le golfe de Corinthe, dans la mer Ionienne, au golfe Saronique, dans la mer Égée.

Canal de Corinthe, vue vers l'est avec le pont de chemin de fer depuis le pont routier.

Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome I.

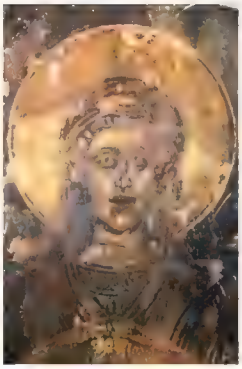
Les deniers du culte

Créé en 212 avant J.C., le denier d'argent était la monnaie de base de l'Empire romain. À sa création, il pesait 4,51 grammes. L'inflation monétaire aidant, il fut dévalué vers 140 avant J.C. et ne pesait plus que 3,96 grammes d'argent à l'époque de Judas. Au cours actuel des métaux précieux, les trente deniers équivaudraient à 204 euros. En comparant avec le pouvoir d'achat de l'époque – un soldat gagne 500 deniers par an –, cela donne 1300 euros. Le prix d'une trahison pour entrer dans l'histoire (par la petite porte).

Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 1.
Denier dit de Judas représentant Tibère (42-37 avant J.C.).

Chapelle ardente

La chapelle de Kékrianika, à Magne, abrite de magnifiques icônes dont l'esthétique est proche de la chapelle découverte dans *la Malédiction des trente deniers*. Ces chapelles furent construites entre le Vᵉ et le IXᵉ siècle, au moment où l'Empire byzantin entreprit la christianisation de la région. Pas du tout à l'époque de Judas, donc...



Madonne de la chapelle de Kékrianika, à Magne, en Grèce.
Jean Van Hamme, Antoine Aubin et Étienne Schréder, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 1.

Langue morte

Habile subterfuge scénaristique, une inscription en hébraïque ancien apparaît derrière une fresque zélote, livrant l'emplacement de la tombe de Judas. Ce dernier, originaire de Judée, parlait l'hébreu plutôt que l'araméen des apôtres en Galilée. Et Mortimer maîtrise parfaitement l'hébreu, *of course*!

Épigraphe hébraïque signifiant «Du palais des trompettes», 2ᵉ moitié du Iᵉʳ siècle avant J.C.
Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 1.

J'ai masqué à la craie les feuilles et les fleurs de cette fresque, et voilà ce que ça donne.
Incroyable !
Mais ce n'est pas de l'araméen...

Judas est-il mort sur une île grecque ?

LE NOUVEAU TESTAMENT DONNE DIFFÉRENTES VERSIONS DE LA MORT DE JUDAS. LE SCÉNARISTE JEAN VAN HAMME, QUANT À LUI, PRÉTEND QUE L'APÔTRE A MANQUÉ SON SUICIDE. IL AURAIT ÉGALEMENT FUI AVEC SES COMPAGNONS DANS LES ÎLES DE LA MER ÉGÉE. EN FAIT, LE PERSONNAGE BIBLIQUE TANT DÉCRIÉ EST BIEN PLUS COMPLEXE QU'IL N'Y PARAÎT.

Par Romain Brethes

Vous voulez dire que ce vieil homme aurait été JUDAS ?! Judas l'Iscariote, le douzième apôtre ?! Mais selon l'Évangile de Matthieu (XXVII, 5) et les Actes des Apôtres de Luc (I, 16-19) Judas s'est suicidé le jour même de la Crucifixion !!

Dans l'imaginaire chrétien, il n'est sans doute pire figure que celle de Judas. Dante ne le fait-il pas croupir dans le neuvième cercle de l'Enfer, aux côtés des traîtres à la puissance de Rome que sont Brutus et Cassius, les assassins de César ? Les plus grands peintres, comme Le Tintoret, Poussin ou Le Caravage, ne l'ont-ils pas représenté ad libitum, que ce soit au cours de la Cène, qui le regard inquiet, qui la main sur une bourse contenant le salaire de sa trahison, ou encore embrassant le Christ pour le désigner aux juifs qui s'apprêtent à l'arrêter ? Les différents Évangiles ont apporté tour à tour leur touche personnelle à ce fort mystérieux personnage, contribuant à un tableau d'ensemble qui n'offre guère de prise, et reste drapé d'un *sfumato* que n'aurait pas renié Léonard de Vinci. Marc le premier l'appelle l'Iscariote (3, 13-19), un surnom que certains attribuent à son origine géographique (de Kérioth, un village en Judée), d'autres à une étymologie latine plus que douteuse (*sicarius*, «assassin» en latin, mot qui désignait également les résistants juifs au pouvoir romain au Ier siècle de notre ère).

ACCORDER LE PARDON À L'ISCARIOTE

Les motifs de la trahison ne sont guère plus explicites. Marc (14, 10-11) se montre ainsi pour le moins lapidaire : «Judas Iscariote, l'un des Douze, s'en alla auprès des grands prêtres pour leur livrer Jésus. À cette nouvelle ils se réjouirent et ils promirent de lui donner de l'argent.» En revanche, la damnation du traître semble annoncée de la bouche même du Christ (Marc, 14, 20-21) : «Malheur à cet homme-là par qui le fils de l'Homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître», même si Régis Burnet, dans sa «biographie» de Judas (*l'Évangile*

À GAUCHE
Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, image extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 1.

À DROITE
Julius Schnorr von Carolsfeld, «la Mort du traître Judas l'Iscariote» (extrait de «la Bible en images»), gravure, 1860.

ARBRE DE JUDÉE
Le gainier siliquastre, auquel Judas se serait pendu, a pris son nom. L'arbre de Judée était très répandu au Moyen-Orient.

James Tissot, «le Suicide de Judas par pendaison» (extrait de «la Vie du Christ»), gouache sur carton, vers 1886-1896.

Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal de Spiegeleer, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome I.

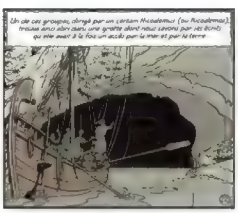
de la trahison, éd. Seuil), estime que cette formule «exprime plutôt une tristesse pleine de sympathie qu'une véritable malédiction, et plus précisément l'annonce solennelle d'un jugement de Dieu». En bon démiurge, Jean Van Hamme se permet d'accorder le pardon divin à l'Iscariote, en conclusion de *la Malédiction des trente deniers*.

La figure de Judas tend à devenir plus complexe avec les Évangiles suivants. Chez Matthieu (26, 14-16), Judas fait le premier pas vers les prêtres du Temple, et la somme de «trente pièces d'argent» est évoquée. Cet argent, ce sont bien sûr les fameux trente deniers de la tradition. Dans *la Malédiction des trente deniers*, le nazi Von Stahl et le colonel Olrik se lancent à la recherche de ces reliques maudites, comme le sont l'Arche d'Alliance et le Saint Graal dans l'épopée spielbergienne d'*Indiana Jones*, et que mentionnent d'ailleurs Von Stahl comme «chargées de toute la colère divine», dans un clin d'œil de Jean Van Hamme au maître d'Hollywood. Il est difficile de savoir à quoi équivalait cette somme à l'époque, probablement autour de mille euros, ce qui rend la trahison d'autant plus insupportable. Le denier était une petite pièce d'argent pesant 4,51 grammes, en usage dans le monde romain depuis 212 avant J.C. La pièce portait sur l'avers la tête de l'empereur de l'époque assortie d'une légende nommant le prince, en l'occurrence Tibère, qui régna sur l'Empire romain de 14 à 37, comme le rappelle le professeur Markopoulos à Mortimer.

DE L'ARGENT SOUILLÉ PAR LE SANG

Plus intéressant en revanche que la valeur même de cette somme est le devenir de ces deniers, que l'on pourrait penser lié à celui de Judas lui-même. Collin du Plancy, qui écrit au XIXe siècle un *Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses*, localise ceux-ci à Saint-Denis, à Florence, dans l'église de l'Annonciade, à Sainte-Croix-de-Jérusalem ou encore à Saint-Jean-de-Latran à Rome, et se moque de la prétendue transmission de ces pièces jusqu'à son temps : «Ces derniers passèrent des mains de Judas dans celles du marchand qui vendit le petit champ dont on fit un cimetière. Il n'est pas aisé de concevoir comment ces pièces ont été conservées ; comment on les a discernées des autres pièces de même valeur ; et il n'est pas probable que Dieu les ait fait reconnaître par des révélations.» Une affirmation démentie par Jean Van Hamme, qui décide de frapper Yadin, un jeune juif de Judée, d'une épouvantable lèpre. Chargé par Nicodemus, le chef de la congrégation qui a accueilli Judas, d'enterrer le corps de ce dernier avec l'intégralité des trente deniers, Yadin subit en effet la colère de Dieu pour avoir conservé un denier, malgré les sages avertissements de Nicodemus. Chez Matthieu (27, 3-10), pris de remords, Judas retourne d'ailleurs auprès des grands prêtres du Temple et souhaite leur rendre l'argent. Jetant les pièces dans le sanctuaire (une scène magnifiée par Rembrandt dans *Judas rendant les trente deniers*), il l'abandonne au soin des prêtres qui, ne voulant pas recueillir au sein du trésor un argent souillé par le sang, achètent avec la somme un champ comme lieu de sépulture pour les étrangers. Pour Luc, qui marque une rupture dans les saintes écritures (22, 1-6), Judas est l'objet d'une critique plus virulente, même si le texte n'est pas dénué de subtilités et de nuances : le Christ n'ayant pu se tromper dans le choix de ses apôtres, si l'Iscariote est devenu méchant, c'est parce que Satan s'est emparé de lui (22, 1-6).

Mais le mystère qui entoure Judas concerne tout particulièrement sa mort. C'est même sur la foi de deux textes des Évangiles que s'insurge Mortimer, lorsque le professeur Markopoulos lui indique que Judas a été accueilli au sein d'une petite communauté chrétienne sur une île de la mer Égée, après avoir erré de Palestine en Phénicie, et de Syrie en Cappadoce. Et de fait, Régis Burnet n'est pas loin de donner raison au savant grec lorsqu'il précise que «les Évangiles ne donnent pas de fin cohérente de la vie de Judas», donnant naissance à «une sorte de légende». D'après Matthieu (27, 5), Judas alla se pendre le jour de la crucifixion. Dans les Actes des Apôtres, (1, 15-26) on ne dit pas qu'il s'est «suicidé», mais que la corde, peu fiable, se serait cassée et que Judas serait tombé la tête la première pour se fendre en deux (!). Comme le dit Pierre-Emmanuel Dauzat (*Judas – De l'Évangile à l'Holocauste*, éd. Bayard), c'est presque un privilège, puisque si «certains


Un de ces groupes, dirigé par un certain Nicodemus (ou Nicodème), trouva asile dans une grotte dont nous savons par ailleurs qu'elle avait à la fois un accès par la mer et par la terre

VRAI | FAUX
Certains apôtres ont fui jusqu'en Grèce.

VRAI Les habitants des îles du Dodécanèse furent parmi les premiers Grecs à se convertir au christianisme, suite aux vigoureux efforts de saint Paul au cours de ses voyages orientaux au Ier siècle de notre ère, en particulier lorsqu'ils visitent la Pamphylie, la Cilicie, ou la Lydie, d'anciens royaumes hellénistiques qui couvrent aujourd'hui en grande partie la Turquie. Emmanuel Carrère rappelle tout cela dans *le Royaume*, précisant que les Actes des Apôtres sont pour une bonne part une biographie de saint Paul, et qu'il n'y a rien d'étonnant à cet engouement pour une telle religion dans le monde grec, qui offrait «un supplément d'âme qui manquait au paganisme à bout de souffle». Luc et Paul se rendent ainsi à Samos et à Kos, dans ces «îles du Dodécanèse prêtes à tomber dans le vide». Saint Jean l'évangéliste, qui évoque un Pharisien du nom de Nicodème dans son Évangile, fut lui-même exilé sur Patmos, une île au sud-ouest d'Éphèse, par l'empereur Domitien. C'est là que Jean aurait rédigé son Apocalypse («révélation» en grec), l'un des livres les plus énigmatiques du canon biblique. Le lieu présumé de la rédaction de l'ouvrage est encore visible, sous la forme d'une grotte creusée dans la roche, qui évoque celle que découvre Nicodemus lorsqu'il aborde à Syrénios.

sont nés deux fois, rares sont ceux morts deux fois, et de façon différente. Après son suicide, il faudra encore qu'il chute et qu'il s'éventre et s'éviscère, mais la terre ne veut pas de sa dépouille et, bien que mille fois mort, il continue d'errer comme une âme en peine». Et de s'interroger : «Plutôt que du Juif errant, n'y aurait-il pas du Prométhée chez Judas ?»

LA TRAGÉDIE DE GOEBBELS

On ne trouve trace nulle part d'un Judas qui aurait survécu à la mort du Christ, d'une façon ou d'une autre. Certes il en est certains, comme Thomas de Quincey, qui se sont parfois attachés à réhabiliter ce personnage, mais sans réellement remettre en question «les» morts des Évangiles. Ces différentes versions nous rappellent qu'on ne sait pas comment Judas est réellement mort. Ainsi que le suggère Jean-Yves Leloup (*Un homme trahi – Le roman de Judas*, éd. Albin Michel) c'est «à chacun d'imaginer selon l'image qu'il se fait de Judas, et la "résonance archétypale" qui le touche, la fin qui lui semblera la plus juste. Cela ne sera pas prétendre que les choses se sont passées ainsi». Il eût été impensable dans la théologie chrétienne qu'une telle trahison ait pu rester sans punition, même si le suicide de Judas posa longtemps problème à certains pères de l'Église, saint Augustin en tête. «En désespérant de la miséricorde de Dieu» déclara l'évêque d'Hippone dans *la Cité de Dieu*, «il s'est fermé la voie à un repentir salutaire». Eleni, la nièce et assistante du professeur Markopoulos, devant le scepticisme de Mortimer, ne dit pas autre chose, lorsqu'elle suggère que si Judas a renoncé au suicide, c'est parce que «le traître a peut-être eu la révélation de la monstruosité de son crime».

Que Judas ait croisé la route de fanatiques nazis n'est pas davantage une incongruité, puisque le Troisième Reich fit de cette figure un usage massif et meurtrier. L'histoire de Judas se confond avec celle de l'antisémitisme, même si cela s'est fait de manière parfois paradoxale, Goebbels ayant consacré à cette figure une tragédie en cinq actes, dans laquelle il explique que si Judas a trahi, ce n'était pas pour de l'argent, mais parce qu'il croyait à l'imminence du royaume de Dieu et qu'il voulait pousser un Jésus hésitant à se sacrifier pour la libération de la Judée (une perspective guère éloignée de celle de Thomas de Quincey). Par la suite, Goebbels, qui avait «perçu toute l'efficacité de ce mythe» (Dauzat), en fit un usage perverti pour encourager à la persécution des juifs. D'une certaine façon, en foudroyant Von Stahl, qui avait créé une société secrète visant à restaurer le Troisième Reich (on songe ici au formidable roman d'Ira Levin, *Ces garçons qui venaient du Brésil*, éd. Robert Laffont), Judas ne fait que punir symboliquement les nazis pour avoir utilisé son image à des fins génocidaires. L'ironie de l'histoire, comme le rappelle Pierre-Emmanuel Dauzat, est que l'Église ne s'est jamais officiellement prononcée sur la question de Judas. Elle a laissé le soin aux païens et aux artistes, qui se confondent souvent, de lui imaginer des vies et des destins hors normes, à la mesure de ce personnage.

REPENTIR
«Alors Judas [...] fut pris de remords et rapporta les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens», narre l'Évangile selon Matthieu. Un épisode qui a inspiré les artistes, comme ici Rembrandt.

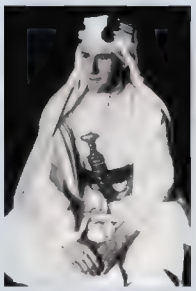
Rembrandt, «Judas rendant les trente deniers», huile sur bois, 1629.

CRIME NON ÉLUCIDÉ, SPECTRE, MASQUE MORTUAIRE...

3 MYSTÈRES À LA LOUPE

Le musée Ashmolean, à Oxford, sert de décor au *Serment des cinq lords*. Le masque mortuaire de Cromwell y est notamment conservé, ainsi que des habits ayant appartenu à Lawrence d'Arabie. Et aussi : un mystérieux fantôme hante les lieux...

1 | T. W. Lawrence a-t-il été assassiné ?



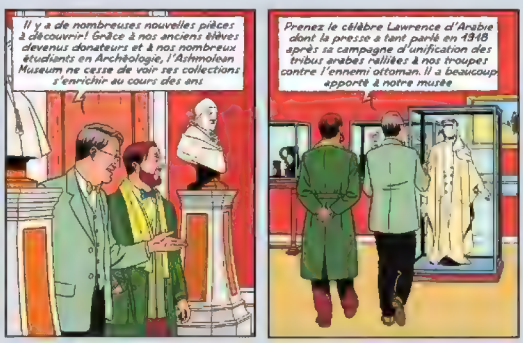
LE PERSONNAGE DE LAWRENCE D'ARABIE EST UN MYTHE DE LA CULTURE CONTEMPORAINE. LES CONDITIONS DE SA MORT RESTENT MYSTÉRIEUSES. CERTAINS PRÉTENDENT QU'IL AURAIT REÇU UNE BALLE DANS LA TÊTE.

Dans les paysages bucoliques du Dorset, une bécane pétaradante surgit du pli d'une colline. Filant comme une flèche, le centaure au guidon de sa Brough Superior, chaussé de grosses lunettes mais sans casque, fait un écart et finit en vol plané contre le tronc d'un arbre. Ainsi commence le film *Lawrence d'Arabie* de David Lean, qui a tant fait pour la gloire du héros : par sa mort. Autant dire que cette conclusion brutale, survenue le 13 mai 1935 (il vivra six jours de coma jusqu'à son décès) à l'âge de 46 ans, alimente depuis toujours les spéculations. L'album présente une thèse qui continue d'être défendue : T.E. Lawrence (qui venait de se choisir un nouveau nom – T.E. Shaw – après avoir été John Hume Ross) aurait été assassiné par les services du MI5, le contre-espionnage anglais. La raison ? Son rapprochement avec le parti fasciste d'Oswald Mosley. C'est effectivement par l'intermédiaire d'un vieil ami, Henry Williamson, que Lawrence d'Arabie aurait noué le contact. Que diable ce paladin des sables, ce chantre de la cause arabe, cet aventurier solitaire, allait-il faire dans un parti extrémiste ? Sans doute pas y animer des meetings ! Car Lawrence, certainement sceptique envers la démocratie parlementaire, avait en réalité une répulsion pour toute forme de politique «politicienne». Certains ont évoqué une rencontre programmée avec Hitler : Lawrence, sentant venir une nouvelle boucherie mondiale, aurait mis toutes ses forces dans la bataille pour empêcher la guerre. Dans l'éventail d'hypothèses qu'autorise le mystère, certains ont même vu la main de Churchill, un opposant féroce au réarmement de l'Allemagne. Mais dans les années 1930, Churchill effectuait sa propre traversée du désert et l'on voit mal comment il aurait fait assassiner un personnage qui lui fut proche, et qui fut un des conseillers en 1921, quand il était Secrétaire d'État aux colonies. La piste du suicide a également été évoquée : en février 1935, en prenant sa retraite de la RAF, Lawrence écrit au directeur du service de presse de l'Armée de l'Air : «Ce que je souhaite ? J'aimerais être mort, je pense.» Faisant état d'épisodes similaires chez lui, un courant rationaliste estime plausible des accès de stress post-traumatique : marqué par ses campagnes et ses blessures (dont le viol subi en 1917), le fier guerrier aurait eu des moments d'hébétude, au cours desquels il lui arrivait de perdre conscience. Avec un monstre lancé à 170 km/h sur une route de campagne, cela ne pardonne pas... Le mystère reste toujours aussi épais et l'album en résume bien la scène finale : c'est en voulant éviter deux jeunes cyclistes que Lawrence fit son embardée. Un témoin sur les lieux, le caporal Ernest Catchpole, fit mention d'une grosse berline noire qui aurait gêné la moto. Cependant, l'affaire fut classée secret défense, Lawrence fut enterré le jour même de sa mort, les adolescents restèrent silencieux et Catchpole mourut dans des circonstances étranges, en Égypte, en 1942, deux jours avant la bataille d'El-Alamein, d'une balle dans la tête. C'est Sherlock Holmes et non Blake et Mortimer qu'il aurait fallu convoquer... **Rafael Pic**

L'AVENTURIER

Originaire d'Oxford, la famille de Lawrence d'Arabie a fait don au musée d'Ashmoleum de quantité d'objets intimes ayant appartenu au célèbre aventurier britannique. L'établissement édite même une publication semestrielle qui lui est dédiée.

T. E. Lawrence, ici en costume arabe, photographié par Harry Chase, 1919.


Il y a de nombreuses nouvelles pièces à découvrir ! Grâce à nos anciens élèves devenus donateurs et à nos nombreux étudiants en Archéologie, l'Ashmolean Museum ne cesse de voir ses collections s'enrichir au cours des ans
Prenez le célèbre Lawrence d'Arabie dont la presse a tant parlé en 1918 après sa campagne d'unification des tribus arabes ralliées à nos troupes contre l'ennemi ottoman. Il a beaucoup apporté à notre musée

Yves Sente et André Juillard, vignettes extraites du «Serment des cinq lords».

DÉMONIAQUE
Dans la série *Belphégor*, Juliette Gréco donne ses traits à l'incarnation d'un démon mentionné dans l'Ancien Testament. Belphégor séduit ses victimes en leur faisant miroiter des inventions et des découvertes susceptibles de les enrichir. C'est l'un des ressorts dramatiques de *Blake et Mortimer*.
«Belphégor», série française de Claude Barma, 1965.

2 | Qui sont ces fantômes qui hantent les musées ?

Un fantôme qui hante un musée ? Le traumatisant épisode vécu le professeur Mortimer n'a rien d'original et cette manie touche même le Nouveau Monde, comme le prouve le Taft Museum de Cincinnati. Mais le cas le plus notoire est sans doute celui du Louvre. À Paris, l'ectoplasme refuse l'anonymat : il répond au nom sonore de Belphégor, qui fut auparavant celui d'un démon peu engageant de l'Ancien Testament. Belphégor agit la nuit, hantant le département des antiquités égyptiennes à l'heure des ombres longues. L'auteur qui inventa ces aventures, Arthur Bernède (1871-1937), bien qu'incroyablement prolifique (plus de 200 romans), est largement oublié aujourd'hui. Mais sa créature lui a admirablement survécu puisqu'elle s'est réincarnée (en se modernisant) dans une série culte des années 1960, qui a scotché pour la première fois la France entière au petit écran. **R. P.**

35 ans plus tard, les fantômes de Thomas Lawrence et d'Alister Lawless s'apprêtent à réapparaître dans les bourrasques de neige qui fouettent les toits de la cité universitaire d'Oxford

SUR LES TOITS
Monte-en-l'air ou fantômes de la nuit ? En 1999, au musée d'Ashmolean, des cambrioleurs se sont emparés du tableau *Paysage d'Auvers-sur-Oise*, de Paul Cézanne. Probablement une commande : on n'a toujours pas retrouvé le chef-d'œuvre à ce jour.
Yves Sente et André Juillard, vignette extraite du «Serment des cinq lords».

VOLATILISÉ
Les auteurs du *Serment des cinq lords* ne font pas mention du masque de Cromwell dans leur scénario. Il n'est même pas présent dans les vitrines de la collection du musée. Doutaient-ils de son authenticité ? Mystère...
Masque mortuaire d'Oliver Cromwell, plâtre, XVII^e^ siècle.

3 | Le masque de Cromwell existe-t-il ?

Au cœur de l'enquête de Blake et Mortimer se trouve une vénérable institution d'Oxford, l'Ashmolean Museum. L'actuel musée date de 1908 mais ses origines sont bien plus anciennes, puisqu'il résulte de la fusion du musée de l'Université et de la collection rassemblée au XVII^e^ siècle par Elias Ashmole, qui lui a laissé son nom. Le musée possède des trésors archéologiques, des boucles d'oreilles «Basket» en or, provenant de l'Oxfordshire et datant du III^e^ millénaire avant notre ère jusqu'aux archives d'Arthur Evans, le découvreur de Cnossos. Parmi les objets insolites de ce qui fut autrefois un cabinet de curiosités, figure le masque mortuaire d'Oliver Cromwell. Oxford était l'une des villes favorites de Charles I^er^ mais Cromwell réussit à s'en emparer avec sa «Nouvelle Armée parlementaire» bien entraînée, avant d'envoyer le roi sur l'échafaud le 30 janvier 1649. Après ce régicide, Cromwell se contenta du titre de Lord Protecteur, refusant tout autre honneur. À sa mort cependant, le 3 septembre 1658, ses partisans lui octroyèrent une promotion. Ils firent mouler son masque mortuaire, qu'ils coiffèrent d'un bonnet de velours recouvert d'hermine et d'une couronne, accompagnant ce simulacre d'un sceptre. Une véritable intronisation post mortem ! Lorsque les vents eurent changé de sens avec la restauration de Charles II en 1660, l'effigie en bois fut brûlée à Westminster tandis qu'une autre, en cire, était solennellement soumise à pendaison au palais de Whitehall, à Londres. Adieu Cromwell ! Heureusement, le sculpteur Thomas Simon avait gardé l'original en cire. Il en fit don à Elias Ashmole, qui le mit en bonne place dans sa collection. C'est de cette matrice que sont nés tous les masques successifs, que l'on trouve en de nombreuses institutions, du château de Warwick au British Museum. La vraie tête de Cromwell a connu un parcours aussi accidenté. Séparée du corps lorsqu'il fut déterré en 1660, plantée sur une pique, exposée à Westminster, elle passa entre diverses mains avant d'entrer en possession d'une famille Wilkinson en 1815. Ce n'est qu'en 1960 qu'elle connut la paix, étant enfin enterrée au collège où Cromwell avait étudié à partir de 1616, le Sidney Sussex College, à... Cambridge. **R. P.**

SECOND PLAN
Dans les sous-sols de Paris et particulièrement dans les égouts, le nom des rues au-dessus est repris dans les galeries souterraines.

PAGE DE DROITE
Olrik dans l'album «la Marque jaune», à Londres. Dans «l'Affaire du collier», le méchant de la série a élu domicile dans les sous-sols de Paris. Les souterrains et les grottes sont l'une des obsessions d'Edgar P. Jacobs.

Dans les sous-sols de Paris

Edgar P. Jacobs, le créateur de *Blake et Mortimer*, était fasciné par les sous-sols, les galeries souterraines et autres grottes. On les retrouve dans tout son œuvre, de *la Marque jaune* à *l'Énigme de l'Atlantide*. Un album, particulièrement, se déroule en grande partie sous la capitale: *l'Affaire du collier*. En effet, les sous-sols de Paris regorgent de lieux mystérieux, depuis les catacombes jusqu'aux cryptes en passant par les réserves d'eau. Olrik en fit l'une de ses bases de repli. Il arrive même que ces fragiles excavations s'effondrent, ce qui est l'une des clés de l'album...

L'AFFAIRE DU COLLIER
Edgar P. Jacobs (1967)
RÉSUMÉ : *L'Affaire du collier* débute dans le journal *Tintin* en 1965. L'album se déroule entièrement à Paris. Dans cette histoire, on a retrouvé le collier de la reine Marie-Antoinette ! Mais voilà qu'il s'envole à nouveau, par l'entremise d'Olrik. Ou plutôt qu'il s'enterre, car l'ancien colonel et ses sbires ont corrompu le joaillier Duranton, qu'ils séquestrent dans un bunker. Blake, Mortimer et le commissaire Pradier poursuivent le gangster dans les sous-sols de Paris.

PENDANT TOUT CE TEMPS, BLAKE ET MORTIMER, À LA LUEUR D'UNE SEULE DE LEURS TORCHES, GLISSANT, TRÉBUCHANT, CHERCHENT VAINEMENT UNE ISSUE À L'INFERNAL DÉDALE DES GALERIES, TANTÔT LARGES, TANTÔT ÉTROITES QUI SE SUCCÈDENT, S'EMBRANCHENT OU SE SUBDIVISENT À L'INFINI.
Damn ! Ma torche faiblit déjà !
Heureusement que nous avons pensé à ménager nos piles !

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Affaire du collier».

Au trente-sixième dessous

L'élément déclencheur du récit de *l'Affaire du collier* est une catastrophe naturelle. Le 1er juin 1961, six rues et un stade disparaissent dans un terrible effondrement souterrain aux portes de Paris, à la frontière des communes de Clamart et d'Issy-les-Moulineaux. Jacobs expliquera au journaliste belge Guy Lejeune que cet événement l'avait amené à s'intéresser «au mystérieux et inquiétant monde souterrain sur lequel est bâtie la capitale française». À partir de là, il combinera une intrigue lui permettant à la fois de faire réapparaître Olrik et «d'exploiter ce décor hallucinant». Les Services de l'inspection générale de la Seine lui fourniront les autorisations et les cartes détaillées des 300 kilomètres de galeries serpentant sous Paris. Après avoir délimité les zones les plus propices à l'action, le dessinateur s'est rendu sur le terrain pour repérer les lieux personnellement en surface et en sous-sol. Au final, l'histoire de *l'Affaire du collier* était si bien documentée que Jacobs se verra reprocher par ses lecteurs le caractère «trop réaliste» et «trop normal» de l'aventure. Les décors, comme l'intrigue, étaient trop bien ficelés et l'album ne dégageait pas l'atmosphère insolite propre à la série. Daniel Couvreur

La tragédie de Clamart

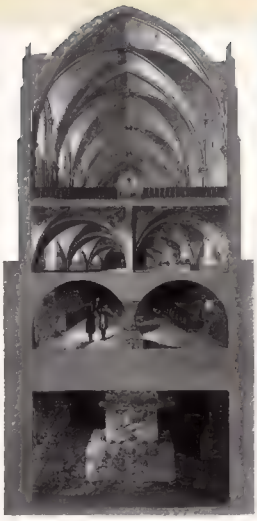
Jacobs avait été vivement impressionné par le désastre de Clamart survenu en juin 1961. L'effondrement de 23 immeubles du quartier de l'hôpital Percy, engloutis par d'anciennes galeries de carrières de craie fragilisées par les pluies, avait entraîné la mort d'une vingtaine de personnes. Le sous-sol de Clamart était un véritable gruyère, que l'auteur choisit d'explorer «en profondeur», comme il l'écrira plus tard au journaliste belge Guy Lejeune.

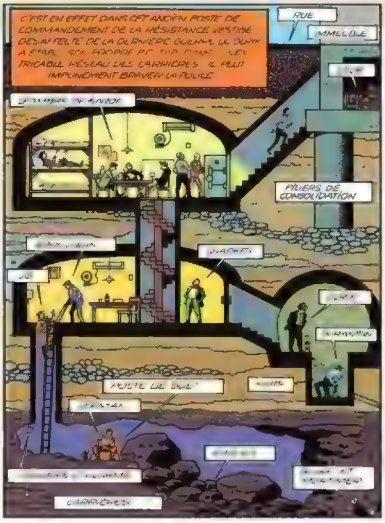
Vue des dégâts provoqués par les effondrements souterrains de Clamart en 1961.

Lycée underground

Dans *l'Affaire du collier*, Jacobs choisit une forme de récit linéaire, basé sur une intrigue policière et balisé par un travail préparatoire minutieux. La précision de ses plans n'avait rien à envier à celle des sous-sols de l'époque carolingienne du lycée Henri IV de Paris, dans lesquels se trouvaient les cuisines avec leurs voûtes basses, puis en dessous, les caves, et enfin, les catacombes.

Gravure de Thérond dans «le Magasin pittoresque», 1857. Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Affaire du collier».

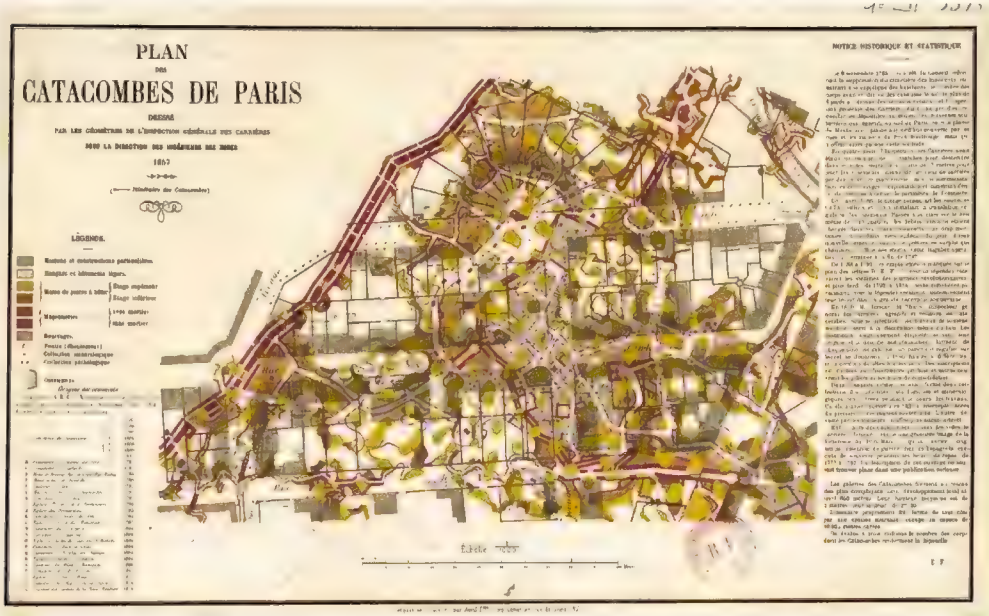



C'EST EN EFFET DANS CET ANCIEN POSTE DE COMMANDEMENT DE LA RÉSISTANCE, VESTIGE DES AFFREUX DE LA DERNIÈRE GUERRE, QU'EN MAI 1968, SON FONDS DE TIR PLEIN LES TRICAILLE, RÉSEAU DES CARRIÈRES, IL PUT IMPUNÉMENT BRAVER LA POLICE
RUE
PILIERS DE CONSOLIDATION
CATACOMBES

Carte détaillée

Comme en témoignent les notes et les photos retrouvées dans ses archives personnelles, Jacobs effectuera lui-même à pied tous les trajets prêtés à ses personnages dans *l'Affaire du collier*. Le dessinateur rapportera fièrement, dans un projet de scénario de film autobiographique, qu'il avait poussé le souci de vraisemblance jusqu'à parcourir, lampe torche à la main, les galeries en «pratiquant un footing intensif». Il faut dire que, grâce au plan qui lui avait été fourni par l'administration, il savait où aller, lui...

Plan des catacombes de Paris dressé par l'inspection générale des carrières, 1857.



Un mystérieux monde souterrain

DEPUIS LE GRAND SUD PARISIEN, FARCI DE CARRIÈRES, JUSQU'AUX BUNKERS DU XIVe ARRONDISSEMENT EN PASSANT PAR LES FAMEUSES CATACOMBES ET LEURS MYSTÉRIEUSES MESSES NOIRES, PARIS EST UN GRUYÈRE QUI NE CESSE DE FASCINER. PETITE PLONGÉE DANS LES GALERIES SECRÈTES DE LA CAPITALE, OU LE BOUT DU TUNNEL N'EST PAS TOUJOURS LÀ OÙ L'ON CROIT.

Par Florelle Guillaume

Tout lecteur assidu de *Blake et Mortimer* aura sans doute noté la fascination quasi monomaniaque dont fait preuve Jacobs pour les mondes souterrains. Une civilisation engloutie dans *l'Énigme de l'Atlantide*, un laboratoire enfoui dans *la Marque jaune*, un terrier post-apocalyptique dans le *Piège diabolique*... Presque chaque album mentionne les profondeurs terrestres, pour en faire tantôt le siège d'une résistance organisée, un refuge secret, une tombe inviolée ou un repaire de malfaiteurs. Pour Gérard Lenne, l'un des biographes de Jacobs, cette obsession pourrait trouver son origine dans un événement traumatisant survenu dans l'enfance de l'auteur : âgé seulement de 2 ou 3 ans, celui-ci serait tombé dans un puits où il aurait passé plusieurs minutes dans les eaux sales à attendre du secours. Doit-on y voir la résurgence de ce terrifiant souvenir ? Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les entrailles de la terre comportent une part de mystère qui hante forcément l'imagination de tout auteur, comme ce fut le cas auparavant chez Jules Vernes ou Alexandre Dumas. En 1903, Gaston Leroux n'écrivait-il pas : « Nous commençons à entrer dans le fantastique, si l'on entend par fantastique tout ce qui ne se passe pas à la surface de la terre. »

C'est tout particulièrement dans *l'Affaire du collier* que Jacobs explore à fond l'espace souterrain. Dans cet album se

À GAUCHE
Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Affaire du collier».

À DROITE
Carrières de Paris au croisement de la rue d'Alésia et de la rue du Lunain.

PARCOURS FLÉCHÉ

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands investissent les sous-sols de Paris. La direction des différentes sorties est indiquée grâce à un code couleur. «Hinterhof» correspond à la cour du lycée Montaigne. En dessous, les indications qui servent à nos héros ont été créées par les ouvriers du métro.

déroulant entièrement à Paris, l'infâme Olrik, le collier de Marie-Antoinette en poche, s'échappe à travers le vaste réseau de galeries qui s'étend sous la capitale, entraînant notre duo britannique dans une course-poursuite abyssale... Car comme l'écrivait déjà Victor Hugo au XIX[e] siècle, «Paris a sous lui un autre Paris; un Paris d'égouts; lequel a ses rues, ses carrefours, ses places, ses impasses, ses artères, et sa circulation qui est de la fange, avec la forme humaine en moins». Pour plonger ses lecteurs dans l'atmosphère de cette obscure doublure de la Ville lumière, Jacobs s'est, comme d'habitude, sérieusement documenté, effectuant des repérages précis et se munissant de plans officiels. Ainsi, dès les premières scènes de l'album, l'auteur choisit judicieusement de situer l'hôtel du joaillier Duranton, où le vol du collier a été maquillé en effondrement souterrain, dans le quartier de la rue Raynouard. Là, des badauds s'exclament: «Pas étonnant, le sous-sol du quartier est troué comme un gruyère! [...] Il y a des kilomètres de galeries abandonnées là-dessous!» Tout juste. Cette partie du XVI[e] arrondissement est largement bâtie sur des vides de carrières datant du XVIII[e] siècle, et dont certains ont même été, comme chez Duranton, transformés en caves. À proximité, le musée du Vin continue d'ailleurs d'y entreposer ses bouteilles. Mais c'est surtout le grand sud parisien, comprenant les V[e], VI[e], XIV[e] et XV[e] arrondissements, abritant en son sous-sol un immense réseau de carrières, qui va servir de décor aux *Aventures de Blake et Mortimer*.

Bunker allemand sous le lycée Montaigne, près du jardin du Luxembourg.

Edgar P. Jacobs, vignettes extraites de *L'Affaire du collier*.

UN TERRITOIRE INSTABLE

Situées sur l'ancienne périphérie de la ville, ces carrières de calcaire ont fourni presque toute la pierre de construction parisienne de l'Antiquité jusqu'au XVIII[e] siècle. Les blocs étaient extraits de leur banc souterrain jusqu'au XVI[e] siècle par la technique dite du «pilier tourné», consistant à creuser autour de piliers soutenant le «ciel» (terme qui désigne le plafond) de la carrière. Ces blocs étaient ensuite remontés, au moyen de grandes roues de bois actionnées par un ou deux hommes, jusqu'à la surface. Ce sont 770 hectares de sous-sol parisien qui furent ainsi creusés des siècles durant, intensivement, à une vingtaine de mètres de la surface. Paris était inévitablement devenu un territoire miné et instable... Ce qui provoqua entre 1774 et 1776 une série d'importants effondrements. C'est alors que Louis XVI décida de former une commission affectée à la consolidation des carrières: la fameuse Inspection générale des carrières. Celle-ci aménagera les 300 km de galeries souterraines toujours existantes et en établira les plans. Un service encore en activité que Jacobs a vraisemblablement consulté et auquel il rend d'ailleurs hommage dans *l'Affaire du collier*. C'est en effet vers un ingénieur de l'Inspection générale des carrières que se tourne sans cesse l'inspecteur Pradier pour mener à bien son enquête. Et l'expert nous fournit même des explications édifiantes: «L'hôtel est bâti au-dessus de plusieurs étages de galeries et le sol de la chambre forte n'est séparé de la plus élevée de ces galeries que par deux mètres de sable de Beauchamp.» C'est le cas partout à Paris. Ou encore: «L'éventration de la chambre forte et la rupture d'une grosse conduite d'eau, ont provoqué un début de fontis», ce qui est assez courant. Et de préciser sous forme de note: «Fontis: affaissement du sol en forme de cloche, causé par un éboulement souterrain.» Nous voilà astucieusement éclairés sur la géologie souterraine de Paris! Plus loin, Jacobs emploie encore le jargon des carrières, de façon plus discrète cette fois. Cherchant à faire avouer à Duranton la cachette du collier de la reine, Olrik menace son otage d'un petit «bain de pieds»... Une drôle d'expression,

À LA LUEUR DES TORCHES, L'ÉTRANGE PROCESSION S'ENFONCE DANS LE TÉNÉBREUX LABYRINTHE. LA GALERIE S'ÉTIRE, TOURNE, REVIENT SUR ELLE-MÊME, REPART ENCORE, ÇÀ ET LÀ, DÉFENDUE PAR DES GRILLES, D'AUTRES GALERIES S'OUVRENT DANS LES MURS LATÉRAUX
Décidément, l'endroit n'incite pas à la rigolade !... vise-moi ces boyaux !..
Ouais ! Il ne ferait pas bon de s'y aventurer !
Dame ! Paraît qu'ils s'étendent comme ça sur plus de 300 km !
"Les Mystères de Paris", suivez le guide !
Cette formation en file indienne ne me plaît guère !
En effet, en cas d'accident" impossible d'intervenir
Ça me rappelle l'histoire de ce portier du Val-de-Grâce, qui ayant voulu aller picoler en douce les liqueurs des bons pères Chartreux, s'est bel et bien perdu dans ce dédale !...
Oui et quand on l'a retrouvé, onze ans plus tard, ses semelles étaient usées à force d'avoir marché !
Et même, il n'y a pas si longtemps, des élèves de polytechnique qui
Dites donc ! Vous n'avez rien de plus drôle à raconter !?

Edgar P. Jacobs, vignettes extraites de «l'Affaire du collier».

VRAI | FAUX

Le portier du Val-de-Grâce perdu dans les sous-sols du couvent des Chartreux a existé.

PEUT-ETRE VRAI L'ordre des Chartreux était installé depuis le XIII[e] siècle dans un château que l'on nommait Val-Vert ou Vauvert, situé ni plus ni moins sur l'actuel jardin du Luxembourg. La bâtisse, qui avait été édifiée par Robert le Pieux après son excommunication puis laissée à l'abandon, était tenue pour maudite. Ce qui est sûr, c'est que ses souterrains pullulaient de brigands et de malfrats. Quand les moines Chartreux héritèrent des lieux, ils durent l'assainir et peut-être, comme le veut la légende, chasser le Malin durant trois jours et trois nuits... Ce qui donna à la postérité l'expression «aller au diable Vauvert». Toujours est-il que le monastère y prospéra et, au XVII[e] siècle, obtint du maréchal d'Estrées la recette d'un précieux élixir crédité de merveilleuses vertus thérapeutiques. La Chartreuse connut dès lors un succès phénoménal et les moines durent aménager les anciennes carrières en distillerie et en cave. C'est en 1793, pendant la Révolution, que, selon la légende, un portier du Val-de-Grâce, Philibert Aspairt, descendit les escaliers pour aller s'aventurer, tout comme Blake et Mortimer, dans l'obscur dédale des carrières. On ne le revit plus jamais... Jusqu'à un jour de 1804, où un ouvrier de l'Inspection des carrières découvrit un cadavre portant le trousseau de clés du Val-de-Grâce ! Ce qu'il était allé faire dans le labyrinthe maudit de Paris ? On ne le saura jamais, mais son corps reposait à quelques centaines de mètres seulement de la cave des Chartreux...

qui fait très probablement référence au «bain de pieds des carriers», c'est-à-dire un puits d'eau mis au jour en forant le sol pour en étudier la constitution, mais d'une eau si limpide que l'on peut, dit-on, s'y tremper les pieds par inadvertance...

Mais lorsque Jacobs nous emmène avec Blake et Mortimer dans les entrailles de la terre, dans «l'infernal dédale des galeries», la précision commence à faire défaut... Pour Gilles Thomas, coauteur de *l'Atlas du Paris souterrain*, «Jacobs nous montre partout des carrières à l'état brut, que l'on ne rencontre que sur le site dit de Port-Mahon et sous le Val-de-Grâce, ce qui n'est absolument pas représentatif des sous-sols parisiens». On ne voit en effet quasiment que des parois rocheuses irrégulières et jamais les larges couloirs ouvragés, les majestueuses salles voûtées, ni même les noms des rues de Paris pourtant élégamment indiquées un peu partout depuis les consolidations du XVIII[e] siècle. Un voyage dans les sous-sols parisiens peut également mener en des lieux étonnants, voire insoupçonnés. Ainsi sous l'Observatoire édifié par Mansart sous Louis XIV, les vides de carrières furent aménagés afin de servir de laboratoire pour des expériences astronomiques et physiques. On peut croiser aussi un ancien cabinet de minéralogie datant du XIX[e] siècle, des brasseries et distilleries souterraines désaffectées, dont la dernière disparut dans les années 1960, et bien sûr les fameuses champignonnières installées depuis 1814. Une partie des carrières sert aussi à cacher les éléments disgracieux qui font néanmoins vivre la surface : électricité, câbles téléphoniques, conduits de climatisation et même réseau pneumatique.

Si Jacobs ne nous montre pas ces lieux méconnus, il exploite en revanche un aspect réel et passionnant du Paris enfoui : les bunkers et abris antiaériens. Dans les années 1930, à l'approche de la

guerre, plusieurs abris de défense passive furent aménagés dans les sous-sols parisiens dans le dessein d'accueillir l'administration mais aussi la population en cas de bombardements.

UN TAUX D'HUMIDITÉ DE 90 %

L'un d'eux, le Poste de commandement n°2 situé sous le square Froiveaux, près de la place Denfert-Rochereau, fut le plus abouti : accès principal de 118 marches, portes blindées étanches, escalier donnant sur les carrières, alimentation électrique, système de ventilation fonctionnant grâce à des vélos, mobilier de bureau… Un bunker qui ressemble à s'y méprendre à celui où Olrik a établi son repaire de truand, «un ancien poste de commandement de la Résistance», nous dit l'auteur. Et justement, le PC2 fut bien, en août 1944, le siège secret de la Résistance menée par le colonel Rol-Tanguy. Durant cinq jours, ce lieu facile d'accès depuis les carrières fut un des centres d'organisation de la libération de Paris ! De toute évidence, Jacobs s'en est inspiré. Cependant, il le localise dans le quartier Saint-Médard, passage des Postes, alors qu'aucune sortie du réseau n'existe à cet endroit et que, du reste, les carrières s'arrêtent à quelques mètres de la rue Mouffetard…

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Affaire du collier».

Des histoires plus ou moins tragiques d'âmes égarées circulent régulièrement.

Alors que nos deux enquêteurs sont égarés dans les sous-sols, cherchant à l'aveugle l'antre d'Olrik, ils tombent providentiellement sur une source d'eau filtrant à travers le calcaire, située sous un fontis. Ce qui est tout à fait possible. L'eau est omniprésente dans l'espace souterrain de la capitale. Les puits et les aqueducs qui y furent construits tout au long de l'histoire, et ce depuis l'Antiquité, témoignent des efforts pour la maîtriser et l'exploiter. Sous terre, le taux d'humidité est proche des 90 %. Et sous le parc Montsouris, où se situe à peu près la traque, la nappe phréatique est particulièrement proche des carrières, au point de provoquer de fréquentes inondations. Comme nous le glisse Jacobs à plusieurs reprises dans *l'Affaire du collier*, partout dans les carrières, l'eau suinte des parois et forme des flaques au sol. Blake et Mortimer croisent même un des puisards ménagés pour en permettre l'évacuation. Encore aujourd'hui, l'Inspection générale des carrières reste très vigilante car «la présence d'eau peut avoir une grande influence sur les propriétés mécaniques des matériaux exploités, et donc sur la stabilité des ouvrages. Le processus de fontis peut ainsi être réactivé ou très nettement accéléré par des infiltrations d'eau dans des terrains de recouvrement». Au point qu'un seul cri du professeur Mortimer puisse provoquer l'effondrement de la voûte ? Si cet événement est peu vraisemblable, c'est que Jacobs tente d'exploiter à des fins dramatiques la dangerosité supposée des entrailles de Paris. «S'engager sans guide dans ce dédale équivaudrait à un suicide… », prévient Mortimer. Mais peut-on vraiment se perdre dans les carrières ? Malgré les indications de rues ? Le concierge qui engage le groupe des inspecteurs depuis l'entrée de Denfert exhorte à ne pas s'éloigner de la ligne noire courant au plafond. De fait, ce fil d'Ariane destiné aux visites organisées des carrières existe bel et bien. Mais dès lors qu'on s'en éloigne, il est en effet plus difficile de s'y retrouver. Pourtant depuis les années 1960, les virées souterraines clandestines séduisent de plus en plus le public. Ce fut longtemps le cas des élèves polytechniciens appelés par l'ivresse des profondeurs ! Bien que des cartes et des relevés précis des galeries souterraines existent, il faut cependant être un «cataphile» averti, ayant longuement étudié la topologie des lieux et les risques existants, pour retrouver son chemin sans dommages. Des histoires plus ou moins tragiques d'âmes égarées circulent régulièrement. Récemment, le 27 mars 2015, deux jeunes gens descendus illégalement «juste pour s'amuser» se sont retrouvés pris au piège, l'un d'eux coincé dans un étroit boyau reliant deux salles. Ce sont finalement des pompiers spécialisés en «milieu périlleux» qui sont venus dégager le

blessé. Malgré ces risques, et l'amende encourue d'une soixantaine d'euros, les catacombes sont très fréquentées. Un habitué portant le pseudonyme de Bacchus atteste que «le lieu est assez facile d'accès. [...] Si vous descendez un samedi soir, vous êtes sûr de rencontrer une cinquantaine de personnes.» Ces visiteurs des tréfonds forment une microsociété clandestine de fêtards, d'explorateurs urbains, de street artists, mais aussi de véritables passionnés d'histoire!

MISE EN SCÈNE MACABRE

C'est que sur les 300 km, seuls 2 km sont légalement visitables. Il s'agit d'un parcours dans les catacombes de Paris. Cet ossuaire mythique qui a fini par donner son nom abusivement à l'ensemble des carrières, tant il est évocateur de mystères... C'est en 1785 que les vides de carrières commencent à accueillir les tonnes d'ossements qui encombrent le cimetière des Innocents et empestent les alentours. Les catacombes, terme emprunté aux nécropoles souterraines romaines, furent ensuite, un siècle durant, alimentées continuellement par les cimetières surpeuplés de la capitale. On estime à six millions le nombre de dépouilles qui y furent déposées. Dès sa création, le lieu suscita la curiosité des Parisiens, parfois les plus illustres. Comme Charles X, qui le visita en 1787! Plus tard, Napoléon III s'y aventura, et le grand photographe Nadar y promena son appareil. Le parcours de visite, qui se fait à la lueur de la bougie jusqu'en 1972, permet de déambuler dans des couloirs emplis d'os et de crânes soigneusement empilés selon une mise en scène macabre, de croiser des tombeaux solennels, des plaques commémoratives, des épitaphes, des obélisques franc-maçonnes, des cryptes, des croix ou même d'inquiétantes injonctions: «Arrête! C'est ici l'empire de la mort.» On y rencontre Fouquet, Colbert, Danton, l'homme au masque de fer, Charles Perrault, Racine, Blaise Pascal... De quoi donner des frissons et inspirer les récits les plus fantastiques!

Pourtant, dans *l'Affaire du collier*, Jacobs ne nous y amène jamais. Sharkey indique bien le repaire de son chef («plus loin... du côté des macchabées...») et la patrouille de Pradier pénètre bien dans les sous-sols par l'entrée principale des catacombes, place Denfert-Rochereau. Alors pourquoi esquiver ce lieu infernal entouré de légendes? Pourquoi se cantonner à une description savante et réaliste des carrières alors même que les catacombes auraient apporté un peu de saveur à cette banale enquête policière? Ésotérisme, danses macabres, messes noires, sociétés secrètes, invocations diaboliques, fantômes: Jacobs n'avait pourtant que l'embarras du choix pour nourrir son intrigue de mystères... De même, lorsqu'il plonge Olrik dans les égouts de Paris, à l'atmosphère notoirement glauque, c'est une représentation sage qu'il nous livre. Quid des rats qui infestent les trottoirs ou même du crocodile mythique qui fut découvert en 1984? L'auteur avait bien pensé, dans un premier temps, à imprimer au récit une atmosphère fantastique tirant parti de ces décors impressionnants et se fondant sur les récits légendaires ou les faits historiques mais, échaudé par l'interdiction d'importation de son précédent album en France, *le Piège diabolique*, il choisit cette fois la prudence dans la mise en scène.

BOULEVARD OSSEMENTS

Les catacombes parisiennes se sont transformées en ossuaire à la fin du XVIII[e] siècle. Six millions de Parisiens furent transférés des cimetières, pour des questions d'hygiène.

Couloirs des catacombes de Paris, constitués de murs et piliers d'ossements.

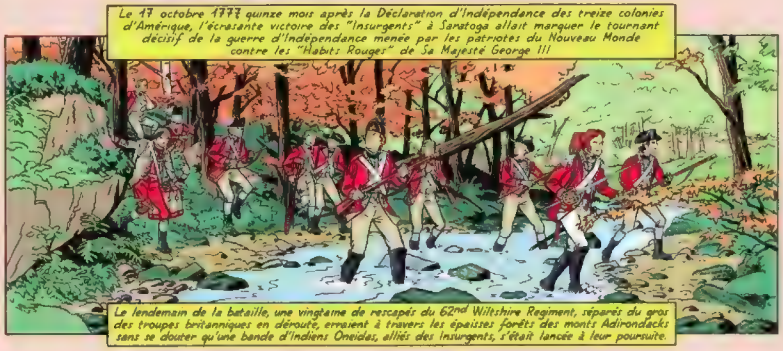
SECRET DE FAMILLE, CHÂTEAU HANTÉ…

2 MYSTÈRES À LA LOUPE

Dans *l'Étrange Rendez-Vous*, un aïeul de Mortimer revient d'entre les morts. Ce soldat d'origine écossaise a combattu en Amérique du Nord au XVIIIe siècle. Dans *l'Affaire Francis Blake*, un château écossais est également campé. Le nom des propriétaires ? Mortimer !

1 | Qui est Lachlan Macquarie, l'ancêtre de Mortimer ?

SCOOP ! LACHLAN MACQUARIE, L'ANCÊTRE DE MORTIMER, A RÉELLEMENT EXISTÉ ! ENGAGÉ EN 1776 POUR COMBATTRE EN AMÉRIQUE, IL BOURLINGUA JUSQU'EN AUSTRALIE. VOICI SA VÉRITABLE HISTOIRE.


Le 17 octobre 1777 quinze mois après la Déclaration d'Indépendance des treize colonies d'Amérique, l'écrasante victoire des "Insurgents" à Saratoga allait marquer le tournant décisif de la guerre d'indépendance menée par les patriotes du Nouveau Monde contre les "Habits Rouges" de Sa Majesté George III
Le lendemain de la bataille, une vingtaine de rescapés du 62nd Wiltshire Regiment, séparés du gros des troupes britanniques en déroute, erraient à travers les épaisses forêts des monts Adirondacks sans se douter qu'une bande d'Indiens Oneidas, alliés des Insurgents, s'était lancée à leur poursuite.

Jean Van Hamme et Ted Benoit, vignette extraite d'Étrange Rendez-Vous.

Lachlan Macquarie est l'ancêtre de Mortimer. Et il a bien existé : issu d'un clan de l'île de Mull, il naît sur sa petite voisine, Uvla, en 1762. Envoyé étudier à Édimbourg, il préfère l'armée. Nous sommes en 1776, et on recrute pour l'Amérique, car – comme le rappellent les premières cases de *l'Étrange Rendez-Vous* – les colons viennent de s'«insurger». Enrôlé au 84e Régiment royal d'infanterie des migrants des Hautes-Terres, Lachlan part. C'est lors d'un transfert vers Terre-Neuve qu'il a son baptême du feu. À 15 ans. La *Newcastle Jane* vient d'appareiller de l'île de Sainte-Hélène, port de Montréal. Forte de trois canons, elle transporte 3 000 uniformes et la solde qu'attendent les garnisons. À bord, 26 autres recrues, toutes aux ordres du capitaine Murdoch MacLaine. En fin d'après-midi paraît un de ces corsaires qu'entretiennent les rebelles. Il va vite. À la longue-vue, on dénombre : dix canons, douze couleuvrines, et cent hommes qui brûlent d'en découdre – car les *privateers* (corsaires) ne sont payés que sur les prises ! Carey, le commandant de la *Jane*, connaît la procédure : fuir vers la côte et attendre. MacLaine, lui, ne l'entend pas de cette oreille : et si on combattait, pour aguerrir les novices ? Carey acquiesce, sous condition d'une prime à chaque homme d'équipage. Les marins se préparent dans l'enthousiasme ; déjà l'ennemi est là, intimant l'ordre d'amener le pavillon. C'est le signe que le bateau se soumet : on pillera les cales, et chacun rentrera chez soi. Or l'Union Jack reste en haut. Le rebelle fait feu, mais la proie riposte, de ses maigres canons, aussi du feu de tous les fantassins. Une demi-heure durant, Lachlan manie son Brown Bess (Babette la Brune, le fusil anglais à sombre crosse de noyer). Comme à l'exercice. La nuit met fin à l'engagement. Loin de triompher, Carey ordonne aux hommes épuisés de renoncer à leurs hamacs. Qu'ils les tendent au-dessus du pont pour gêner un abordage. Bien leur en prend : le corsaire les a pris en filature. À l'aube, il est toujours là. Il va lancer ses grappins, quand Carey fait virer de bord, et balayer le pont ennemi d'une salve terrible. Deux heures de combat s'ensuivent. Des morts des deux côtés. Malgré le grog qu'on distribue, Lachlan faiblit, et il n'en croit pas ses oreilles : tous sont blessés, exténués, agonisants, et Carey vient d'emboucher son porte-voix : «Tout le monde debout pour l'abordage !» Entendant cela, le corsaire perd courage. Il rompt le combat. Il ne saura jamais qu'à cet instant précis, sa proie n'avait plus… que de la poudre pour deux coups ! C'est un moment historique : Lachlan a participé à la première mise en œuvre de fantassins dans une bataille navale moderne. De ce jour date la naissance symbolique du corps des fusiliers marins et autres *Marines* ! Comme dans la BD, Macquarie va combattre en

SECRET DE FAMILLE

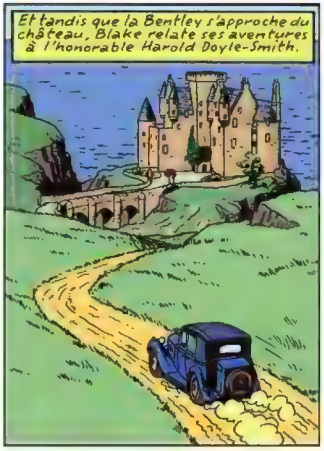
Selon les registres de l'armée anglaise, cités dans *l'Étrange Rendez-Vous*, le major Lachlan Macquarie aurait déserté en 1777. Pour le professeur Mortimer, c'est carrément «la honte de la famille». Pourtant, ils sont faits du même bois. Tignasse identique, caractère en acier trempé, sans parler d'un fulgurant direct du droit.

Attribué à John Opie, portrait présumé du Général Lachlan Macquarie, huile sur toile, vers 1805.

Nouvelle Écosse, pour protéger les loyalistes des *Insurgents*. Il obtient le grade d'enseigne. Loin de disparaître et de passer pour déserteur, il fait carrière à New York, puis à Charleston, en Caroline. Avec ses états de service, il connaît une ascension fulgurante : Jamaïque, Indes, Égypte où, avec un brevet de commandant (major), il contribue à faire rembarquer Bonaparte, la paille au cul. Sommet de sa carrière, Lachlan prend la succession du capitaine Bligh (le même que celui du Bounty), administrant avec un tel brio les Nouvelle Galles du Sud, qu'il devient, aux yeux de l'histoire, «le Père de l'Australie».

Dominique de La Tour

Jean Van Hamme et Ted Benoit, vignette extraite d'«Étrange Rendez-Vous».



Jean Van Hamme et Ted Benoit, vignette extraite d'«Affaire Francis Blake».

2 | Le château d'Ardmuir existe-t-il vraiment ?

C'est un château dans le nord des Highlands. Le localiser est ardu : la BD le montre, à quelques yards d'un cromlech à la structure familière, puisqu'elle est celle du château de Callanish. Problème : les pierres dressées de Callanish sont le fleuron de l'île Lewis, au nord-ouest. Pour s'y rendre, il faut prendre le ferry, épisode que le scénario n'aurait pas manqué de mentionner. Or il ne parle que des 400 miles (650 km) depuis Carlisle, à parcourir par la route. Cela correspondrait plutôt à Thurso, à l'extrême nord. De plus, on peut éplucher les cartes les plus détaillées, nulle trace du château d'Ardmuir. N'existe-t-il que dans l'imaginaire du duo Van Hamme-Benoit ? Sauf que leur *dùn* (forteresse écossaise) rappelle à s'y méprendre celui de Craigievar, 25 km à l'ouest d'Aberdeen. Hasard ? Craigievar a même un lien avec nos héros : l'ancien propriétaire n'était autre que… la famille Mortimer. Les Mortimer descendent de Roger, seigneur de Mortemer, à 40 km au sud-est de Dieppe. Leur donjon, la tour d'Hamelin, existe toujours dans le sous-bois voisin. Mais les Mortimer ont passé la Manche en 1066, avec la cour de Guillaume le Conquérant. Étonnant que les auteurs n'aient pas profité d'une telle coïncidence ; mais Craigievar avait un inconvénient : il se dresse au beau milieu des monts Grampians. Or pour les besoins de l'«enlèvement par la mer» des savants réunis à Ardmuir, il fallait un édifice sur le rivage, et aussi une falaise pour l'entrée du souterrain, qui mène Philip aux caves du château – scène, soit dit en passant, plagiée sur *l'Île Noire*, d'Hergé ! Les auteurs ont donc transporté Craigievar sur un îlot, y greffant le pont à trois arches le plus célèbre d'Écosse, celui qui mène au manoir d'Eilean Donan, sur le loch Ness. Restait à Van Hamme à trouver un toponyme à ce château bâtard. Ce sera Ardmuir, («haute mer», en gaélique écossais), parfait pour un *dùn* côtier. Quant à l'intérieur, il ne doit rien à celui de Craigievar, aux plafonds plus hauts – et doté d'un fantôme du clan Gordon qui hante les escaliers, en lieu et place d'Olrik. **D. D. L. T.**

Site mégalithique de Callanish en Écosse, datant environ de 3 000 avant J.C.

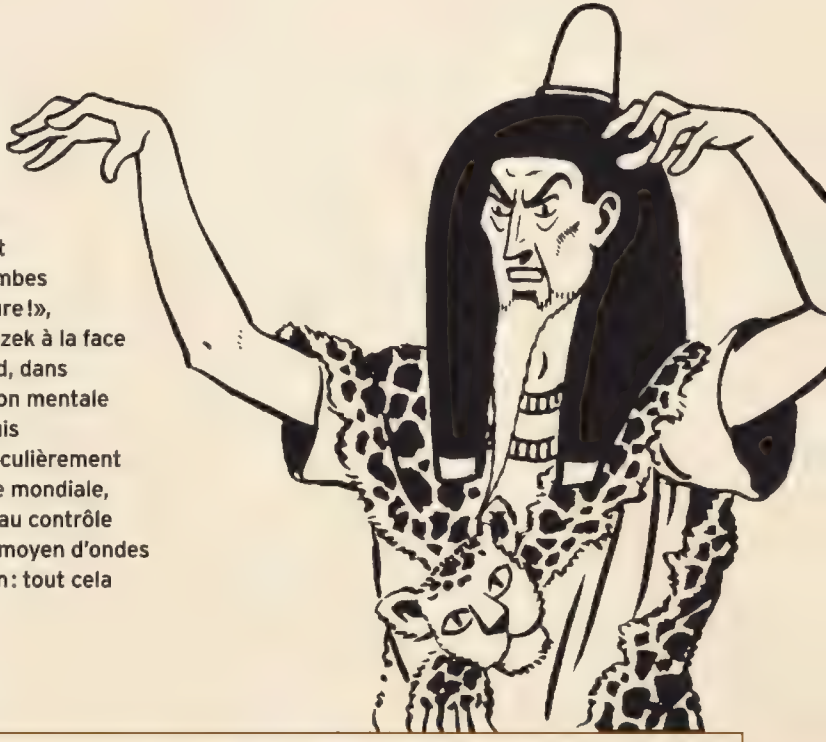
BONIMENTEUR

Pour réaliser leurs exploits (avaler des sabres, s'allonger sur une planche à clous...), les fakirs possèdent une connaissance certaine de la physique et de la biologie. Certains possèdent aussi des dons d'hypnose...

Affiche pour un spectacle de fakir vers 1920, lithographie.

Hypnose et manipulation mentale

On sait qu'Edgar P. Jacobs fut tenté par le spiritisme. Rien d'étonnant à cela. Sous son règne, *les Aventures de Blake et Mortimer* semblent parfois s'immerger dans les limbes de l'esprit. «Par Horus, demeure!», clame ainsi le cheikh Abdel Razek à la face d'Olrik, le paralysant. Plus tard, dans *la Marque jaune*, la manipulation mentale est au cœur du scénario. Depuis le début du XX^e^ siècle, et particulièrement au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les théories et fantasmes liés au contrôle et à la domination d'autrui au moyen d'ondes invisibles sont légion. Question: tout cela est-il plausible?



LA MARQUE JAUNE
Edgar P. Jacobs (1956)

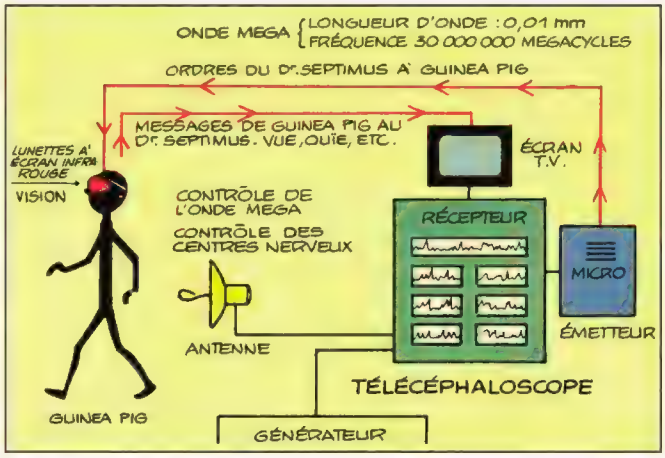
RÉSUMÉ: Chef-d'œuvre de la série, *la Marque jaune* a fait l'objet d'un disque 33 tours et d'un feuilleton radiophonique. À Londres, dans les années 1950, la couronne royale est volée. D'autres méfaits surviennent. Une lettre grecque, enfermée dans un cercle, est employée comme signature. La créature s'avère être Olrik, manipulé par le docteur Septimus au moyen d'un appareil, le télécéphaloscope. Septimus avait été autrefois raillé par la communauté scientifique. Malheureusement pour lui, Olrik se retourne contre lui et le pulvérise à l'aide de sa machine.

L'ONDE SEPTIMUS
Jean Dufaux, Antoine Aubin et Étienne Schréder (2013)

RÉSUMÉ: Quelques mois après le dénouement de *la Marque Jaune*, le professeur Mortimer essaie de remonter le télécéphaloscope, dans le but de faire avancer la psychiatrie. Quatre admirateurs de Septimus tentent de faire de même. Olrik leur est livré comme cobaye. Problème, à la suite de mauvaises manipulations, des dizaines de clones de Septimus sont créés. Parallèlement, Blake a découvert dans un hanger un vaisseau spatial. Il semblerait qu'il soit responsable des interférences avec le télécéphaloscope. Tout ça finira mal.

Aux sources de Blake et Mortimer

Couverture de «Science & Vie» de juin 1953, n° 429.



Edgar P. Jacobs, image extraite de «la Marque jaune».

Une fiction à base de science

Le professeur Jonathan Septimus de *la Marque jaune* est un proche cousin du docteur Warren, le savant fou interprété par Conrad Veidt dans *Der Januskopf*, un film de Friedrich Wilhelm Murnau. Jacobs était un grand admirateur de l'école expressionniste allemande du cinéma des années 1920. Sombre et manipulateur, Septimus porte un nom étrange, dont la consonance renvoie à un autre chef-d'œuvre de la toile, *la Fiancée de Frankenstein* de James Whale. Dans ce film sorti en 1935, le docteur maléfique s'appelait Septimus Pretorius. Il finit anéanti par la créature : un sort identique à celui que Jacobs réservera au créateur du terrifiant télécéphaloscope. Mais le cinéma ne fut pas la seule source d'inspiration de Jacobs pour *la Marque jaune*. Selon Benoît Mouchart et François Rivière, les auteurs de *la Damnation d'Edgar P. Jacobs*, les rêves de domination du professeur Septimus auraient également été alimentés par *le Cerveau du Nabab*. Ce roman de Curt Siodmak venait tout juste d'être traduit en français, quand Jacobs s'est attaqué au scénario de *la Marque jaune*. Dans un registre plus scientifique, le créateur du professeur Septimus s'était penché sur les travaux du docteur Wylie McKissock, une sommité britannique en matière de lobotomie. **Daniel Couvreur**

Contrôler le cerveau

C'est dans le magazine *Science & Vie* que Jacobs a étudié le modèle des appareils utilisés par Septimus pour contrôler les cerveaux du professeur Raymond Verney, du journaliste Leslie Macomber et du juge Hugh Calvin. Les images saisissantes publiées dans la revue ont permis au dessinateur d'imaginer la mise en scène ultraréaliste de la deuxième vignette de la planche 52 de *la Marque jaune*. Les repreneurs de la série *Blake et Mortimer*, Jean Dufaux et Antoine Aubin, feront de même dans la planche 43 de *l'Onde Septimus*, pour soumettre Olrik à l'Onde méga.

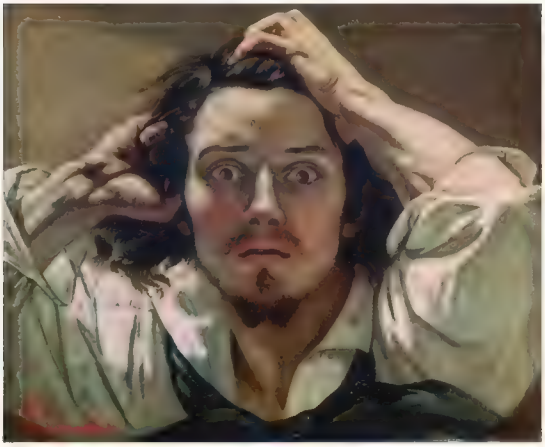
Couverture de «Science & Vie» de janvier 1959, n°496.

Jean Dufaux, Antoine Aubin et Étienne Schréder, vignette extraite de «l'Onde Septimus».

Expressionnisme allemand

Guinea Pig : le cobaye ! C'est le nom donné par Septimus à Olrik, l'homme qu'il considère comme un «déchet humain» et dont il s'est emparé de l'esprit pour en faire la redoutable Marque jaune. Le costume fantasmagorique de la Marque jaune enfilé par Olrik pour accomplir les méfaits ordonnés par Septimus doit beaucoup à celui du docteur Gogol, joué par Peter Lorre dans le film *les Mains d'Orlac* de Karl Freund. Jacobs en a repris le chapeau, les gants, les lunettes. Des lunettes que l'on avait aussi vues dans un autre film très apprécié de l'auteur, sur le visage de Claude Rains, l'homme invisible du film de James Whale.

Claude Rains dans «l'Homme invisible» de James Whale, 1933. Peter Lorre dans «les Mains d'Orlac» de Karl Freund, 1935. Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «la Marque jaune».



Esprit, es-tu là ?

Si la fantasmagorie jacobsienne était souvent imprégnée de réminiscences du 7e art, parmi ses successeurs, le duo franco-belge formé par Jean Dufaux et Antoine Aubin n'a pas hésité à chercher l'inspiration du côté de la «nouvelle peinture». La dernière vignette de la planche 23 de *l'Onde Septimus* est un clin d'œil graphique au *Désespéré*, un autoportrait de jeunesse de Gustave Courbet, dont le regard épouvanté tranche radicalement avec la personnalité joyeuse et extravertie du peintre. Courbet dira à son mécène qu'il avait senti «un vampire s'attacher à son cœur» au moment de peindre cette toile. S'agissait-il de Septimus ?

Gustave Courbet, «le Désespéré», huile sur toile, 1843-1845.
Jean Dufaux, Antoine Aubin et Étienne Schréder, vignette extraite de «l'Onde Septimus».

Le rêve d'un grand manipulateur

SCIENCE, THÉRAPIE, OCCULTISME, SPECTACLE... L'HYPNOSE A LONGTEMPS ÉTÉ VUE D'UN MAUVAIS ŒIL EN FRANCE, AVANT QUE LE NEUROLOGUE JEAN-MARTIN CHARCOT NE LA RÉHABILITE. SANS LE TÉLÉCÉPHALOSCOPE DE JACOBS, PEUT-ON ACCÉDER À CET ÉTAT MODIFIÉ DE LA CONSCIENCE ? PEUT-ÊTRE...

Par Claude Pommereau

Dans ses mémoires, Jacobs évoque plusieurs scientifiques qui l'auraient influencé pour *la Marque jaune* : Mac Kissock, Watts, Tow, Cairns, Taylor... Tous ces noms ont été oubliés depuis. En tout cas, le créateur de *Blake et Mortimer* connaissait les travaux du psychiatre allemand Hans Berger qui a enregistré, dès 1929, l'activité électrique du cerveau. Ses successeurs, à l'aide d'électrodes placées sur le crâne, découvrent l'existence d'ondes électriques nommées alpha. D'autres ondes émises par le patient seront enregistrées ensuite grâce aux électro-encéphalogrammes : les ondes bêta, quand le sujet est en proie à de fortes émotions, puis les ondes delta, thêta. Cependant, l'onde méga, chère à Jacobs, qui permettrait à l'émetteur de transmettre des ordres à sa victime, n'a jamais été trouvée. Deux théories s'affrontent dans ce domaine : celle de la localisation cérébrale, où à un emplace-

À GAUCHE

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de *la Marque jaune*.

À DROITE

Le magicien Carl Hertz faisant une démonstration de ses talents d'hypnotiseur, 1902.

REPRISE

Considérée comme la suite de *la Marque jaune*, *l'Onde Septimus* reprend à son compte les théories développées dans l'ouvrage *l'Onde Méga*, du docteur Wade. Et oui Mortimer : c'est bien de la science-fiction !

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «la Marque jaune».

Jean Dufaux, Antoine Aubin et Étienne Schréder, vignette extraite de «l'Onde Septimus».

ment donné dans le cerveau est allouée une faculté précise, et celle des globalistes, qui considèrent le fonctionnement du cerveau de façon unitaire.

Au début du XX[e] siècle, il est admis que les fonctions sensorielles et motrices sont localisées dans certaines zones. Mais pour le psychisme, la question n'est pas tranchée : la découverte des localisations cérébrales reste un immense champ d'investigation pour les chercheurs.

Peu importe le scepticisme des scientifiques, Jacobs sera l'inventeur du télécéphaloscope dont il fait cadeau à Septimus pour prendre possession de l'esprit d'Olrik et le robotiser. Peu importe... Avec ou sans onde méga, Jacobs a raison, la manipulation mentale existe. Des millions d'hommes l'ont subie. Pire, Jacobs est un obsédé de l'enfermement. Ce thème domine l'ensemble de ses albums.

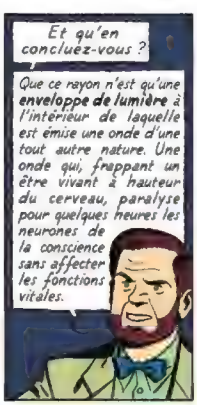
HOMME DE SOURICIÈRES

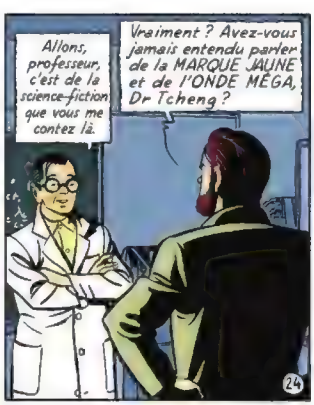
La créature dont l'esprit est manipulé à son insu se trouve enfermée dans une prison mentale, son destin rejoint celui des héros jacobsiens emprisonnés dans des espaces ou des temps auxquels ils n'entendent rien, puisque contrôlés par d'autres.

Jacobs est l'homme des souricières. Dans toutes les aventures qu'il a imaginées, ses héros sont confrontés à la menace d'un enfermement : grottes qu'un éboulement a obstruées, passages murés, retraites coupées, mais aussi comptes à rebours déclenchés, échéances terrifiantes... Certains même s'y complaisent : dans *l'Atlantide*, pourquoi donc ce grand peuple reste-t-il enfoui dans son univers souterrain alors qu'il possède tous les moyens de prendre possession de la surface ? Une obsession d'Edgar, expliquée paraît-il, parce que tombé enfant au fond d'un puits... Ce pauvre Duraton dans *l'Affaire du collier* en fait les frais : il patauge dans son bassin pendant qu'inéluctablement l'eau monte... Partout et toujours s'impose la nécessité d'aller vite, de trouver la faille qui permettra de s'échapper, que ce soit vers un espace ou un temps enfin ouvert. La manipulation mentale n'est que la déclinaison psychologique de cet enfermement. La créature hypnotisée est coincée dans une prison intérieure dont elle ne peut s'échapper.

Jacobs a vécu l'Occupation. Il a appris que l'on peut aussi hypnotiser tout un peuple. Il a vécu le pouvoir absolu d'Hitler, la sujétion du peuple allemand au Führer, alors que celui-ci l'entraîne vers le désastre, comme les enfants de la

Je... je ne comprends pas...
Regardez bien. On voit clairement que la réfraction se scinde en deux parties égales. Et entre ces deux parties, sur l'épaisseur d'un crin de cheval, il y a un espace VIDE !!
Vide !? Que voulez-vous dire ? C'est impossible...
Je voulais dire vide au sens photoélectrique du terme. Chacun sait que la lumière est composée d'ondes et de corpuscules de micromatière. Or, dans cet espace, si le spectroscope décèle bien une longueur d'onde de période extrêmement courte, il n'y a par contre aucune trace de matière.


Et qu'en concluez-vous ?
Que ce rayon n'est qu'une **enveloppe de lumière** à l'intérieur de laquelle est émise une onde d'une tout autre nature. Une onde qui, frappant un être vivant à hauteur du cerveau, paralyse pour quelques heures les neurones de la conscience sans affecter les fonctions vitales.


Allons, professeur, c'est de la science-fiction que vous me contez là.
Vraiment ? Avez-vous jamais entendu parler de la MARQUE JAUNE et de l'ONDE MÉGA, Dr Tcheng ?
24

légende de Hamelin entraînés vers le fleuve par le joueur de flûte qui veut se venger. Jacobs a connu ces soldats de 15 ans qui, au début 1945, se battent encore pour le Grand Reich alors que tout est perdu. L'année 1952 marque la grande époque des procès soviétiques où les «coupables», rééduqués par des bourreaux, se voient obligés pour survivre d'avouer des crimes qu'ils n'ont pas commis. Jacobs, dans son obsession de l'enfermement, ne néglige qu'un fait, déterminant. Chacun d'entre nous possède son libre arbitre et peut refuser d'être hypnotisé ; ne le sont que ceux qui le veulent bien, croyant trouver là une réponse à des problèmes personnels. L'échappatoire. L'être humain parfois ne supporte plus la lourde tâche de prendre des décisions, de gérer sa vie personnelle, et choisit de se réfugier dans un état de dépendance, de confier sa vie à une autorité, quelle qu'elle soit.

SOMMEIL HYPNOTIQUE

L'hypnose, voilà le bon moyen. Des recherches récentes suggèrent que les sujets hypnotisés restent pleinement éveillés, rentrant dans un état bien différent de celui du sommeil (état auquel on assimilait jadis l'hypnose). Fondamentalement, il s'agit d'un état sensitif du psychisme, où l'esprit ne se sent plus d'obligation, ne recherche plus rien et se détend. L'hypnose donne au thérapeute un accès aux forces inconscientes qui sont sous-jacentes aux perturbations de la personnalité ; encore faut-il, une fois ces forces inconscientes atteintes, savoir ce que le thérapeute décide d'en faire... L'hypnose est reconnue pour ses effets analgésiques. Thérapie parfois donc positive. Pour Jacobs, le thérapeute – génial bien entendu – revêt les habits de l'agent du mal et met à profit la position acquise grâce à cette pseudoscience pour enchaîner le patient à ses volontés destructrices. Encore faut-il, dans le jargon de cette technique, trouver la bonne induction. «Vous êtes bien... vous êtes tranquille, vous respirez profondément...». Voilà la plus classique. Ne soyons pas si négatifs. Quand Mortimer fait face à un redoutable serpent dans la Grande Pyramide, grâce au mystérieux Abdel Razek, il hypnotise la bête avec la formule – l'induction – magique «par Horus demeure». Abdel Razek réédite lui-même son exploit dans les souterrains de la Grande Pyramide face à un Olrik menaçant chez qui il provoque une catalepsie, c'est-à-dire un blocage provisoire des muscles. Heureusement pour la suite des *Aventures de Blake et Mortimer*, Olrik retrouvera l'usage de ses membres... Deux méthodes s'affrontent au temps de *la Marque jaune* : d'abord, celle dite de «suggestion», de l'école de Nancy, approuvée par le fameux Dr Coué, fondateur de la méthode du même nom. Pour ceux-ci, le sommeil hypnotique est de nature psychologique, induit par la suggestion. Ils s'opposaient en cela à l'école de la Salpêtrière, qui voit dans l'hypnose une réponse neurophysiologique à des stimuli physiques, comme la compression des globes oculaires par l'utilisation d'un éclairage insupportable qui provoque l'endormissement hypnotique... Quant à Septimus, il ne tranche pas. Sa méthode tient des deux en question : expert en passes magnétiques pour provoquer le contrôle du futur robot, il fait appel aussi à des stimuli physiques, comme ce disque spiralé qui en tournoyant devant Olrik, le plonge dans un état second afin de lui dicter ses volontés. Qu'en est-il de l'hypnose aujourd'hui ? La sophrologie héritée de cette technique soulagerait les femmes enceintes, conditionnerait le mental des malades en voie de guérison et permettrait de l'accélérer... L'hypnose a trouvé de nombreuses applications pour soulager la douleur. Une expérience en Angleterre auprès de personnes souffrant du colon s'est avérée très positive : le message d'induction les invitait à voyager à l'intérieur de leur colon, décrit en la circonstance comme un havre de paix. Douze séances en trois mois et 70 % de guérison ! Aujourd'hui, on évoque l'état d'auto-hypnose auquel parviennent certaines personnes motivées par la grâce de leur seul entraînement. La vraie nature de l'hypnose reste un mystère, mais il est clair que ses résultats proviennent de l'annihilation chez le patient de tout esprit critique, de tout blocage susceptible de rendre vains les traitements préconisés par la faculté. Damned !

UNE DRÔLE DE SÉANCE

Le peintre suédois Richard Bergh s'est beaucoup intéressé à la psychologie, l'hystérie et l'hypnose. Il fit don de ce tableau à sa mort, en 1858, au musée national de Stockholm. De nombreux visiteurs continuent à être fascinés par son expression.

Sven Richard Bergh, «Séance d'hypnose», huile sur toile, 1887.

CODES SECRETS, RUBAN MAGIQUE...

2 MYSTÈRES À LA LOUPE

Dans cet album, Blake et Mortimer donnent un coup de main au MI5 afin de décrypter des messages ennemis. Il s'agit d'éviter le déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale fomentée par des ennemis asiatiques.

1 | Comment déchiffrer un message crypté ?

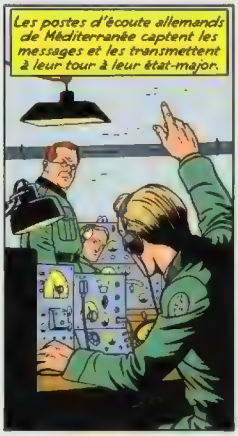
DEPUIS L'ANTIQUITÉ, L'HOMME N'A CESSÉ D'INVENTER DES SYSTÈMES DE COMMUNICATION CRYPTÉS. CETTE SCIENCE DU CHIFFREMENT EST AUSSI COMPLEXE QU'UN LANGAGE. ET S'EST PARTICULIÈREMENT DÉVELOPPÉE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE.

Le Bâton de Plutarque confronte à deux reprises Blake et Mortimer avec le chiffrement de l'Antiquité – comme si revenir aux bases était la parade contre les méthodes trop complexes de l'époque.

Le chiffrement est l'art de rédiger un message secret. Le déchiffrement, l'art de le restituer en clair. Et le décryptement, celui de «briser le code» sans en avoir la clé. Un code consiste à remplacer (substitution) des mots par des lettres, chiffres, expressions, telles les fameux messages de Radio Londres : «Les sanglots longs des violons de l'automne» ; «Le chacal n'aime pas le vermicelle», vers anodins qui sont autant d'ordres de sabotage. Sans le savoir, nous employons quotidiennement des codes : d'accord = OK ; mort = RIP ; attention ! = 22 ; drôle = LOL...

Le chiffre, lui, repose sur le remplacement de lettres ou chiffres par d'autres (transposition), au gré d'une formule. Abba = 1221 ; 1234 = abcd ; baba = cbcb ; zaza = azaz... Si le code reposait sur la langue et la logique, le chiffre, lui, repose sur les mathématiques. Codes et chiffres sont d'autant plus sûrs qu'ils se combinent. En 1940, plusieurs pull-overs sont expédiés d'Angleterre à tel ou tel prisonnier, dans tel ou tel Stalag – fausses adresses menant à... Tirpitzufer 75-76, celle du Chi-Dienst, le chiffre de la Kriegsmarine. Là, on défait les mailles, obtenant un long fil garni, par intervalles, de nœuds. Chacun coïncide avec la case d'un tableau alphabétique : par ce moyen, Berlin apprend par ses espions le tonnage des ports britanniques. Les nazis disposent de moyens moins scabreux. Énigma est une machine à écrire très spéciale. Tapez votre texte : cela actionne trois roues de 26 lettres qui, par une combinaison électrique digne d'un coffre-fort, remplacent chaque lettre par une autre, jamais la même. Pour déchiffrer, retapez le texte sur une autre Énigma, paramétrée avec le même code de trois chiffres, en tête du message, utilisable par les seuls possesseurs d'Énigma. Ce système imparable est partiellement décrypté par les Polonais... et la capture, tenue secrète, de plusieurs engins. Il reste cependant si sûr que l'Otan adopte une variante à peine améliorée, le KL-7.

Un agent ne peut risquer qu'on trouve sous son lit ce genre d'appareil, préférant un système de clé à usage unique, inviolable si on ne l'utilise qu'une fois. Ces messages peuvent être enregistrés en morse, et transmis en accéléré, durant l'une des 86 400 secondes que compte une journée : il suffit d'un magnéto pour ralentir le son et décrypter. Ces systèmes, parfois connus à la Renaissance, ont peu évolué. Devenus des algorithmes plus complexes, ils sont complétés par les possibilités de découplage qu'offrent désormais les transmissions, d'Internet aux satellites. **Dominique de La Tour**



Un exemple de code à déchiffrer

Imaginons une série aléatoire de nombres à 4 chiffres (appelons-la «clé A»), que les correspondants seuls détiennent :
2487 5845 2756 2496 5785...

Un message est composé à partir de codes, eux aussi à 4 chiffres, piochés dans un dictionnaire secret :
Paris = 4783 ; cible = 3285 ;
fusée = 1422 ; S = 2541 ; 20 = 2657

L'espion additionne les codes du dictionnaire aux nombres de la clé A :
4783 (Paris) + 2487 = 7270
3285 (cible) + 5845 = 9130
1422 (fusée) + 2756 = 4178
2541 (lettre S) + 2496 = 5037
2541 (lettre S) + 5785 = 6326
2657 (20) + 2487 = 5144

L'adversaire intercepte-t-il le message ? Il n'a que cette suite, où chaque nombre peut correspondre à n'importe quel nombre à quatre chiffres :
72709130417850376326514 4

L'officier traitant, lui, aura juste besoin de savoir qu'il s'agit du code A pour soustraire, à chaque groupe final de 4 chiffres, les chiffres que son agent a additionnés :

7270 - 2487 = 4783 (Paris)
9130 - 5845 = 3285 (cible)
4178 - 2756 = 1422 (missile)
5037 - 2496 = 2541 (S)
6326 - 5785 = 2541 (S)
5144 - 2487 = 2657 (20)

Reste à consulter le lexique pour apprendre que «Paris (est la) cible (du) missile SS 20».

CI-CONTRE

ÉNIGMATIQUE
La bien nommée machine Énigma, qui sera reproduite fidèlement dans *Blake et Mortimer*.

SUR ÉCOUTE
La National Security Agency américaine n'a rien inventé. Nous sommes sur écoute depuis longtemps. Mais avant, c'était surtout militaire...

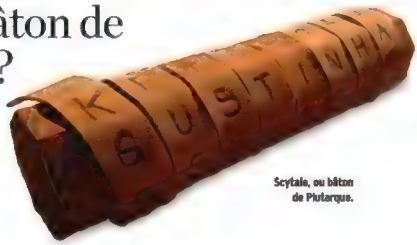
Des soldats allemands travaillant avec Énigma pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite du «Bâton de Plutarque».

C'est bien ce que je pensais... Il y a des lettres finement écrites sur le revers de ces bretelles. Si on les enroule autour de ce bâton, une "scytale", on doit obtenir...
... "Urgent - Dites aux Italiens que les signaux émis par les nouveaux sous-marins alliés de Méditerranée sont faux."

Yves Sente et André Juillard, vignettes extraites du «Bâton de Plutarque».

2 | Le Kaiser a-t-il utilisé le bâton de Plutarque ?



Scytale, ou bâton de Plutarque.

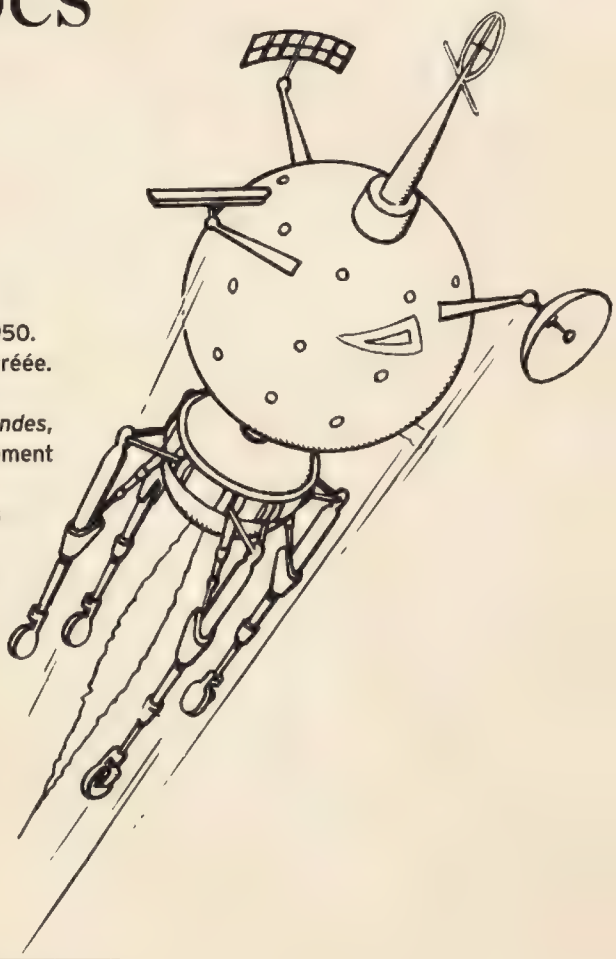
Mortimer le dit doctement : on l'appelle «bâton de Plutarque», mais son vrai nom, c'est la scytale. Plutarque n'a fait que décrire son emploi ; dans sa biographie de l'illustre Lysandre, l'historien rappelle comment un message secret, enroulé autour d'un bout de bois, informe le général spartiate d'une attaque perse. Ce message est une scytale, du grec *skutalé*, «bâton». Elle se compose d'un manche autour duquel on enroule une courroie de cuir – en spirale, comme le manche d'une raquette de tennis. Puis on écrit ensuite, de façon à ce que chaque lettre occupe une largeur de courroie. Quand on atteint l'extrémité, on tourne le manche et écrit la seconde ligne, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la dernière ligne se trouve au-dessus de la première. Une fois défaite, la courroie n'offre plus qu'une suite incohérente de lettres, sans ordre apparent. S'il s'en empare, l'ennemi ânonnera, par exemple, cette formule obscure : LOTUSES GASONTSDR RA. Le destinataire, lui, tirant de sa cachette un manche de 3 cm de diamètre (tel celui que Brandon Clarke utilise dans *le Bâton de Plutarque*), n'aura qu'à l'enrouler pour lire tout à son aise LUSANDROS STRATEGOS (Lysandre, général). S'il use d'un manche plus gros ou plus fin, les lettres ne coïncideront plus. On peut cependant se passer de manche pour reconstituer le texte original : simplement en essayant de lire les lettres de 2 en 2, puis de 3 en 3, ou (dans le cas qui nous occupe) de 4 en 4, jusqu'à avoir affaire à un texte intelligible. Peu sûre, la scytale ne devait son utilité qu'à sa rapidité de mise en œuvre – et au peu de jugeote de l'adversaire qui, la trouvant sur un messager, y aurait vu quelque amulette ou bête bande de cuir. Les anciens n'étaient pas très exigeants ; et Jules César avait beau être l'auteur, nous dit Suétone, d'un brillant traité de cryptologie, l'encodage de ses ordres tactiques se limitait à décaler de trois rangs les lettres de l'alphabet. CAESAR devenait ainsi FCGVCT – procédé de substitution de lettres à la portée d'un écolier. Mais pour en revenir à notre scytale, elle reste le modèle des codes par transposition, dont le principe est de mélanger les lettres en les décalant, grâce à des pochoirs, notamment, comme le fit l'état-major du Kaiser jusqu'en 1918. Système si facile à «casser», qu'il ne contribuera guère à leur victoire. **D. D. L. T.**

UFOMANIA

Durant l'automne 1954 et plus particulièrement en octobre, eut lieu en France et en Italie une vague d'observation d'ovnis, dont la presse s'est fait l'écho.

Illustration de l'hebdomadaire Italien «la Domenica del Corriere» du 17 octobre 1954 représentant une soucoupe volante venant soi-disant de la planète Mars.

Les soucoupes volantes



Les objets volants non identifiés obsèdent tout particulièrement les hommes depuis les années 1950. Pile au moment où la série *Blake et Mortimer* fut créée. Mieux, Edgar P. Jacobs était un fidèle lecteur d'H. G. Wells, dont il avait illustré *la Guerre des mondes*, paru en 1898, qui posait la question de l'envahissement de notre planète par des extraterrestres. Dans *l'Énigme de l'Atlantide*, Jacobs imagine qu'ils existe des «intraterrestres». Il n'avait peut-être pas tort, si l'on considère certaines découvertes parmi les plus récentes. Et aussi, le père de la série invente des vaisseaux qui seraient capables de sortir de l'eau plutôt que des cieux. Certains ufologues prédisent exactement la même chose. Et si Jacobs avait eu raison avant tout le monde ?

L'ÉNIGME DE L'ATLANTIDE Edgar P. Jacobs (1957)

RÉSUMÉ : *L'Énigme de l'Atlantide* parut dans le journal *Tintin* à partir de 1955. En vacances sur une île des Açores, Mortimer en profite pour faire un peu de spéléologie. Il y découvre un rocher radioactif qui n'est pas sans évoquer l'orichalque de Platon, métal précieux des Atlantes. Blake et Mortimer explorent les grottes de l'île. En fait, l'Atlantide existe bel et bien. Au moyen de soucoupes volantes, les Atlantes, plus évolués que les Terriens, surveillent la planète. Le continent englouti abrite une civilisation qui, suite à un second engloutissement, se cherche un nouveau destin. Bientôt, un immense convoi de vaisseaux va quitter la Terre.

Aux sources de Blake et Mortimer

Affiche du film «le Jour où la Terre s'arrêta» de Robert Wise, 1951.

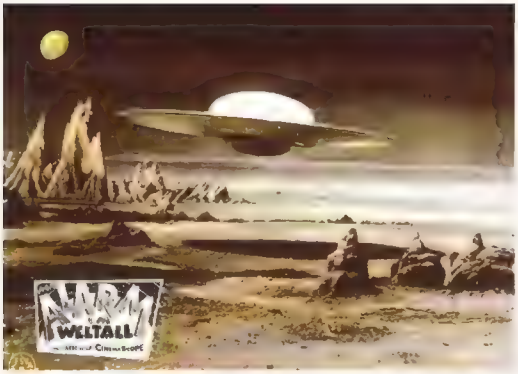
Des prototypes de cinéma

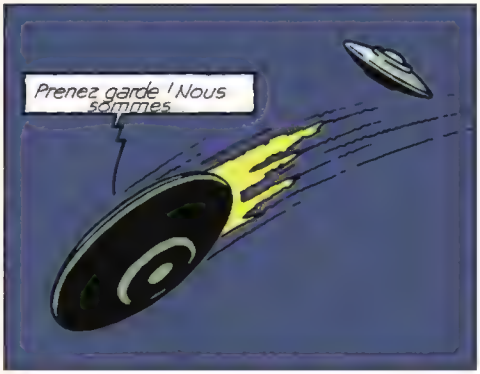
On retrouve le romancier de science-fiction britannique H.G. Wells et sa *Guerre des mondes* parmi les influences de Jacobs dans la création de *l'Énigme de l'Atlantide*. L'auteur se revendiquait de «l'anticipation scientifique» de Wells dans le sens où son récit intégrait, en effet, les derniers progrès de la recherche. Abonné à la revue *Science & Vie*, Jacobs avait appris dans le numéro du mois d'avril 1951 consacré aux soucoupes volantes, tout ce que le monde scientifique pensait «des vérités, des possibilités et des illusions» sur ce thème. Une douzaine de sommités, au rang desquelles le célèbre professeur Auguste Piccard, explorateur de la stratosphère, exprimaient leurs doutes sur l'existence de ces engins extraterrestres, tandis qu'Alexandre Ananoff, le président du Congrès international d'astronautique, synthétisait les données du problème. Jacobs étudiera le dossier en profondeur. Il tirera profit dans sa réflexion des plans de différents prototypes de l'inventeur français Dreux-Huzard, de l'aérodynamicien russe Dimitri Riabouchinsky ou de l'ingénieur allemand Alexander Lippisch. Mais les silhouettes des soucoupes volantes atlantes des *Aventures de Blake et Mortimer* doivent davantage à l'imagerie de deux monuments du cinéma de science-fiction des années 1950 : *le Jour où la Terre s'arrêta* de Robert Wise et *la Guerre des mondes* de Byron Haskin. **Daniel Couvreur**

Anticipation scientifique

C'est en refermant *l'Atlantide et le règne des géants* de Denis Saurat, que Jacobs a très probablement choisi de se lancer dans l'épopée de *l'Énigme de l'Atlantide*. Philippe Biermé de la Fondation Jacobs a retrouvé dans la bibliothèque de l'auteur un exemplaire de ce livre philosophique publié en 1954, annoté de la main du créateur de *Blake et Mortimer*. Mais Jacobs affiche d'emblée l'ambition de réécrire le mythe à sa façon. Dans les années 1950, la presse se passionne pour les ovnis. Une commission officielle du gouvernement des États-Unis se consacre à l'observation du phénomène. Des clichés «sensationnels» ont été pris à Majorque. Douze soucoupes auraient été vues au-dessus de Palerme et d'autres dans le ciel de la Nouvelle-Angleterre. En France, le Commissariat à l'énergie atomique a mobilisé ses savants et ses techniciens pour tenter d'y voir clair, mais c'est Jacobs qui va trouver la clé de l'énigme... en Atlantide.

Couverture du «Science & Vie» du mois d'avril 1951, n° 403.



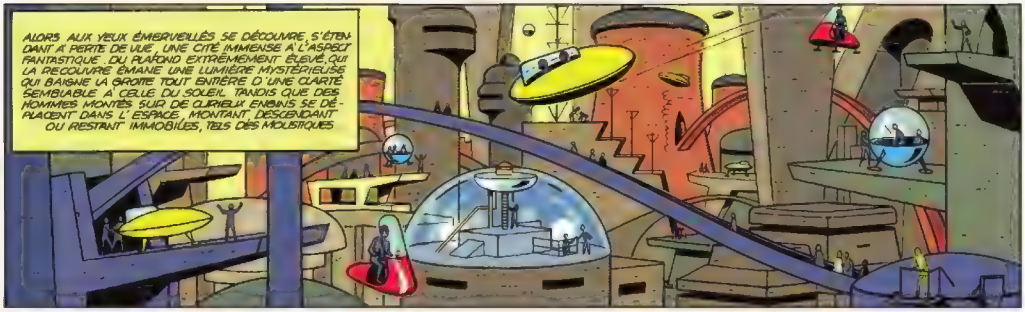


Bienvenue à Hollywood

Dès le premier album des *Aventures de Blake et Mortimer*, Jacobs se distingue par son génie de l'anticipation. L'Espadon ou l'Aile rouge sont des prouesses de design et de technologie, dont la ligne et les performances ont été développées à partir de prototypes existants. Le dessin de Jacobs ne recherche pas l'utopie technologique, il se pose simplement à l'avant-garde de l'ingénierie. Le danger avec les soucoupes volantes, c'est de basculer dans la science-fiction. Jacobs ne veut pas passer pour un mystificateur. Faute de pouvoir se raccrocher à des certitudes scientifiques, il va puiser dans l'imaginaire collectif du cinéma hollywoodien. Les extraterrestres tiennent le haut de l'affiche dans les années 1950 avec *le Jour où la Terre s'arrêta* de Robert Wise, *la Guerre des mondes* de Byron Haskin ou encore *Planète interdite* de Fred McLeod Wilcox, sorti l'année même de la création de *l'Énigme de l'Atlantide* dans le journal *Tintin*.

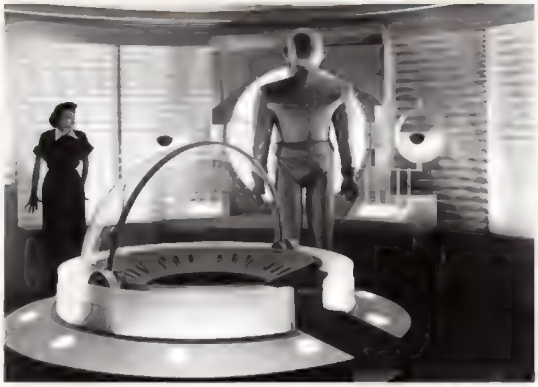
Atterrissage d'une soucoupe volante dans le film «la Planète interdite» de Fred McLeod Wilcox, d'après une histoire d'Irving Block et Allen Adler, 1956.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Énigme de l'Atlantide».


ALORS AUX YEUX ÉMERVEILLÉS SE DÉCOUVRE, S'ÉTENDANT A PERTE DE VUE, UNE CITÉ IMMENSE A L'ASPECT FANTASTIQUE. DU PLAFOND EXTRÊMEMENT ÉLEVÉ, QUI LA RECOUVRE ÉMANE UNE LUMIÈRE MYSTÉRIEUSE QUI BAIGNE LA GROTTE TOUT ENTIÈRE D'UNE CLARTÉ SEMBLABLE A CELLE DU SOLEIL. TANDIS QUE DES HOMMES MONTÉS SUR DE CURIEUX ENGINS SE DÉPLACENT DANS L'ESPACE, MONTANT, DESCENDANT OU RESTANT IMMOBILES, TELS DES MOUSTIQUES

Space opera

À l'origine, Jacobs avait prévu de développer le récit de *l'Énigme de l'Atlantide* en deux tomes, mais la rédaction du journal *Tintin*, dans lequel paraissaient *les Aventures de Blake et Mortimer*, va s'y opposer. Le dessinateur s'était lancé dans d'innombrables études de costumes et d'engins spatiaux. L'hebdomadaire craignait de le voir s'enliser dans une histoire interminable. L'auteur sera contraint de couper dans le prologue, que Jacobs avait conçu comme «un suspense sur l'apparition de soucoupes volantes et d'extraterrestres». Il perdra ainsi le bénéfice d'une première partie spectaculaire, qui promettait de faire la part belle à son goût pour l'imagerie cinématographique du «space opera».



Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Énigme de l'Atlantide».
«Le Jour où la Terre s'arrêta» de Robert Wise avec Patricia Neal, 1951.

D'où viennent les ovnis ?

LA POSSIBILITÉ D'UNE VIE EXTRATERRESTRE A NOURRI L'IMAGINATION D'ARTISTES VISIONNAIRES, AU PREMIER RANG DESQUELS EDGAR P. JACOBS. DEPUIS LES ANNÉES 1950, CEUX QUI VOIENT D'ÉTRANGES OBJETS DANS LE CIEL SONT RÉGULIÈREMENT REPOUSSÉS DANS LES CORDES PAR LA SCIENCE. UNE RÉCENTE HYPOTHÈSE VIENT POURTANT VALIDER CELLE DE JACOBS DANS *L'ÉNIGME DE L'ATLANTIDE* : LES PETITS HOMMES VERTS VIENNENT-ILS DES FONDS MARINS ?

Par Raphaël Turcat

Le légendaire orichalque radioactif ? C'est Icare, le neveu du Basileus, grand chef du continent englouti des Atlantes, qui en parle le mieux dans l'album *l'Énigme de l'Atlantide* : « Il est pour nous une inépuisable et fabuleuse source d'énergie. C'est cette dernière qui meut notamment les engins qui nous permettent de prospecter les espaces interplanétaires et, surtout, de surveiller les activités de l'homme, les engins que vous appelez... » « ...LES SOUCOUPES VOLANTES ! ? !? », s'exclament en chœur Francis Blake et Philip Mortimer, affublés de costumes de science-fiction inspirés de ceux que Jacobs avait créé pour son premier space-opera, *le Rayon U*.

Quand paraît en 1957 *l'Énigme de l'Atlantide*, dix ans se sont écoulés depuis que Kenneth Arnold, un pilote privé, s'est mis en tête de retrouver un avion de l'armée américaine disparu. À bord de son propre appareil, il a bon espoir d'empocher les 5 000 $ de récompense promise à qui retrouvera l'aéronef. Soudain, à proximité du mont Rainier, dans l'État de Washington, il aperçoit une formation de neuf objets volants qu'il prend d'abord pour des avions de chasse. Mais, très vite, plusieurs choses l'interpellent : la vitesse des objets en question (2 000 km/h à vue de nez, vitesse inatteignable à l'époque), leur forme (arrondie à l'avant, triangulaire à l'arrière) et leur trajectoire, « comme des soucoupes qui

Ah ! ça, gentleman, nous direz-vous où nous sommes et qui vous êtes ?...
Qui !... et sachez que nous ne goûtons que médiocrement cette plaisanterie !...

À GAUCHE

Edgar P. Jacobs, image extraite de « l'Énigme de l'Atlantide ».

À DROITE

Alessandro Lonati, « Une soucoupe volante enlevant un mouton », pastel.

Dean Mitchell, pilote du module lunaire de la mission Apollo 14, affirme avoir eu accès à des documents top secrets révélant l'existence d'une intelligence extraterrestre.

MYSTIFICATION
Irving Newton, météorologue, montre les débris d'une soi-disant soucoupe volante trouvée en juin 1947 par Marc Brazel.

ricocheraient sur l'eau». Qu'a vu exactement Kenneth Arnold ce 24 juin 1947? Nul ne le sait vraiment. Qu'importe: un terme est né, une légende est en marche. 1947, c'est aussi l'année où débute la guerre froide entre les États-Unis et l'URSS. Cette période de tensions n'est sans doute pas étrangère à l'apparition de plus en plus soutenue de trucs difficilement identifiables dans notre ciel et à l'expansion d'une discipline, l'ufologie, qui accueillera tout un tas de types persuadés que notre Terre est régulièrement visitée par des créatures se déplaçant à bord de drôles d'engins volants. Mais rien n'empêche de remonter plus loin dans l'histoire. «Les observations sont aussi vieilles que l'humanité, avance Yves Couprie, coauteur du passionnant *Ovnis, enquête sur un secret d'États* (éd. du Cherche-Midi). Les prophéties de la Bible parlent de chars volants, les manuscrits de la mer Morte évoquent des "gardiens du ciel". Alexandre le Grand a vu des "boucliers de feu" dans le ciel. Et quand il traversait l'Atlantique, Christophe Colomb a été suivi par d'étranges lumières.»

Celui qui assure se préserver «de tout ce qui peut circuler de farfelu sur le Net», continue de dérouler les exemples venus d'une époque où s'élever dans les airs semblait aussi incongru que voyager dans le temps aujourd'hui: «On a retrouvé dans des grottes du Néolithique, en Inde, au Pérou et en Australie, d'étranges gravures qui pourraient représenter des engins volants. Tous les textes sacrés – tibétains, hindous, précolombiens – font référence à des apparitions célestes. Cela a donné une théorie très intéressante, dite "des anciens astronautes", selon laquelle la Terre est visitée depuis des millénaires, peut-être par une civilisation très avancée qui s'en servirait comme laboratoire...»

La pop culture s'est nourrie abondamment du phénomène depuis le siècle dernier: *l'Énigme de l'Atlantide*, bien sûr, mais aussi *la Guerre des mondes* (dès 1898), *2001: l'Odyssée de l'espace*, *Vol 714 pour Sidney*, *Rencontres du troisième type*, *E.T.*, *Alien*, *Contact*, *Signes*, etc. Pour autant, nous ne sommes toujours pas en mesure de vous révéler si oui ou non les petits gris dans leurs drôles de machines existent. Même si certains nouveaux faits sont venus mettre de l'air dans les turbines. Pendant longtemps, les ovnis ont fait germer des théories du complot: les gouvernements cacheraient leurs découvertes, un sentiment entretenu par des personnalités comme l'astronaute Edgar Dean Mitchell, pilote du module lunaire de la mission Apollo 14, qui affirme notamment avoir eu accès à des documents top secrets révélant l'existence d'une intelligence extraterrestre volontairement cachée au public, notamment lors de l'affaire Roswell. Philip Mortimer croisera d'ailleurs une créature similaire au célèbre *fake* extraterrestre lors de *l'Étrange Rendez-Vous*. Depuis, les choses ont un peu évolué.

THÉORIE DU COMPLOT

«En 2009, la marine russe a déclassifié ses dossiers: dans l'un d'eux, un ancien capitaine des services secrets affirmait que des ovnis étaient souvent aperçus dans les Caraïbes», détaille Yves Couprie. En janvier dernier, sous la pression de John Greenewald, ufologue poids lourd à la

VRAI | FAUX

Nous pourrions vivre sur une autre planète.

FAUX «Tout est prêt, nos disques interplanétaires ont depuis longtemps exploré et préparé la route. Vous embarquerez sous la conduite de vos chefs dans les aéronefs intersidéraux et bientôt nous revivrons libres sous un triple soleil, à des milliers et des milliers de lieues d'ici.» Ainsi parle le Basileus, chef des Atlantes, qui prépare son peuple au grand départ alors que l'Atlantide disparaît peu à peu sous les eaux. Bientôt, les soucoupes volantes arracheront de la Terre tout ce petit monde sous le regard de Blake et Mortimer, pas fâchés de rester sur le plancher des vaches. Mais au fait, pourrions-nous, comme les Atlantes, aller vivre «sous un triple soleil»? Pas vraiment, à en croire Michel Viso, responsable des programmes exobiologie au CNES: «Ça me semble très difficile d'imaginer une planète habitable autour d'un triple soleil pour une raison simple: les interférences gravitationnelles entre les deux soleils avec cette planète habitable signifieraient une orbite totalement chaotique.» Et sans aller aussi loin, serait-il envisageable d'aller vivre sur Mars, par exemple? «Il n'y a pas de liquide, pas d'oxygène et il y fait -70 °C !, soupire-t-il. Allez planter du riz et importer des vers de terre avec ça...»

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «l'Énigme de l'Atlantide».

tête du site The Black Vault, l'US Air Force déclassifie à son tour les fichiers de son Blue Book, un projet où sont consignés tous les rapports d'objets volants non identifiés de 1952 à 1969 : on y découvre que sur les 12 618 cas d'ovnis répertoriés, 706 restent inexpliqués. Côté français, le GEIPAN (Groupe d'études et d'informations sur les phénomènes aérospatiaux non identifiés), un service du CNES (Centre national d'études spatiales) créé en 2005, affirme que toutes ses données sont mises à disposition du public, notant toutefois ceci : « L'hypothèse selon laquelle un certain nombre d'observations pourraient être liées à des manifestations de civilisations lointaines très en avance sur la nôtre ne peut être écartée, mais il ne peut s'agir en l'état actuel de nos connaissances que d'une hypothèse non démontrée. » Pour le dire plus clairement : tant qu'E.T. ne sera pas descendu de sa soucoupe volante, organisera un concert au Stade de France et ouvrira un compte Twitter, les ovnis n'existeront pas.

Pourtant, il reste des cas troublants, comme celui de Châtillon-sur-Chalaronne. Le 2 octobre 2007, dans ce village de l'Ain qui fait partie de l'association les Plus Beaux Détours de France, une vingtaine de témoins observent par temps dégagé un objet volant à basse altitude pendant vingt minutes. « C'était comme la masse d'une grosse maison, en forme de losange, de couleur marron foncé sur la partie inférieure et bleutée avec reflets dorés sur la partie supérieure », détaille à l'époque l'un des témoins à une journaliste du *Progrès*. Trois enquêteurs du GEIPAN se déplacent, interrogent des témoins de la scène. Aucune explication plausible n'est trouvée. Aujourd'hui, quand on consulte les archives du GEIPAN, le cas de Châtillon-sur-Chalaronne a mystérieusement disparu...

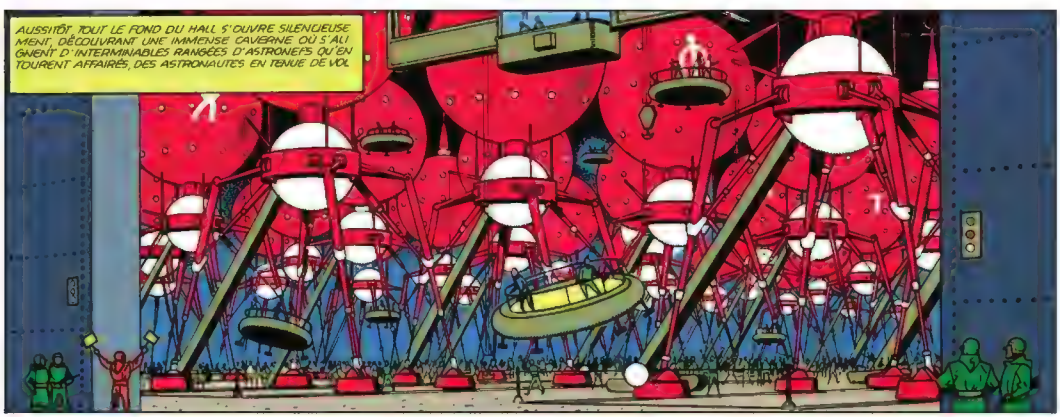
Loin de nous l'idée de développer dans ce très respectable magazine une obscure théorie du complot. La preuve : tentons une démonstration par l'absurde. Pour imaginer un engin d'origine inconnue se déplaçant entre les planètes, il faudrait qu'il y ait une vie dans l'espace capable de le construire et de le piloter jusqu'à nous sans s'égarer (« Argh, t'as encore raté la sortie Terre, on est obligé de continuer jusqu'à Vénus ! »). C'est là que

FLYING SAUCER

Le 24 juin 1947, le pilote privé Kenneth Arnold dit avoir aperçu neuf objets volants près du mont Rainier, dans l'État de Washington, qui se déplaçaient « comme une soucoupe qui ricocherait sur l'eau ». L'expression « soucoupe volante » est restée.

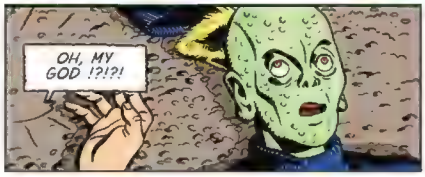
Couvertura du magazine « Fate », en 1948.

Kenneth Arnold devant son avion.


AUSSITÔT, TOUT LE FOND DU HALL S'OUVRE SILENCIEUSEMENT, DÉCOUVRANT UNE IMMENSE CAVERNE OÙ S'AUGMENT D'INTERMINABLES RANGÉES D'ASTRONEFS QU'EN TOURENT AFFAIRÉS, DES ASTRONAUTES EN TENUE DE VOL

GUEST STAR

En juillet 1947, un ballon-sonde de l'armée s'écrase au Nouveau-Mexique. Les ufologues s'emparent de l'affaire de Roswell : il s'agit d'une visite extraterrestre. En 1993, un producteur londonien prétend posséder le corps de l'un d'eux et diffuse des photographies de son autopsie. Cette supercherie est surtout révélatrice des nombreux mythes et légendes qu'elle a générés. La créature fait même une apparition dans la série *Blake et Mortimer*.



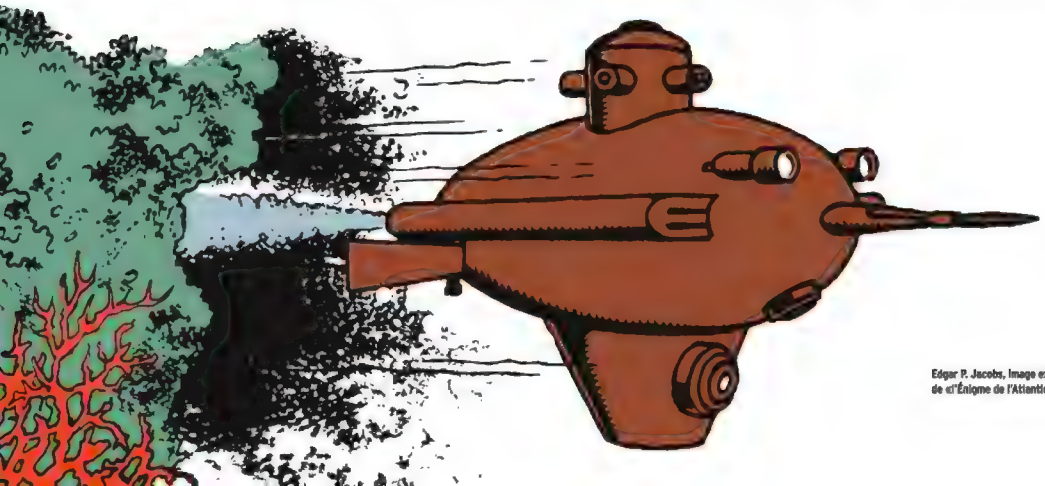
Edgar P. Jacobs, image extraite du «Mystère de la Grande Pyramide», tome 2.

Reconstitution de la prétendue autopsie de Roswell.

Jean Van Hamme et Ted Benoît, vignette extraite de «l'Étrange Rendez-Vous».

les choses se corsent. Récemment, une activité se manifeste sous la forme d'aérosols provenant d'un océan situé sous la couche de glace d'Encelade, une lune de Saturne. Certains chercheurs s'emballent, peut-être un peu trop vite. Au mois de janvier dernier, les astrophysiciens Tsvi Piran et Raul Jimenez calment tout le monde dans la très sérieuse *Physical Review Letters*. Selon eux, 10 % seulement des galaxies existantes pourraient éventuellement abriter une vie complexe, les compères ajoutant que la vie en question ne pourrait être recherchée à moins de 6 500 années-lumière ! Adieu E.T. et les soucoupes volantes ? Sans aucun doute. À moins que…

Michel Viso a la gouaille de ceux qui ont vécu plusieurs vies. Vétérinaire à l'origine, il se rêve un temps spationaute et intègre en 1985 le CNES, où il est aujourd'hui devenu responsable des programmes exobiologie, une science qui étudie les possibilités d'existence dans l'univers. Si nous le sollicitons, c'est pour qu'il éclaire de son savoir une autre hypothèse née de la relecture de *l'Énigme de l'Atlantide* : puisqu'une vie extraterrestre intelligente a peu de chances de venir du ciel, pourrait-elle surgir de… la Terre ? «Contrairement à notre planète qui n'avait pas de chimie très développée et était encore très chaude il y a quatre milliards d'années, Mars, sa voisine, était plus petite, plus loin du Soleil et a donc pu commencer à se refroidir, entraînant une chimie prébiotique antérieure à celle de la Terre, nous confirme-t-il de sa maison transformée en ménagerie. Pendant le "grand bombardement tardif" de cette époque, des morceaux de Mars ont pu arriver sur Terre. Il n'est donc pas impossible que la pichenette de la vie sur Terre provienne de Mars. Choc de départ, conditions de chaleur, radiations



Edgar P. Jacobs, image extraite de «l'Énigme de l'Atlantide».

INVASION
Objet volant non identifié aperçu dans le ciel américain en 1967. Mais où est donc David Vincent ?

pendant le trajet, choc de rentrée : des bactéries peuvent avoir supporté ça.»
Des météorites martiennes au fond des océans, une mystérieuse espèce qui se serait développée depuis des temps immémoriaux et vivrait cachée sous les flots, comme dans *Abyss*, se manifestant de temps à autre et attendant le moment opportun pour apparaître aux yeux de tous et sauver notre Terre en péril ? «BY JOVE !», s'écrieraient nos compagnons Blake et Mortimer devant une telle éventualité. «Depuis bien longtemps, marins et navigateurs sont témoins de phénomènes étranges, dans toutes les mers du monde, abonde Yves Couprie. On ne compte plus les observations faites dans le Pacifique par des pêcheurs polynésiens. En 1952, un commandeur de la Navy a rédigé un rapport officiel sur une perturbation sous-marine circulaire, pulsante, très lumineuse, de 1000 à 1500 pieds de circonférence. L'un des cas les plus frappants est celui de l'observation, en 2009, par l'équipage d'un navire de l'US Navy, de gigantesques ronds de lumière sous l'eau, qui se déplaçaient à la vitesse du son... On appelle ces phénomènes des osnis, pour objets sous-marins non identifiés, à propos desquels un ancien officier de la British Royal Navy Intelligence, Ivan Sanderson, a consacré un ouvrage en 1979 : *les Invisibles sous la mer* (éd. Albin Michel).»
Bilan : ainsi que l'avait imaginé Edgar P. Jacobs dans *l'Énigme de l'Atlantide*, les soucoupes volantes seraient plutôt des soucoupes flottantes... «Ce qui est incroyable, avec Jacobs, affirme Éric de Broche des Combes, architecte designer spécialisé dans l'imagerie 3D, c'est qu'il dessine des vaisseaux spatiaux en 1957, à l'époque où l'homme n'en a pas encore construit ! Et il n'y a rien de plus difficile, pour un dessinateur, que d'imaginer des formes à partir de rien. C'est aussi la marque des plus grands.»

UN MYSTÈRE ABYSSAL

Malheureusement, l'hypothèse tombe vite... à l'eau. «Tout cela suppose qu'il y ait eu un début de vie sur Mars avant la Terre, or il est impossible de le prouver, douche notre enthousiasme Michel Viso. Et quand bien même il y en eut une, les premières molécules arrivées de Mars auraient ensuite utilisé des composés terrestres pour se développer. Quand on met une goutte d'eau dans la mer, ça devient la mer et pas une goutte d'eau qui reste goutte d'eau dans la mer, elle est diluée, absorbée. Eh bien nous, c'est pareil ! S'il y avait eu une même bactérie sur Mars et sur Terre, les lignées qu'elles auraient produites auraient été fondamentalement différentes parce que les conditions sont fondamentalement différentes. Désolé de casser votre baraque !»
Alors, que nous reste-t-il si la science met à mal notre imagination ? S'en remettre à l'astrophysicien René Doyon, par exemple, qui affirme que dans une dizaine d'années, on SAURA : «La nouvelle génération de télescopes et d'instruments nous permettra assurément de réaliser des percées majeures», assure ce Canadien à la tête de l'Institut de recherche sur les exoplanètes. Ou alors, comme Yves Couprie, croire qu'il y a toujours une part de vérité dans les légendes, comme celle de l'Atlantide, dont s'est inspiré Edgar P. Jacobs pour sa fameuse énigme : «De nombreux écrivains s'y sont intéressés, parmi lesquels Jules Verne, Pierre Benoit ou André Breton. Le commandant Cousteau avait lui-même entrepris des recherches pour retrouver l'Atlantide, en Grèce. Les correspondances de noms, comme la ville d'Atlan au Mexique et les divinités toltèques appelées "Atlantes", laissent supposer qu'une civilisation disparue a servi de lien entre les deux continents. Certaines fosses font 8 000 mètres de profondeur. Comme on sait très peu de choses sur les abysses, on peut donc tout imaginer. Et ceux qui le font le mieux sont les artistes visionnaires.» Merci d'entretenir la flamme, old chap, comme dirait un héros barbu en tirant sur sa pipe.

EXPOSITION UNIVERSELLE, BOMBE ATOMIQUE...

2 MYSTÈRES À LA LOUPE

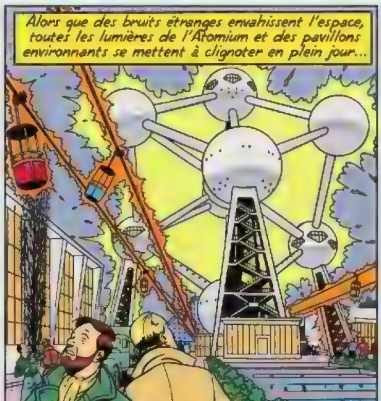
Dans le diptyque des *Sarcophages du 6e continent*, Mortimer est à la tête du pavillon britannique de l'Exposition universelle de 1958. Dans *la Machination Voronov*, Blake et Mortimer se retrouvent en pleine guerre froide. Une fusée, lancée à partir du cosmodrome de Baïkonour, percute une météorite. Les Russes cherchent à étouffer l'affaire.

1 | Pourquoi l'Atomium ne fut-il pas détruit ?

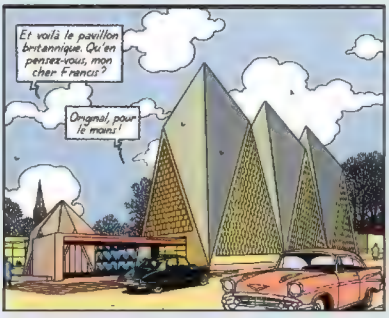
POUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1958, UN IMPRESSIONNANT ATOMIUM, QUI DEVAIT CÉLÉBRER LE PROGRÈS HUMAIN, FUT CONSTRUIT À BRUXELLES.

Les Expositions universelles qui avaient tant marqué le XIXe et le début du XXe siècle (celle de 1889 nous a légué la tour Eiffel, celle de 1929 le Pueblo Español de Montjuich à Barcelone) sont en panne après la monstrueuse césure de la Seconde Guerre mondiale. La lignée ne reprend qu'après un long intervalle, en 1958. La date et le lieu sont hautement symboliques : cette Expo 58 se tient en effet à Bruxelles, capitale d'une nouvelle Europe, dont l'acte fondateur vient d'être signé (le traité de Rome de 1957). Autant dire, comme le montre l'album *les Sarcophages du 6e continent*, qu'il s'agit d'un événement de portée internationale : les quelque 42 millions de visiteurs qui se rendront au parc du Heysel entre avril et octobre de cette année le prouveront. Le plan Marshall a aidé le continent à se relever et la disparition de Staline (en 1953) a atténué les tensions de la guerre froide : c'est donc une période quasiment euphorique qui s'ouvre et les différents pays participants ont à cœur de le confirmer dans leurs pavillons. L'un d'entre eux en est devenu le symbole définitif : l'Atomium, conçu par l'ingénieur André Waterkeyn, un étrange jeu de construction de sphères et de bâtonnets, qui évoque la molécule de cristal de fer à une échelle gigantesque. Les tubes sont creux, permettant au public de les parcourir, et la sphère supérieure accueille le restaurant le plus couru de la manifestation. Comme la tour Eiffel, l'Atomium aurait dû être démoli à l'issue de l'exposition. Mais comment détruire un symbole ? Restauré au début du XXIe siècle, il est devenu le principal cliché de Bruxelles. Les planches de Juillard nous permettent de découvrir d'autres pavillons mémorables, notamment ceux des États-Unis (une belle rotonde donnant sur des bassins) et de l'Union soviétique, les deux plus fréquentés et ceux que la folie d'Açoka frappa en priorité. Mais aussi celui de la France, avec ses murs-rideaux, très admiré pour son incroyable portée, dessiné par Gillet, Sarger et Prouvé, ou celui du Ruanda-Urundi avec son village traditionnel. La plupart des pavillons ont été détruits à l'issue de la manifestation, notamment cette spectaculaire structure en béton avec une flèche de 80 mètres dédiée au génie civil

Les visiteurs de l'Exposition universelle de Bruxelles devant l'Atomium imaginé par André Waterkeyn, en 1958.


Alors que des bruits étranges envahissent l'espace, toutes les lumières de l'Atomium et des pavillons environnants se mettent à clignoter en plein jour...

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 1.



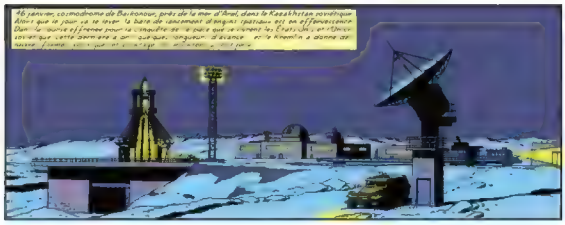
HYMNE À LA SCIENCE

Le pavillon britannique de l'Expo 58 fut imaginé par le designer James Gardner (1907-1995). À l'intérieur, les métiers à tisser de la Révolution industrielle, la turbo-hélice Viscount… Un véritable hymne à la science anglaise. Dans la BD, le professeur Mortimer y est chargé de développer le projet «Antarctique». Logique…

Des ouvriers terminant le pavillon britannique, le 14 septembre 1957.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 1.

belge. En dehors de l'Atomium, le principal rescapé est le pavillon américain. Le tchèque, une épure de verre et d'acier, est très apprécié car s'y donnaient les fameux spectacles de la Lanterne magique. Après avoir obtenu le prix du meilleur pavillon, il fut partiellement remonté à Prague. En revanche, l'impressionnante géométrie à neuf paraboles à la gloire de Philips n'a pas survécu. Elle avait pourtant été dessinée par une fine équipe (Le Corbusier et Iannis Xenakis) pour accueillir *le Poème électronique* spécifiquement composé par Edgar Varèse. «Bilan du monde pour un monde plus humain», tel était le slogan des organisateurs. Ou comment faire pour que la technique moderne serve exclusivement au bienfait de l'humanité. Dans le scénario d'Yves Sente, les machinations de la princesse Gita ont été à deux doigts de faire capoter cet idéal ! **Rafael Pic**



2 | Que faisaient donc les Russes à Baïkonour ?

Le cosmodrome de Baïkonour n'est pas en Russie, mais au Kazakhstan. Actuellement dans l'orbite états-unienne, l'ex-République d'URSS était encore territoire sûr en 1955. Staline ordonne à l'ingénieur en cosmonautique Korolev d'y construire une base, sur un désert de 75 sur 90 km : la moitié de l'Île-de-France. Logés dans camions ou abris glacés, les sapeurs du génie réalisent le projet. En sus de sa proximité relative de l'équateur (atout pour les lancements), la base bénéficie d'un nœud ferroviaire : 150 km de rails desservent trois zones et 250 pas de tir, chacun avec bunkers, antennes, usines à propergol ou azote liquide. Dans *la Machination Voronov*, c'est le pas n° 1 qui est représenté, celui des premières Semiorka, prévues pour lancer une bombe A sur New York. La rampe dessinée par André Juillard est cependant celle d'un vol civil fameux, Vostok 3KA – celui de Gagarine. À son apogée (1980), 100 000 personnes trimeront à Baïkonour ; mais après 1 300 lancements, la chute de l'URSS oblige l'activité militaire à migrer prudemment vers la Russie, à Plessetsk, vers Arkhangelsk. **Dominique de La Tour**

UN SCÉNARIO TERRIFIANT

Le cosmodrome de Baïkonour ne faisait pas qu'envoyer des cosmonautes dans l'espace. En pleine guerre froide, les Soviétiques projettaient de lancer une fusée atomique sur New York. Un scénario digne du *Docteur Folamour* de Stanley Kubrick.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite de «la Machination Voronov».

Lancement de Spoutnik 1 le 4 octobre 1957 depuis Baïkonur, au Kazakhstan.

Les cosmonautes Piotr Klimuk et Vitali Sevastianov en séance d'entraînement.

VOLATILE

Oiseaux endémiques de l'Antarctique, les manchots empereurs peuvent atteindre 122 cm de haut et pèsent entre 20 et 40 kg. Ils sont aujourd'hui menacés d'extinction.

Manchot empereur en Antarctique.

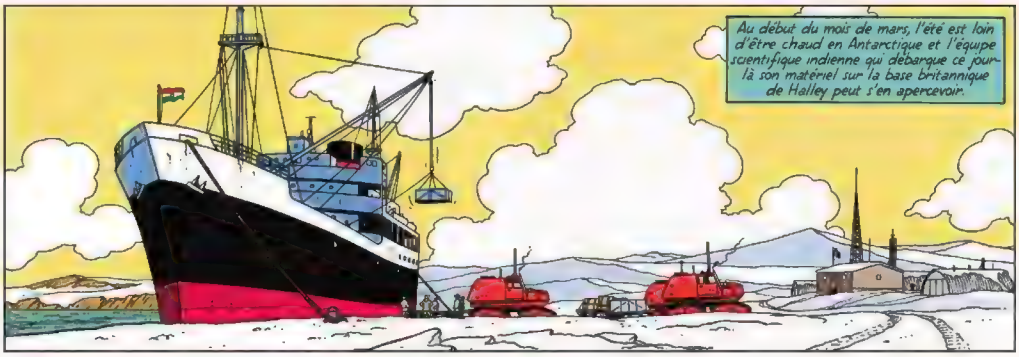
Antarctique : l'enfer blanc

L'Antarctique est un continent passionnant. Recouvert dans sa quasi-totalité d'une épaisse couche de glace, il n'a pas de population permanente. La température moyenne y est de -57 °C. Autant dire qu'il y fait frisquet. Depuis les premières explorations, au milieu du XIXe siècle, jusqu'à l'installation des bases scientifiques internationales dans les années 1950, le sixième continent est une terre d'aventures humaines et scientifiques fascinante. Dans *les Sarcophages du 6e continent*, Yves Sente et André Juillard ont décidé d'en faire le décor des *Aventures de Blake et Mortimer*. L'occasion de décrire les conditions de vie infernales subies par nos héros en Antarctique. Et de vérifier si les différentes options choisies par nos auteurs sont réalistes.

LES SARCOPHAGES DU 6e CONTINENT tomes 1 et 2, Yves Sente et André Juillard (2003 et 2004)

RÉSUMÉ : Renouant avec la prépublication en magazine, ces deux épisodes ont été publiés dans le quotidien suisse *le Temps*. La Princesse Gita, dissimulée derrière le masque du mystérieux empereur Açoka, cherche à mettre au point une arme d'un genre nouveau et à se venger de Mortimer, qui l'avait séduite aux Indes alors qu'ils étaient encore tous deux adolescents. Le sarcophage inventé par Açoka est capable d'envoyer virtuellement Olrik en Europe pour tuer Mortimer. Le sarcophage est caché en Antarctique. Olrik finira dedans.

Aux sources de Blake et Mortimer


Au début du mois de mars, l'été est loin d'être chaud en Antarctique et l'équipe scientifique indienne qui débarque ce jour-là son matériel sur la base britannique de Halley peut s'en apercevoir.

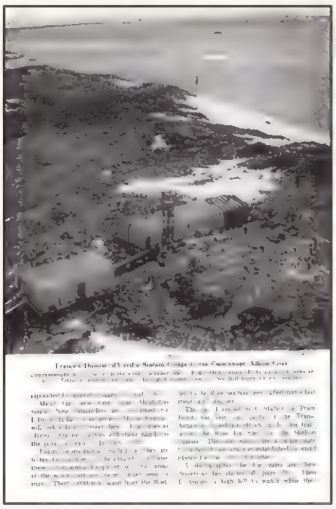
Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 1.

Cap sur le pôle Sud

Les Aventures de Blake et Mortimer **se déroulent essentiellement au cours des années 1950. En tout cas, les repreneurs de la série sont restés dans cette époque. Pour camper le continent antarctique d'après-guerre, André Juillard s'est procuré d'anciennes revues, des numéros du *National Geographic* des années 1940 et 1950, particulièrement. Pour autant, son souci de véracité n'est pas aussi pointu que celui d'Edgar P. Jacobs. «Parfois, il m'est arrivé d'improviser», confie-t-il. Qu'importe, ses décors principaux sont tout à fait documentés. Les moyens de locomotion, du bateau au traîneau en passant par les autoneiges, sont conformes à la réalité de ces années-là. Certaines tenues, également, ont fait l'objet d'un soin attentif, même si elles paraissent bien dérisoires si l'on songe aux combinaisons modernes. La documentation papier ne fut pas la seule utilisée. À l'heure d'Internet, les différentes banques d'images du réseau mondial ont également été consultées. Ah, si Jacobs avait été connecté, *les Aventures de Blake et Mortimer* n'auraient sans doute pas été les mêmes…** **V. B.**

Station scientifique

De nombreuses bases scientifiques parsèment le sixième continent. Celle dont se sont inspirés Yves Sente et André Juillard est la base scientifique française Dumont d'Urville. Elle se situe sur l'île des Pétrels, en Terre-Adélie, dans l'archipel de Pointe Géologie, et doit son nom à l'explorateur Jules Dumont d'Urville, qui le découvrit en 1840. Dans les années 1950, on ne pouvait y accéder par bateau. Elle n'est active que l'été. Sa population actuelle varie entre 70 et 120 hommes, selon la saison, qui vivent dans des baraquements. Ils sont ravitaillés cinq fois par an grâce au navire *Astrolabe*.



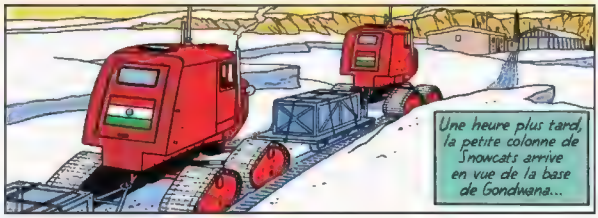
Page extraite d'un numéro du «National Geographic», 1957.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 2.

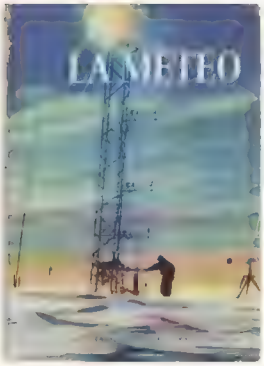
Tracteur des neiges

Les autoneiges représentées dans *le Sarcophage du 6e continent* sont des interprétations du fameux snowcat de la marque Tucker. Au cours de la première expédition transcontinentale au pôle Sud, l'explorateur anglais Vivian Fuchs en fit construire quatre, dotées d'équipements spéciaux. Il s'agit du premier véhicule de l'histoire à circuler dans des conditions extrêmes. Trois d'entre eux sont toujours conservés dans des musées anglo-saxons. Pour s'y retrouver, André Juillard a noté l'emplacement des vignettes concernées par cette source : page 36, tome 1, au crayon, en bas à gauche du magazine.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 1.



Couverture d'un numéro du «National Geographic», 1958.



Froid glacial

La météorologie est un élément essentiel de la survie en Antarctique. En 1957, époque où se déroulent *les Aventures de Blake et Mortimer*, on a relevé les températures suivantes : - 49,4 °C (minimum), - 46,3 °C (maximum). Ce qui fait une moyenne de - 48 °C. Un peu frisquet, tout de même. Pour ne rien arranger, le climat est... désertique. Un véritable enfer.

«Encyclopédie par l'images», Hachette. Le livre fait partie de la documentation personnelle d'André Juillard.

De Halley à La Madeleine. Ici Byrd. Je suis désolé de vous annoncer que nous venons de subir un petit séisme, heureusement sans conséquence grave mis à part...

Bonnes ondes

L'explorateur Byrd fut de la mission Highjump, en 1946, soit quelques années à peine avant que le capitaine Blake et le professeur Mortimer ne posent le pied en Antarctique. À l'époque, les moyens de transmission sont primordiaux. Jusque dans les années 1960, on utilise des radios TSF, avec des longueurs d'onde partagées.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 2. Jeune homme au radio télégraphe, durant les années 1950.

Le continent de tous les extrêmes

AVEC SES 14 MILLIONS DE KM², L'ANTARCTIQUE EST PLUS VASTE QUE L'EUROPE ET CONSTITUE LE PLUS GRAND DÉSERT DU MONDE. UN DÉSERT HOSTILE ET GLACÉ QUE BLAKE ET MORTIMER EXPLORENT (SANS L'ÉQUIPEMENT ADÉQUAT !) EN TRAÎNEAU, CHENILLETTE OU ENCORE EN SOUS-MARIN. ET CE, EN PLEINE GUERRE FROIDE.

Par Anne Lefèvre-Balleydier

À GAUCHE

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 2.

À DROITE

Base antarctique Almirante Brown, station argentine de recherche scientifique.

Vent, neige, banquise, icebergs, brise-glace, chenillettes... *Les Sarcophages du 6e continent* nous entraînent dans une des régions les plus rudes de la planète : l'Antarctique. Mais pas n'importe quand. En 1958, autrement dit, en pleine guerre froide, et au beau milieu de l'année géophysique internationale, troisième édition d'un événement mondial créé pour fédérer les grandes nations autour de l'étude des régions polaires. De nombreuses missions scientifiques sont alors menées au pôle Sud. Yves Sente et André Juillard y ont-ils puisé la trame de leur récit ? Rien n'est moins sûr...

C'est à proximité de la base britannique Halley que démarre l'aventure polaire dans le premier tome. Sous un froid glacial, accentué par les rafales de vent, des Indiens débarquent leur matériel d'un cargo, sous le contrôle d'un Anglais, le commandant Byrd. Son nom n'a pas été choisi au hasard, d'après Frédérique Rémy, spécialiste des zones polaires et chercheuse au CNRS : «Américain, et non Britannique, l'amiral Richard Byrd est un explorateur connu pour sa participation à l'opération Highjump.» En 1929, il est le premier à survoler le pôle Sud en avion, dix-huit ans après que le Norvégien Amundsen l'a atteint par voie terrestre. Mais Byrd a aussi à son actif deux autres expéditions sur le continent blanc. L'une a failli lui être fatale. En 1934, alors qu'il passe plusieurs mois dans un baraquement isolé et aménagé en station météo, il finit par s'asphyxier en raison d'un problème de ventilation : c'est l'absence de liaisons radio avec la base qui pousseront ses compagnons à venir le secourir. L'homme est téméraire. Il reprend donc la route du grand Sud en 1939, ayant cette fois le soutien financier

Impossible de pointer le nez dehors sans l'équipement ad hoc : une combinaison intégrale et un masque équipé d'un petit trou pour respirer.

de l'État pour mener sur le terrain des relevés biologiques, géologiques et météorologiques. Et c'est naturellement vers lui que se tourne l'US Navy en 1946, pour une expédition polaire comme elle n'en a pas mené depuis un siècle...

Mobilisant quelque 4 700 hommes, Highjump s'appuie sur une flotte impressionnante : 23 avions et 13 navires, dont deux brise-glace, un sous-marin, un porte-avions, des ravitailleurs... Pour l'historienne américaine Dian Belanger, cette opération illustre parfaitement le climat de guerre froide d'alors. Officiellement, il s'agit en effet d'établir des relevés topographiques et d'installer une base sur le continent blanc. Mais officieusement, l'idée consiste à tester hommes et matériel, pour être fin prêt si les Soviétiques attaquent les États-Unis par le pôle Nord. Tout ceci a visiblement inspiré les *Sarcophages du 6e continent*. Reste qu'en 1958, en Antarctique, ces tensions ne sont pas d'actualité. Dans le cadre de l'année géophysique internationale (et non géologique), pays de l'Est et de l'Ouest travaillent ensemble à l'exploration du pôle Sud. Jamais le capitaine Blake ne devrait s'écrier : «Goddam ! La base soviétique !» Mais il y a plus invraisemblable...

Construite en 1956 sur une banquise nord-ouest de l'Antarctique, et modernisée à plusieurs reprises depuis lors, la base britannique Halley pouvait bel et bien accueillir des scientifiques en 1958, dans ses baraquements en bois. De même, des stations de recherche française et soviétique existaient également. Mais, s'insurge Frédérique Rémy, «elles n'ont jamais été à côté de la base Halley : elles sont placées tout à l'opposé !». Pas question pour Francis Blake de rejoindre en deux heures avec chiens et traîneau la base soviétique. Implantée en 1957 dans la partie est de l'Antarctique, Vostok se situe à environ à 3 000 km de distance ! Quant à la station française, la seule de l'époque était Dumont d'Urville, également installée côté Est, à peu près 1 000 km plus loin. Mais sans parler de distance, Blake ne pourrait jamais supporter le froid tel qu'il est vêtu. En Antarctique, le mois de mars marque la fin de la belle saison. La température, déjà glaciale, baisse encore d'un cran : à Vostok, au cœur du continent, elle

Des pingouins devant «Obs», navire d'une expédition en Antarctique.

atteint des extrêmes et descend facilement sous la barre des -80 °C ! Impossible de pointer le nez dehors sans l'équipement ad hoc : une combinaison intégrale et un masque équipé d'un petit trou pour respirer. Sans compter qu'en hiver, près de la station française, les rafales de vent peuvent grimper à une vitesse de 300 km/h : sans protection efficace, le froid se glisse partout ! Et puis, dès qu'il y a du blizzard, ou une tempête de neige, il y a le risque de whiteout, sorte de brouillard de neige soufflée qui réduit la visibilité à moins d'un mètre ! Qu'on soit à pied ou en snowcat, autrement dit en chenillette, il est alors inutile d'espérer trouver sa route. Surtout pour rejoindre une base indienne… qui n'existe pas encore : sa première construction ne remonte qu'aux années 1980.

UNE FORÊT DE FOSSILES

Pourquoi l'avoir baptisé Gondwana ? Sans doute pour nous rappeler l'histoire de l'Antarctique. Né il y a au moins 3,8 milliards d'années, âge des plus anciennes roches trouvées sur place, ce continent n'a pas toujours été au pôle Sud. Au moment de l'apparition des premiers animaux à quatre pattes, voici 365 millions d'années, il se trouve largement plus au nord. Le futur Antarctique est alors collé à l'Australie, à l'Inde, à l'Afrique et à l'Amérique du Sud, dans un supercontinent nommé Gondwana. Cette histoire ancienne explique la présence de restes fossiles d'animaux dans les sédiments enfouis sous les glaces. Y compris de dinosaures, dont la découverte dans le sous-sol de la base indienne ne surprend pas le moins du monde le professeur Labrousse, quand il tente de s'échapper avec Philip Mortimer. Mais si des restes de ces reptiles ont été exhumés il y a une dizaine d'années, aucun fossile de tyrannosaure n'a jamais été trouvé sur ce continent. Et selon Éric Buffetaut, paléontologue au CNRS, il est peu probable qu'on en découvre un jour, ce genre de dinosaure n'étant connu qu'en Amérique du Nord. Quid de « la forêt pétrifiée », qui aux dires de Labrousse « doit être vieille de quelque dizaines de millions d'années » ? Des forages effectués au large de la côte Est ont effectivement permis de récupérer des fossiles de pollen provenant d'une forêt vierge qui aurait couvert le continent, entre 35 et 55 millions d'années. Seul bémol : outre que les arbres ne se transforment pas en pierre, mais ne font jamais que laisser leur empreinte dans la roche, le paysage d'une forêt fossile ne peut pas s'offrir aux yeux des passagers d'un sous-marin circulant sous la glace. Pas plus que « le spectacle unique d'un volcan en activité »…

Il y a 160 millions d'années, le Gondwana commence en effet à se disloquer, ses plaques tectoniques s'écartant, se heurtant, ou glissant les unes contre les autres. Cent millions d'années plus tard, celle qui porte l'actuel Antarctique dérive finalement vers le sud. Elle s'ouvre alors d'une grande entaille : un rift parsemé de volcans qui sépare aujourd'hui le continent en deux, le long de la chaîne dite Transantarctique. Neige puis glace vont la recouvrir, voilà 15 millions d'années. Et même

COMMENT S'HABILLER PAR UN FROID DE CANARD ?

L'habillement est un élément fondamental de la survie dans des conditions extrêmes. Deux éléments à prendre en compte : le froid et le vent. L'anorak, inventé par les Inuits d'Alaska et du Groenland, est particulièrement destiné à lutter contre le vent lorsqu'il est bien fabriqué, car il diminue la température ressentie. D'ailleurs, en inuit, *anoré* signifie « vent ». Dès les premières expéditions polaires, de la fourrure animale est utilisée pour lutter contre le froid. C'est toujours le cas aujourd'hui : fourrure de coyote et duvet d'oie.

EN HAUT
Expédition de Richard Byrd en 1939-1941.

EN BAS À GAUCHE
Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des « Sarcophages du 6e continent », tome 2.

EN BAS À DROITE
Roald Amundsen, explorateur norvégien qui découvrit le pôle Sud en 1911.

Vingt minutes plus tard, les deux amis posent enfin le pied sur le 6e continent.
Bienvenue à la base de Halley, messieurs. Laissez-moi vous aider.
Merci!

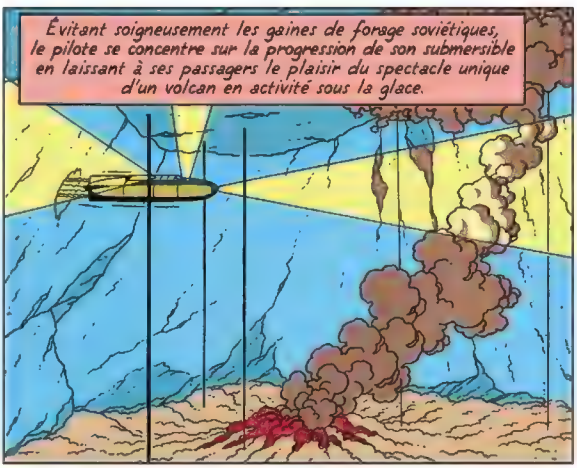
Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 2.

l'enfoncer, le socle rocheux de l'Antarctique se situant maintenant sous le niveau de la mer (jusqu'à -2 500 mètres). Son relief reste néanmoins visible. Et de rares volcans sont encore en activité, comme le Mont Erebus, sur l'île de Ross. Mais ni ce rift, ni celui de l'océan Indien mis en cause dans *les Sarcophages du 6e continent* ne provoquent des tremblements de terre capables de faire s'effondrer une base de recherche : «sur le continent, on n'enregistre que d'infimes secousses, grâce à des appareils ultrasensibles», commente Frédérique Rémy. Quant à la possibilité d'apercevoir une éruption sous la glace, on a bien découvert un lit de cendres volcaniques entre 100 et 700 mètres sous la surface de la neige, dans l'Antarctique ouest. Ce sont toutefois des traces d'activité vieilles de 2 000 ans, d'un volcan qui se situait sur terre. En mer, et a fortiori dans l'eau et sous la glace, il n'y a pas de volcans. Et pour cause...

Le rift de la chaîne Transantarctique est du même type que le rift africain : en étant très actif, il pourrait donner naissance à un océan dans des millions d'années. Mais cela ne s'est pas encore produit. Et ses volcans sont loin d'être immergés. Quant à «la vaste poche d'eau» que le professeur Labrousse fait découvrir au capitaine Blake sous la base sovié-

VRAI | FAUX
Il y a des sous-marins sous la banquise.

FAUX Depuis la signature du traité de l'Antarctique, toute activité militaire est exclue, de même que l'usage d'engins à propulsion nucléaire. Il n'en a pas toujours été ainsi. En décembre 1946, pour les besoins de l'opération Highjump, un sous-marin de l'US Navy, le *Senate*, rejoint en effet les navires mouillant près de l'île Scott, au large de l'Antarctique. Servant d'appui au reste de la flotte, il n'explore pas les dessous de la banquise, et encore moins des lacs subglaciaires. Une mission que peuvent aujourd'hui accomplir des sous-marins téléguidés : un tel robot des glaces a permis l'an dernier de découvrir des créatures marines jusqu'alors inconnues sous la banquise de l'Antarctique. Quant au moyen utilisé par le *Subglacior* pour s'enfoncer dans le sol gelé, il rappelle une technique de forage à l'eau chaude mise en œuvre sur le continent blanc. C'est ainsi que l'on a pu ramener des échantillons d'eau du lac Whillans, qui repose sous 700 mètres de glace. Enfin, s'il n'y a pas de sous-marin *Subglacior* au pôle Sud, il existe en revanche une sonde européenne du même nom. Encore en cours de développement, elle devrait permettre d'explorer la glace jusqu'à 3 000 mètres de profondeur, et nous renseigner sur le climat qu'a connu notre planète depuis 1,5 million d'années.


Évitant soigneusement les gaines de forage soviétiques, le pilote se concentre sur la progression de son submersible en laissant à ses passagers le plaisir du spectacle unique d'un volcan en activité sous la glace.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «Sarcophages du 6e continent», tome 2.

tique, ce n'est pas que de la fiction. L'existence de lacs couvrant autrefois le continent Antarctique et aujourd'hui dissimulés sous la glace a été suspectée dès la fin des années 1960. Depuis, plus de 400 lacs ont été identifiés. Dont celui de Vostok, le plus grand et le plus impressionnant de tous : s'étendant sur 16 000 km², et par endroits profond de plus de 1 000 mètres, c'est le sixième lac du monde en termes de volume. Il n'empêche. On est bien loin de s'y promener en sous-marin !

UN LAC SOUS LA GLACE

Pour atteindre sa surface, voilà trois ans, les scientifiques russes ont dû forer 3 750 mètres de glace. Un travail colossal, qui s'est étalé sur plus de vingt ans. Or pour prélever quelques échantillons d'eau, dans le but de découvrir de nouvelles formes de vie, il faut théoriquement convaincre le Comité scientifique pour la recherche antarctique de l'innocuité des opérations : en clair, prendre un tas de précautions pour éviter toute pollution de ce lac, isolé du monde pendant 15 millions d'années. Son avis est certes consultatif. Mais il permet aux Russes d'affirmer que leur mission respecte les engagements environnementaux du traité de l'Antarctique. Un traité qui doit précisément sa signature au succès scientifique et politique de l'année géophysique internationale…

Dans les années 1950, alors que la guerre froide et les décolonisations aggravent les tensions entre différents pays réclamant leur part du continent blanc, la communauté scientifique cherche une porte de sortie pour le sauvegarder. La solution ? Un traité gelant toutes les revendications territoriales au sud du 60e parallèle, et n'y autorisant que des activités pacifiques. Signé en 1959 par douze pays, dont les États-Unis, la France, le Royaume Uni et l'ex-Union soviétique, il a été complété par le protocole de Madrid, entré en vigueur à la fin des années 1990 et visant à la protection de l'environnement. N'appartenant à personne, l'Antarctique est ainsi une «réserve naturelle consacrée à la paix et à la science». Reste que son avenir n'est pas exempt de menaces.

Réchauffement climatique oblige, la calotte perd en effet chaque année près de 100 km³ de glace côté ouest, et le phénomène s'accroît. Plus inquiétant, vu le passé géologique de ce continent, on pense qu'il recèle dans son sous-sol les mêmes trésors que ses anciens voisins du Gondwana : des hydrocarbures, mais aussi de l'or, des diamants, de l'argent, du platine, ou encore de l'uranium ! Or il y a là de quoi attiser la convoitise de plusieurs nations, qui pourraient tourner le dos au traité. D'autant que si le protocole de Madrid interdit sur l'Antarctique «toute activité relative aux ressources minérales autres que scientifiques», ce moratoire n'est valable que jusqu'en 2048, date à laquelle il pourrait être renégocié. Scénario réel ou science-fiction ? À choisir, mieux vaut évidemment opter pour la seconde solution…

À LA DÉRIVE

Polar Pod est un projet du médecin et explorateur Jean-Louis Etienne. Il s'agit d'une plateforme pensée pour dériver autour de l'Antarctique, afin d'étudier l'océan Austral. D'une hauteur de 100 mètres pour 720 tonnes, elle serait en mesure d'affronter des vagues formant des creux jusqu'à 20 mètres.

AGENTS SECRETS, FILLES DE L'EST, ANCIENS NAZIS...

3 MYSTÈRES À LA LOUPE

Dans *la Machination Voronov*, Blake et Mortimer se trouvent aux prises avec le KGB, en pleine guerre froide. Dans le diptyque de *la Malédiction des trente deniers*, un milliardaire arménien s'avère être un ancien nazi.

1 | Les espions de la guerre froide étaient-ils vraiment malins ?

ESPIONNAGE, DOUBLE JEU ET TRAHISONS, L'HISTOIRE DE LA GUERRE FROIDE EST FARCIE DE COUPS FOURRÉS SPECTACULAIRES. CERTAINES AFFAIRES RÉVÈLENT POURTANT DE MONUMENTALES BOURDES DE LA PART DES «SERVICES».

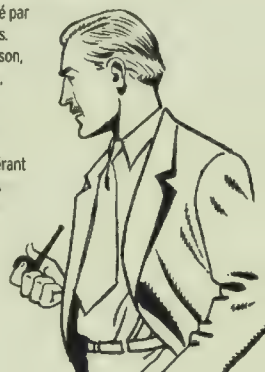
Donald Maclean vers 1960. Harold Adrian Russel Philby, dit Kim Philby. Le capitaine Blake vu par Edgar P. Jacobs.

Que *la Machination Voronov* envisage que Sir Francis Percy Blake mène double jeu n'a rien d'absurde. C'est une réalité de la guerre froide. Sur la scène précaire du théâtre du renseignement, l'agent double tient le rôle le plus déstabilisant : vous le payez – chichement, il est vrai –, et il abuse de sa position, enflant ses succès minables en vue de gravir les échelons. Finalement, il ravitaillera en microfilms... ceux qu'il est censé espionner. Pour entretenir l'illusion, l'employé modèle vous inonde de tuyaux aussi magnifiques que percés (*chicken feed*, dit-on dans le jargon, «nourriture pour les poules»). Çà et là, il vous débusque quelque *mole* («taupe») devenue improductive (*discard*, «déchet»), avant de compromettre un collègue, comme par hasard, le plus insoupçonnable et le plus efficace. Encore a-t-on échappé à l'agent triple, transfuge du KGB patiemment «retourné», qui finit par vous rouler et rouler... pour le Mossad ! Dans ces situations schizoïdes, plus d'un espion s'est perdu, ne sachant plus qui il sert, qui il trahit.

Le pire qui est arrivé à l'Intelligence Service (IS), c'est le tiercé Philby, Burgess, Maclean. Fils d'espion (son père, vrai artisan du jeu britannique en Orient, se fit voler la vedette par le vantard Lawrence d'Arabie), Kim Philby était marxiste dès Cambridge. Il part même pour Vienne, faire le coup de feu contre le putsch ultracatholique de Dollfus, mais n'en est pas moins accueilli comme «journaliste» à l'état-major de Franco. Entré au MI6 (le MI6 s'occupait de l'espionnage, comme le CIA ou le SDECE ; le MI5, du contre-espionnage, comme le FBI ou la DST), Kim retrouve ses ex-acolytes Guy Burgess et Donald Maclean. Orientés par un prof de Trinity College, les trois garçons travaillent en fait pour le NKVD depuis 1930, puis le KGB. Loin de s'en douter, les Britanniques bombardent Philby au sommet de l'IS. L'occasion de devenir *novator* (en argot guébiste : celui qui recrute les *istotchniki*, les «sources»). Il livre à l'URSS codes, couvertures d'espions, secrets atomiques... Averti par ses propres *defectors* au sein du KGB, le FBI donne l'alerte. Mais les trois se volatilisent, pour ne réapparaître que dans leur datcha moscovite. Ils y couleront des jours paisibles ou noieront dans la vodka leur retraite d'officiers supérieurs... soviétiques. Le précédent de 1961 n'avait donc pas suffi.

Pas plus que son homonyme de BD, George Blake n'était communiste. Du moins, pas au début. Fait prisonnier en Corée, il découvre les souffrances des habitants dans Pyongyang rasée, où seuls deux immeubles sont encore debout. La mission civilisatrice de l'Occident ? Il n'y croit plus. Au nom de la paix, Blake veut rétablir l'équilibre. Il livre donc les secrets de son employeur, le MI5 : les agents britanniques opérant en URSS, un tunnel sous la zone russe de Berlin. À son tour, Blake est donné par un agent double... polonais. Condamné à 42 ans de prison, il s'évade. Ralliant Moscou, il reçoit l'ordre de Lénine. Tout ce beau monde a fait de tels ravages que l'IS minimise les dégâts, préférant des mises à pied discrètes à des procès qui auraient porté l'estocade à leur respectabilité.

Dominique de La Tour



2 | Pourquoi les espionnes de l'Est sont-elles toujours blondes ?

Elle s'appelait R3749. Pour son employeur, du moins, les «services» du IIIe Reich. La blonde Sophie naît en 1911 à Leitmeritz, en Bohème. En 1936, elle épouse un monsieur Kukralov dont elle divorce au bout d'un an, gardant son nom. Prague, Tiflis, Londres... elle voyage. En Allemagne, elle tâte de la prison dont elle sort... sous condition. Et c'est ainsi qu'à Budapest, la belle se fait adopter par un couple britannique. Devenue Sophie Clapham, elle débarque au Caire, en guerre contre l'Afrika Korps. L'IS la repère. «Cosmopolite sans scrupules», dit sa fiche, qui note son penchant pour les sous-offs «sensibles» – entendez : les domaines pour lesquels ils travaillent. Alors qu'il ignore ses activités, l'un d'eux menace de l'accuser d'espionnage. À elle de choisir entre sa «couverture»... et son lit ! Un autre veut quitter pour elle femme et enfants. Affolés, les Anglais l'arrêtent. L'interrogent. Ne trouvent rien. Relâchée, Sophie n'est plus qu'une espionne-femme fatale pour romanciers. Ses missions, qui tenaient plus de la pantalonnade que du déshabillé, lui valent l'indulgence : en 1951, quand elle sollicite un visa pour le Royaume-Uni, le MI5 signe : «avis favorable». **D. D. L. T.**

Le sujet se met à tousser beaucoup et, au fur et à mesure que son sang se répand dans son corps, le système circulatoire se vide... jusqu'à ce que le cœur s'arrête. Voilà pour le mécanisme sommaire de l'attaque bactérienne. Nous ne savons pas comment il se produit, ni comment l'arrêter.
Camarade Wardynska !

CHÈRE CAMARADE

Les femmes fatales et espionnes hitchcockiennes, incarnées à l'écran par Kim Novak ou Grace Kelly, et la camarade Nastasia dans *Blake et Mortimer*, ont toutes une ancêtre commune : Sophie Kukralova.

Yves Sente et André Juillard, vignette extraite des «la Machination Voronov».

Photographie de Sophie Kukralova.

3 | Des anciens SS ont-ils trouvé refuge en Grèce ?

Pseudonyme : Belos Beloukian, en quête des trente deniers de l'Iscariote. Un fétiche, pour ce génie du Mal, qui n'est autre que l'ex SS-Standartenführer von Stahl, fuyant en Grèce la traque des anciens nazis. Mais la Grèce est-elle l'Espagne ou l'Argentine ? Beloukian est-il une figure vraisemblable ? D'emblée, il apparaît comme bardé de clichés : le yacht somptueux évoque immanquablement Onassis, profiteur de guerre, par la revente de bateaux américains en surplus. Le nom de Beloukian est aussi un écho aux consonances arméniennes de Guderian, le stratège des Panzer de Hitler ; à moins que ce ne soit à celles d'un autre amateur de yachts, le chef d'orchestre Karajan, dignitaire de la NSDAP de 1935 à 1945 ? Le nom «von Stahl», quant à lui –une paisible famille de théologiens – n'est-il pas une allusion au russe «Staline» qui, comme «von Stah», signifie «d'acier» ? Se réclamant d'une aristocratie nouvelle, celle de la race, la SS comptait relativement peu de nobles parmi ses Standartenführer (colonels). Les nazis avaient, au contraire, tenté de purger l'armée de tous ces Prussiens à particules, au profit d'officiers roturiers, acquis au régime, tel le fameux Rommel, qui militarisa la jeunesse hitlérienne, ou les criminels de guerre Joachim Peiper et Otto Skorzeny. Quoi qu'il en soit, un ancien SS aurait-il pu trouver en Grèce un terreau favorable ? Il faut se replacer dans le contexte de l'après-guerre, qui voit les maquis communistes de l'ELAS, issus de la Résistance, combattre une monarchie armée par Londres. Et c'est vrai que plongée dans la guerre civile (1946-1949), la Grèce avait été indulgente pour ses «collabos» : condamnés au peloton, même les plus emblématiques avaient vu leur peine commuée en prison à vie, vite synonyme de libération anticipée. Cependant, à égalité avec la Yougoslavie, le pays avait opposé la Résistance la plus énergique, et avait connu plus d'un Oradour : Distomo, Kalavryta, Kaisariani... Accueillir d'anciens SS n'était pas trop au goût du jour. Auraient-ils eu plus de chance sous la dictature de ces Papadopoulos, Patakos, Ionannidis ou Makarezos, dont on a moins retenu les noms que les grades de «colonels» ? Le coup d'État avait été monté par la CIA, qui avait quand même recyclé 4 000 criminels nazis pour ses opérations «anticommunistes» en Europe. La dictature avait bien des défauts, mais sûrement pas la fascination pour la SS, que ces officiers falots avaient combattue sans faiblesse durant la guerre. **D. D. L. T.**

DOUBLE IDENTITÉ

Dans *la Malédiction des trente deniers*, le comte Rainer von Stahl, un ancien officier SS, se cache sous une fausse identité. Dans la réalité, les nazis se réfugièrent plutôt en Amérique du Sud. L'exemple le plus connu est Klaus Altmann, alias Klaus Barbie.

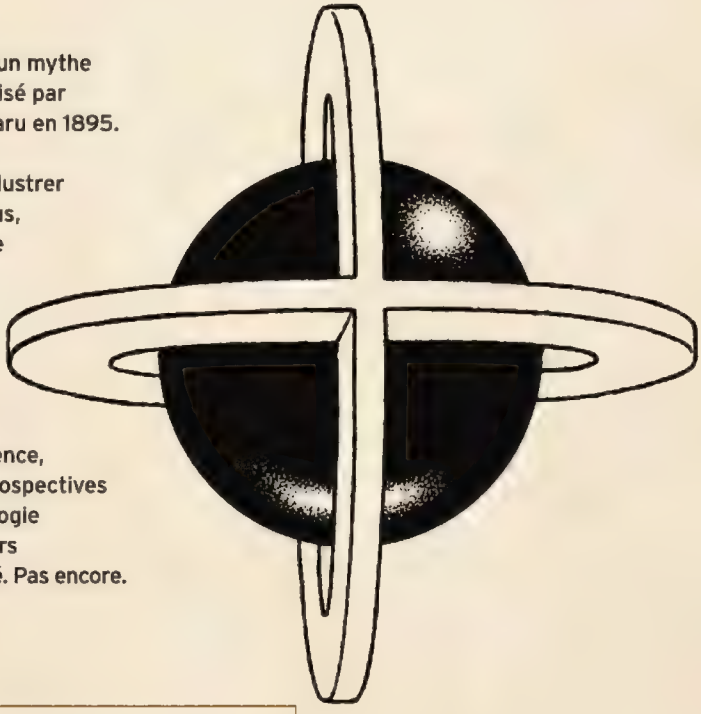
Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal De Spiegeleer et Antoine Aubin, vignette extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 1.

Jean Van Hamme, René Sterne, Chantal De Spiegeleer et Antoine Aubin, image extraite de «la Malédiction des trente deniers», tome 2.

CHEMIN DE TRAVERSE
Un «trou de ver» est un raccourci à travers l'espace-temps qui permet de se déplacer d'un point A à un point B en un temps considérablement réduit. Pourtant, sa trajectoire n'est pas linéaire...
Voyage dans le temps grâce à un trou de ver

La machine à remonter le temps

La machine à remonter le temps est un mythe de la culture contemporaine, popularisé par H. G. Wells avec *The Time Machine*, paru en 1895. Dans sa théorie sur la relativité, Albert Einstein n'était pas loin d'en illustrer certaines hypothèses. Une fois de plus, Jacobs se passionna pour ce mystère aux sources scénaristiques inépuisables. Il envoya donc Mortimer successivement dans la préhistoire, puis dans le futur. L'univers décrit confirme que, dans les années 1950, les hommes avaient grande confiance dans la science, sinon dans la politique. Depuis, les prospectives ont bien changé. L'avenir est à la biologie et aux nanotechnologies. Ça, les auteurs de *Blake et Mortimer* n'y ont pas pensé. Pas encore.



LE PIÈGE DIABOLIQUE Edgar P. jacobs (1962)
RÉSUMÉ : *Le Piège diabolique* a été prépublié dans le journal *Tintin* à partir de 1960. Il s'agit d'un récit de science-fiction inspiré par *la Machine à explorer le temps*, écrit en 1895 par l'auteur britannique H. G. Wells. Mortimer est invité par le professeur Miloch à se rendre à La Roche-Guyon, où un «chronoscaphe» l'attend dans la «Bove de la Damoiselle». L'appareil permet de voyager dans le temps. Suivant les instructions de Miloch, Mortimer s'installe à bord. Problème : les commandes ont été volontairement déréglées. Le professeur se retrouve au beau milieu de la préhistoire, puis au Moyen Âge, avant de visiter le futur.

Aux sources de Blake et Mortimer

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

«La Machine à explorer le temps», film de George Pal avec Rod Taylor, 1960.

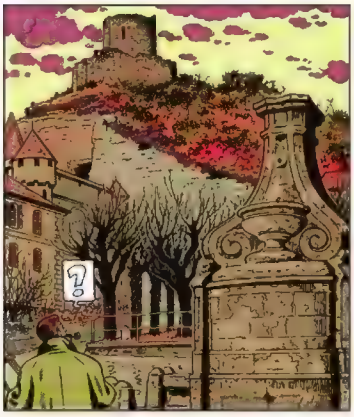
Les maîtres du temps

La Machine à explorer le temps de H.G. Wells figurait parmi les ouvrages cultes de Jacobs. Écrit en 1895, le roman fut le premier à envisager l'existence de la quatrième dimension, celle du temps. Jacobs l'a explorée à sa manière, en créant sa propre machine, le chronoscaphe du professeur Miloch. Ce qui frappe immédiatement dans son dessin, c'est l'évidente simplicité du vaisseau temporel. Jacobs met en scène *le Piège diabolique* au moment de la sortie du film de George Pal, *The Time Machine*, et l'auteur s'inscrit dans la lignée de la machine à explorer le temps pilotée par l'acteur Rod Taylor. Son chronoscaphe ne peut emporter qu'une seule personne et adopte une structure minimaliste, avec des leviers de commandes manuels et un système de contrôle basé lui aussi sur un code couleur. Le premier film de science-fiction en Cinémascope et en Technicolor, *Planète interdite*, tourné par Fred McLeod Wilcox en 1956, a également marqué l'inspiration graphique de Jacobs. Dans cette odyssée hollywoodienne, le docteur Morbius engendrait malgré lui «la Chose», une forme de monstre diabolique constituée d'énergie irradiante, capable de faire fondre les portes d'acier et d'anéantir une planète entière. Jacobs donnera le même nom et une constitution semblable à l'arme secrète invulnérable de la «Suprême Puissance» du *Piège diabolique*. **Daniel Couvreur**

Tout est relatif

Plus de soixante ans séparent la création de l'album de Jacobs de celle du roman de H.G. Wells. Quand il dessine son chronoscaphe, l'auteur belge est bien décidé à s'écarter de l'imagerie loufoque du siège non caréné de la machine à explorer le temps du XIXe siècle. «Contrairement à H.G. Wells, écrira Jacobs dans ses mémoires *Un opéra de papier*, j'ai pu imaginer une cellule plus conforme aux normes d'un engin franchissant le gouffre du temps à la vitesse de la lumière.» Dans sa recherche de la forme idéale, l'auteur s'est intéressé de près aux études astronautiques sur les «vaisseaux relativistes pouvant atteindre une vitesse voisine de 300 000 km par seconde».

Couverture de «The Time Machine» de H. G. Wells par Frank Paul, dans la revue «Amazing Stories» de mai 1927.



Dans le guide Michelin ?

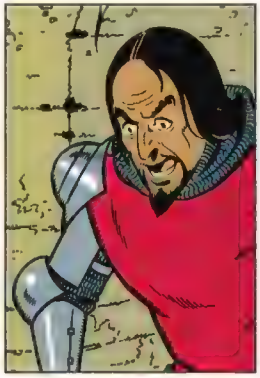
Quand Jacobs visite La Roche-Guyon hors saison pour ses repérages photographiques, les ruelles sont désertes, les demeures silencieuses, comme si le temps s'était arrêté. L'auteur trouve l'ambiance parfaite pour planter le décor du laboratoire de «la Bove», où le professeur Miloch mettra au point le chronoscaphe. Dans l'album du *Piège diabolique*, son crayon reproduira fidèlement les décors de La Roche-Guyon pour mieux mystifier les lecteurs. La plupart croiront, en effet, à l'existence de «la Bove». Certains s'étonneront même de ne pas la voir figurer dans le guide Michelin et pour cause : la crypte légendaire n'existe que dans la bande dessinée.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».
Château de La Roche-Guyon, dans le Val d'Oise.

Cotte de maille et gomina

Parmi les références cinématographiques inattendues du *Piège diabolique*, Jacobs a aussi puisé dans un film de cape et d'épée. En 1962, les lecteurs attentifs des *Aventures de Blake et Mortimer* auront immédiatement fait le rapprochement entre les images de la séquence médiévale de l'album et certaines scènes d'Ivanhoé avec Robert Taylor. L'acteur britannique incarnait Hugh de Bracy dans le film de Richard Thorpe, sorti dix ans plus tôt. Par l'élégance de sa robe, Agnès de la Roche rivalise quant à elle de beauté avec Lady Rowena. Même si la ravissante châtelaine de Jacobs était inspirée par une actrice...

Robert Taylor dans «Ivanhoé», film de Richard Thorpe, 1952.

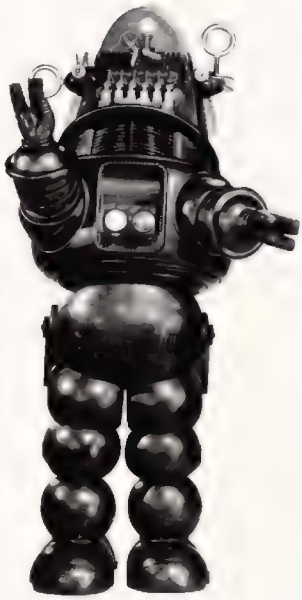


Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

Âge d'or

Dans l'histoire d'Hollywood, les années 1950 représentent une sorte d'âge d'or de la science-fiction. Si Jacobs a très certainement été marqué par ces visions de monstres des temps perdus et de choses d'un autre monde, son œuvre apparaît beaucoup plus mature. Le voyage dans le temps du *Piège diabolique* propose une vraie réflexion sur l'histoire de l'humanité et le futur de la civilisation. Jacobs transporte Mortimer à des années-lumière des exploits kitschissimes de Rod Taylor et de sa *Time Machine*. La modernité de son récit est à rapprocher du film le plus ambitieux de l'époque : *Planète interdite*, dont le robot Robby figure au panthéon du 7e art.

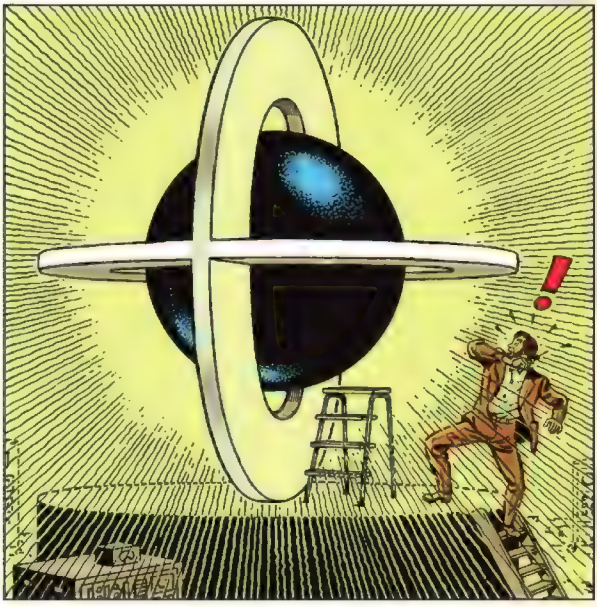
Robot de «la Planète interdite», film de Fred McLeod Wilcox, 1956.



Voyage à la vitesse de la lumière

MERLIN L'ENCHANTEUR, LE DOCTOR WHO, MARTY MCFLY... TOUS CES PERSONNAGES ONT FAIT L'EXPÉRIENCE D'UNE VIRÉE DANS LE TEMPS, CE GRAND THÈME DE LA SCIENCE-FICTION. ET NOUS, POURRA-T-ON UN JOUR RENCONTRER NOS ANCÊTRES ET VOIR NOS DESCENDANTS ? ET SURTOUT, LE SUPPORTERIONS-NOUS ?

Par Romain Brethes



En 1959, en pleine guerre froide, le père des Spoutnik, Leonid Sedov, déclarait fièrement : «Les savants russes vont explorer non seulement l'espace, mais aussi le temps.» C'est cette petite phrase, entre autres, qui titilla l'imagination d'E. P. Jacobs pour la conception du *Piège diabolique*, au point de précipiter son héros Mortimer, pour une fois privé de son comparse Blake, dans les affres d'un déplacement spatio-temporel. Un tel voyage est depuis toujours l'objet de tous les fantasmes scientifiques et artistiques, dont la matrice est bien sûr le roman de H. G. Wells, *la Machine à explorer le temps* (*The Time Machine*), paru en 1895, avant d'être abondamment remanié par son auteur. Par la suite, ce sont surtout les paradoxes temporels qui ont tout particulièrement fasciné les artistes de tous bords. Hollywood a usé et abusé de ce ressort scénaristique, avec en figure de proue la trilogie de *Retour vers le futur*, dont le

À GAUCHE
Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

À DROITE
Série «Au cœur du temps», 1966-1967.

deuxième volet en particulier joue sur trois temporalités distinctes (les années 1955, 1985 et 2015). En fonction des actions des personnages à l'époque source, le visage des années 1985 et 2015 se retrouve changé pour former autant de mondes parallèles, un «multivers», c'est-à-dire un ensemble de réalités alternatives, plus ou moins favorables à Marty McFly et au docteur Emmett Brown. Plus récemment, des blockbusters comme *Star Trek* (où l'on trouve deux M. Spock, fantasme ultime des fans de la série) ou *X-Men* ont pareillement exploité ce gimmick, tout comme des séries phares des années 2000 (*Heroes*, *Lost*), avec plus ou moins de réussite et d'inspiration, même si le voyage dans le temps n'est pas réservé aux superproductions outre-Atlantique.

UN PARADOXE TEMPOREL

Ainsi, Noémie Lvovsky, dans son film *Camille redouble*, ou encore le héros du manga de Jirô Taniguchi, *Quartier lointain*, se retrouvent accidentellement, et sans explication «rationnelle» cette fois (c'est-à-dire sans machine à explorer le temps ou superpouvoirs), dans leur propre corps d'adolescents, et vont profiter de cette distorsion du temps pour tenter de prévenir des drames familiaux qui se sont joués à ce moment-là de leur existence. D'un autre côté, intervenir sur son propre passé pose en soi un paradoxe temporel: si vous voyagez dans le passé et que vous tuez votre grand-père, vous vous supprimez vous-même et disparaissez simultanément (un type d'expérience ressenti par Marty dans le premier *Retour vers le futur*). En d'autres mots, vous ne pouvez changer le futur à partir du passé, une leçon d'ailleurs douloureusement apprise par les protagonistes de *Camille redouble* et *Quartier lointain*.

Toutes ces œuvres semblent – encore – défier les lois de la physique, voire s'en moquer ouvertement, mais certains scientifiques, souvent inspirés par la littérature elle-même (la vie imite toujours l'art), ne laissent pas d'émettre des hypothèses souvent vertigineuses sur l'espace-temps. Presque toujours, c'est la théorie de la relativité d'Einstein qui est à la source de leurs conjectures. C'est d'ailleurs en modifiant la fameuse formule E=mc² du physicien (pour mémoire, l'énergie produite par un corps en mouvement est égale à la masse de ce corps multipliée par le carré de la vitesse de la lumière) que les «hommes» du 81e siècle ont réussi à voyager dans le temps dans *l'Étrange Rendez-Vous*, et à sauver de la mort l'infâme Basam Damdu, le tyran qui avait été réduit en poussière dans *le Secret de l'Espadon*. De nombreux auteurs de science-fiction ont ainsi fait voyager leurs personnages à travers des trous noirs, ce corps céleste si dense que son champ de gravitation empêche la matière et la lumière de s'en échapper, comme elles peuvent le faire d'une étoile telle que le soleil. Stephen Hawking, dans sa lumineuse préface au livre de l'astrophysicien Kip Thorne, *Trous noirs et distorsions du temps*, rappelle que «l'espace-temps tel qu'il est conçu par Einstein n'est pas plat (au sens de la géométrie d'Euclide, les parallèles ne se rencontrent pas), mais courbé par la matière et l'énergie qui s'y trouvent. Comme l'espace-temps est presque parfaitement plat près de nous, cette courbure n'a guère d'importance dans les situations courantes. Mais les implications de cette théorie pour l'univers plus lointain étaient beaucoup plus surprenantes qu'Einstein lui-même ne l'imaginait. L'une d'elles était que les étoiles pouvaient s'effondrer sous leur propre poids jusqu'à ce que l'espace autour d'elles devienne tellement courbé qu'il les isole du reste de l'univers». Ce que Hawking décrit ici n'est autre que ces trous noirs qui ont suscité de fascinantes spéculations, notamment sur ce qui

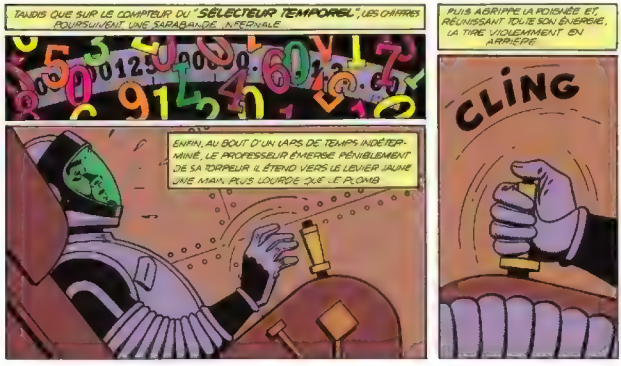
C'est en modifiant la fameuse formule E=mc² d'Einstein que les «hommes» du 81e siècle ont réussi à voyager dans le temps dans *l'Étrange Rendez-Vous*.

VRAI | FAUX

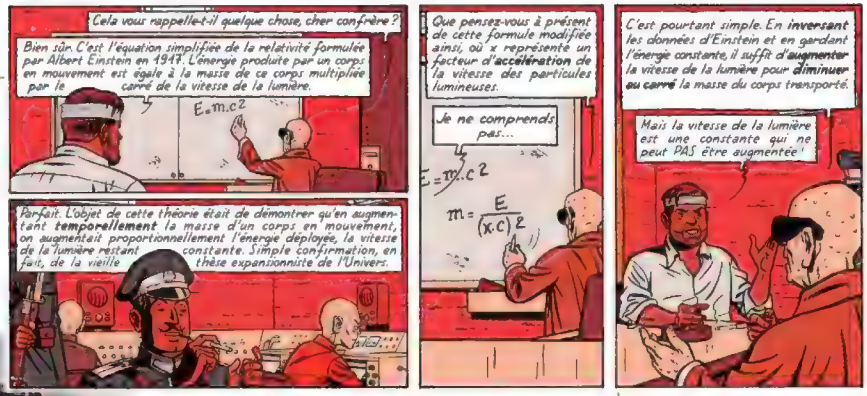
Il serait aussi facile d'aller dans le passé que dans le futur.

FAUX Plusieurs scientifiques comme Stephen Hawking ou Dave Goldberg ont une réponse à la fois simple et imparable. Comme le rappelle Goldberg, «selon Einstein, l'espace et le temps sont courbes et presque indissociables l'un de l'autre. En partant de ce principe, on peut comparer le voyage dans le temps à la traversée d'un tunnel dans l'espace: il faut à la fois une entrée et une sortie. Conclusion: un explorateur du temps ne peut espérer atteindre une époque précédant l'invention de sa machine. Sans point de sortie, pas d'excursion. Ce qui explique pourquoi nous ne sommes pas envahis par des groupes de touristes venus du futur.

Si les hommes de demain ne viennent pas jouer les pique-assiette, c'est tout simplement parce que nous n'avons pas encore inventé le voyage dans le temps.» Ce que confirme Hawking, qui dit que si le voyage dans le temps est possible, il ne l'est que vers le futur, car sinon, nous aurions vu débarquer depuis longtemps nos descendants, inévitablement plus au point techniquement que nous. Et donc Mortimer aurait pu se rendre au 51e siècle, mais sûrement pas en revenir pour retrouver ce bon vieux Blake dans ce bon vieux Centaur Club.


TANDIS QUE SUR LE COMPTEUR DU "SÉLECTEUR TEMPOREL", LES CHIFFRES POURSUIVENT UNE SARABANDE INFERNALE...
ENFIN, AU BOUT D'UN LAPS DE TEMPS INDÉTERMINÉ, LE PROFESSEUR ÉMERGE PÉNIBLEMENT DE SA TORPEUR ET TEND VERS LE LEVIER JAUNE UNE MAIN PLUS LOURDE QUE LE PLOMB
PUIS AGRIPPE LA POIGNÉE ET, RÉUNISSANT TOUTE SON ÉNERGIE, LA TIRE VIOLEMMENT EN ARRIÈRE.
CLING

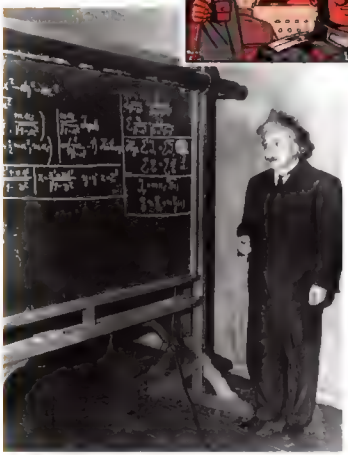
Edgar P. Jacobs, vignettes extraites du «Piège diabolique».


Cela vous rappelle-t-il quelque chose, cher confrère ?
Bien sûr. C'est l'équation simplifiée de la relativité formulée par Albert Einstein en 1947. L'énergie produite par un corps en mouvement est égale à la masse de ce corps multipliée par le carré de la vitesse de la lumière.
E=m.c2
Parfait. L'objet de cette théorie était de démontrer qu'en augmentant temporellement la masse d'un corps en mouvement, on augmentait proportionnellement l'énergie déployée, la vitesse de la lumière restant constante. Simple confirmation, en fait, de la vieille thèse expansionniste de l'Univers.
Que pensez-vous à présent de cette formule modifiée ainsi, où x représente un facteur d'accélération de la vitesse des particules lumineuses.
Je ne comprends pas...
E=m.c2
m = E / (x.c)2
C'est pourtant simple. En inversant les données d'Einstein et en gardant l'énergie constante, il suffit d'augmenter la vitesse de la lumière pour diminuer au carré la masse du corps transporté.
Mais la vitesse de la lumière est une constante qui ne peut PAS être augmentée !

Jean Van Hamme et Ted Benoit, vignettes extraites de «l'Étrange Rendez-Vous».

Albert Einstein en 1935 exposant sa théorie de la relativité de l'univers.

Edgar P. Jacobs, image extraite du «Piège diabolique».



EURÊKA !

Les principes de la relativité découverts par Albert Einstein sont au cœur de tous les fantasmes liés au déplacement dans l'espace et dans le temps. Selon le savant d'origine allemande, l'espace et le temps doivent être perçus comme formant une seule entité. La vitesse de la lumière dans le vide est considérée comme invariable, peu importe la vitesse de l'observateur et de la source lumineuse. Surtout, on pourrait imaginer que, plus le temps se dilate, plus l'espace se contracte. Bref, la téléportation est peut-être pour demain. De là à imaginer que c'est la créature de Roswell qui viendrait nous apporter la nouvelle depuis le futur, il y a quand même de la marge. Qui n'a pas freiné les ardeurs scénaristiques de Jean Van Hamme dans *l'Étrange Rendez-Vous*.

arrive aux objets qui y tombent. Et Hawking de s'interroger : «Ressortent-ils ailleurs dans l'univers ou dans un autre univers ? Pouvons-nous courber suffisamment l'espace et le temps pour voyager dans le passé ?» Les studios Disney exploitèrent ainsi cette hypothèse en 1979 dans un film de science-fiction qui n'a rien d'impérissable, mais au charme désuet et au nom révélateur (*le Trou noir*). Dans la fiction, les auteurs font appel à des machines diverses, dont la plus fameuse est la DeLorean de *Retour vers le futur*, pour défier le temps et explorer ces supposés trous noirs. Jacobs, dans son autobiographie (*Un opéra de papier*, éd. Gallimard), montre combien il était soucieux que son récit, aussi fantaisiste soit-il, soit plus conforme aux réalités scientifiques de son temps que celui de Wells : «Bénéficiant des expériences astronautiques modernes, j'ai pu, contrairement à H. G. Wells, dont l'engin n'était qu'un simple siège non caréné, imaginer une cellule plus conforme aux normes d'un engin franchissant le gouffre du temps à la vitesse de la lumière.» Ainsi, Jacobs étudie-t-il scrupuleusement l'ergonomie de son chronoscaphe et, comme il l'indique, conçoit-il son voyage dans le temps comme un voyage dans l'espace, ainsi qu'en témoigne la tenue d'astronaute que Mortimer enfile avant de se glisser dans le «piège diabolique» imaginé par le professeur Miloch. On irait presque, par un autre paradoxe temporel, jusqu'à suggérer que Mortimer est un Dave Bowman avant l'heure. Bowman est l'astronaute de *2001 : l'Odyssée de l'espace* qui, au contact du fameux monolithe noir, se retrouve projeté dans de multiples temporalités, d'abord sous la forme d'un vieillard, puis de celle d'un fœtus, dans un possible écho à la théorie de l'éternel retour nietzschéen.

Toutefois, malgré tous ses efforts, la machine de Jacobs, comme celles de Wells avant lui ou de Robert Zemeckis (le réalisateur de *Retour vers le futur*) après lui, ne peuvent affronter un authentique voyage dans le temps. D'abord parce

Étude pour le chronoscaphe du «Piège diabolique».

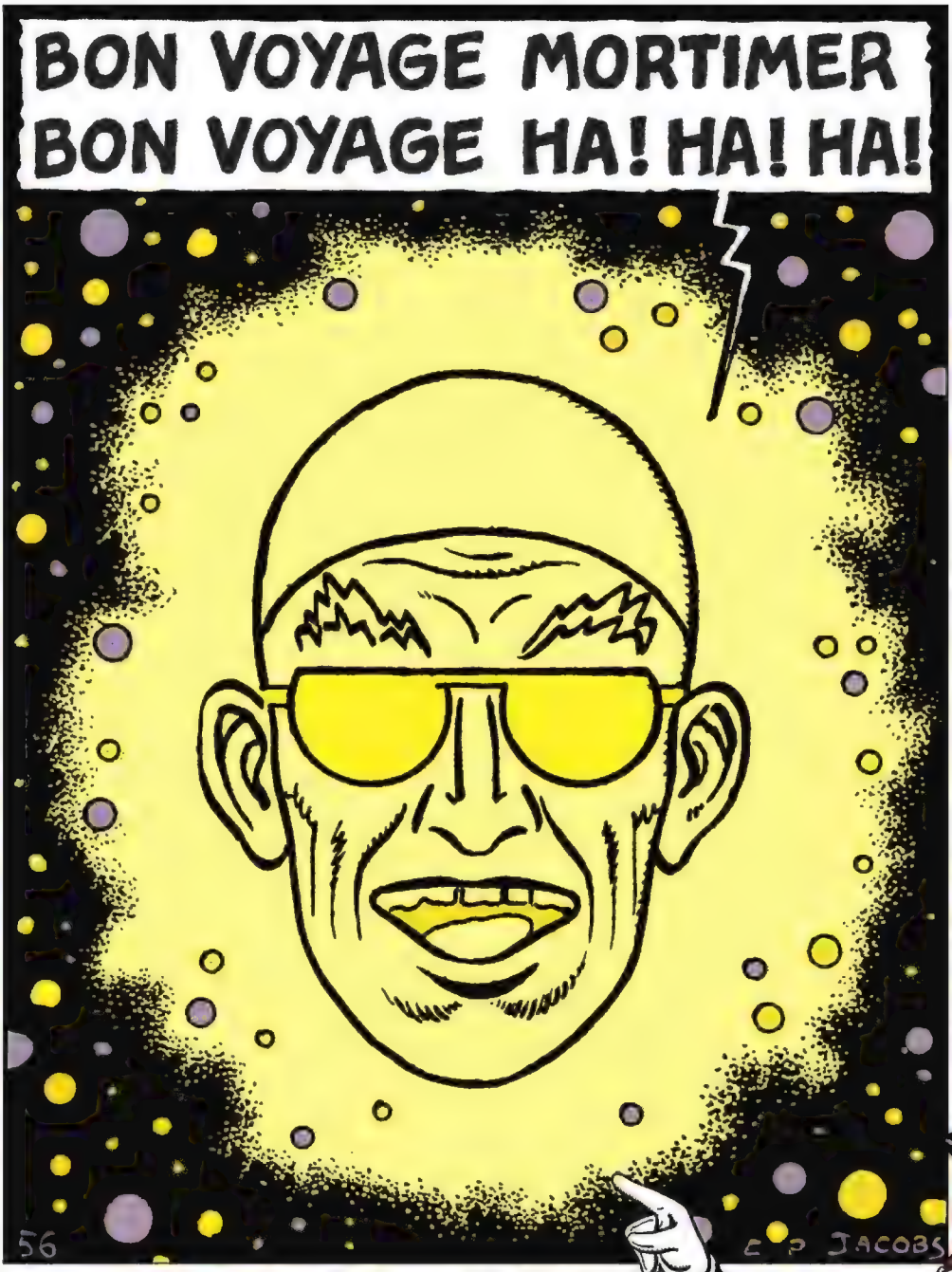
Remake de «The Time Machine», film de Simon Wells, 2002.

que, si comme nous l'avons dit l'espace-temps est plat, un aller-retour nécessite de courber la trajectoire du voyageur. Or, cette courbe signifierait une accélération stupéfiante, insupportable pour un être humain. En effet, comme le fait remarquer Mortimer aux créatures du futur dans *l'Étrange Rendez-Vous*, pour se déplacer dans ces conditions, cela implique un dépassement de la vitesse de la lumière, qui est une constante.

LA PROJECTION CHRONOLOGIQUE

En outre, le voyageur subirait une élévation de température, du nom d'effet Unruh, qui dit qu'un observateur en mouvement uniformément accéléré se retrouvera dans un environnement chaud à une température T. En d'autres termes, si Basam Damdu n'avait pas été anéanti sous l'effet de l'explosion atomique provoqué par l'Espadon, il aurait de toute façon été réduit en cendres au cours du transport permis par un faisceau de lumière blanche tout droit sorti de la téléportation à la sauce *Star Trek*, et donc parfaitement incapable d'accumuler les allers-retours entre le 81e siècle et le XXe siècle. Quant aux machines censées protéger voyageurs spatio-temporels, Kip Thorne est sans appel : «Il est impossible de voyager depuis le cœur d'un trou noir jusqu'à un autre endroit de notre univers. Un trou noir est continuellement bombardé d'infimes fluctuations du vide et d'infimes quantités de rayonnement. En tombant dans le trou, ces fluctuations sont accélérées par sa gravité, acquièrent des énergies énormes et s'abattent en pluie explosive sur tout petit espace, tunnel ou autre véhicule qu'on pourrait tenter d'utiliser pour voyager à travers l'hyperespace. Les calculs sont formels : tout véhicule pour voyager dans l'hyperespace serait détruit par cette pluie explosive avant même de partir.» Le chronoscaphe n'aurait donc pas survécu longtemps à sa mise en marche, malgré tout le talent du maléfique Miloch, et la DeLoreane n'aurait pas attendu le troisième épisode de *Retour vers le futur* pour voler en éclats, pulvérisée par le train d'une banlieue californienne.

Alors, le voyage dans le temps est-il condamné à n'être que pure affabulation ? Thorne suggère en fait à tous les artistes en mal de crédibilité scientifique de remplacer leurs trous noirs par des «trous de ver». Derrière ce drôle de nom, on trouve deux entrées, appelées «bouches», susceptibles de permettre le voyage entre des points de l'univers éloignés l'un de l'autre. Selon J. Richard Gott (*Time Travel in Einstein's Universe*), on pourrait aussi utiliser de gigantesques cordes cosmiques (concentrés de matières filiformes d'une longueur et d'une densité presque inimaginables) se mouvant à une vitesse proche de celle de la lumière. Pour Stephen Hawking, le problème ne se pose de toute façon pas. Cela vient de sa conjecture dite de la «protection chronologique», qui dit que les lois de la physique interdisent les machines à remonter le temps, une telle hypothèse permettant selon lui, non sans humour, «de garder le monde sûr pour les historiens». Et bien sûr pour les artistes comme Jacobs et ses épigones, qui sont les seuls habilités à faire croire aux voyages dans le temps.



Edgar P. Jacobs, vignette et image extraites du «Piège Diabolique».

HAIR DRESSING

Le tour du monde de *Blake et Mortimer*

VILLES ET PAYSAGES OCCUPENT UNE PLACE À PART DANS *BLAKE ET MORTIMER*. CONTRAIREMENT À SES AÎNÉS AMÉRICAINS, TEL ALEX RAYMOND, EDGAR P. JACOBS AIMAIT SOIGNER SES DÉCORS. SES HÉRITIERS ONT FAIT DE MÊME. PETITE VISITE GUIDÉE, DE LONDRES À NEW YORK EN PASSANT PAR BOMBAY.

Par Vincent Bernière

La cathédrale Saint-Paul, Londres, Angleterre

Construite au cœur de la City sur les cendres de l'édifice disparu lors du grand incendie de 1666, la cathédrale Saint-Paul, chef-d'œuvre classico-baroque de Christopher Wren, est l'un des emblèmes de Londres. Nos héros descendent vers Fleet Street en direction du Daily Mail. Taxis et bus impériaux se partagent la chaussée.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «la Marque Jaune», planche n° 10, 1956.

Le quartier Ginza, Tokyo, Japon

Temple du luxe et du shopping situé dans l'arrondissement de Chuo, le quartier de Ginza, qui avait la réputation d'être le plus cher au monde dans les années 1980, réunit boutiques de créateurs et magasins de prêt-à-porter ou de hi-tech. À l'instar de Crown, le fabricant de matériel audio, dont on peut voir ici l'enseigne.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite des «3 Formules du professeur Sato», tome 1, planche n° 6, 1977.

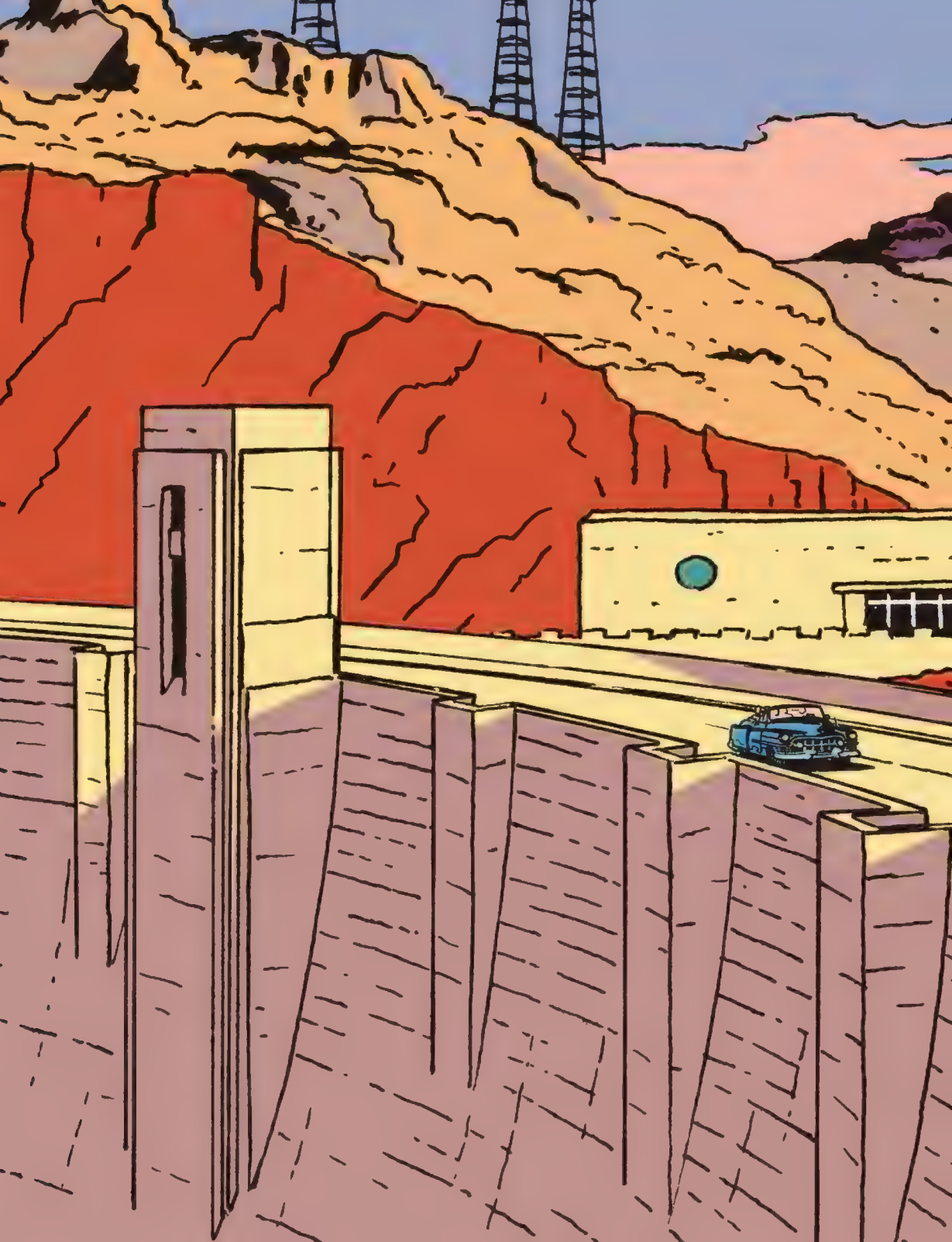
La Tour de Londres, Angleterre

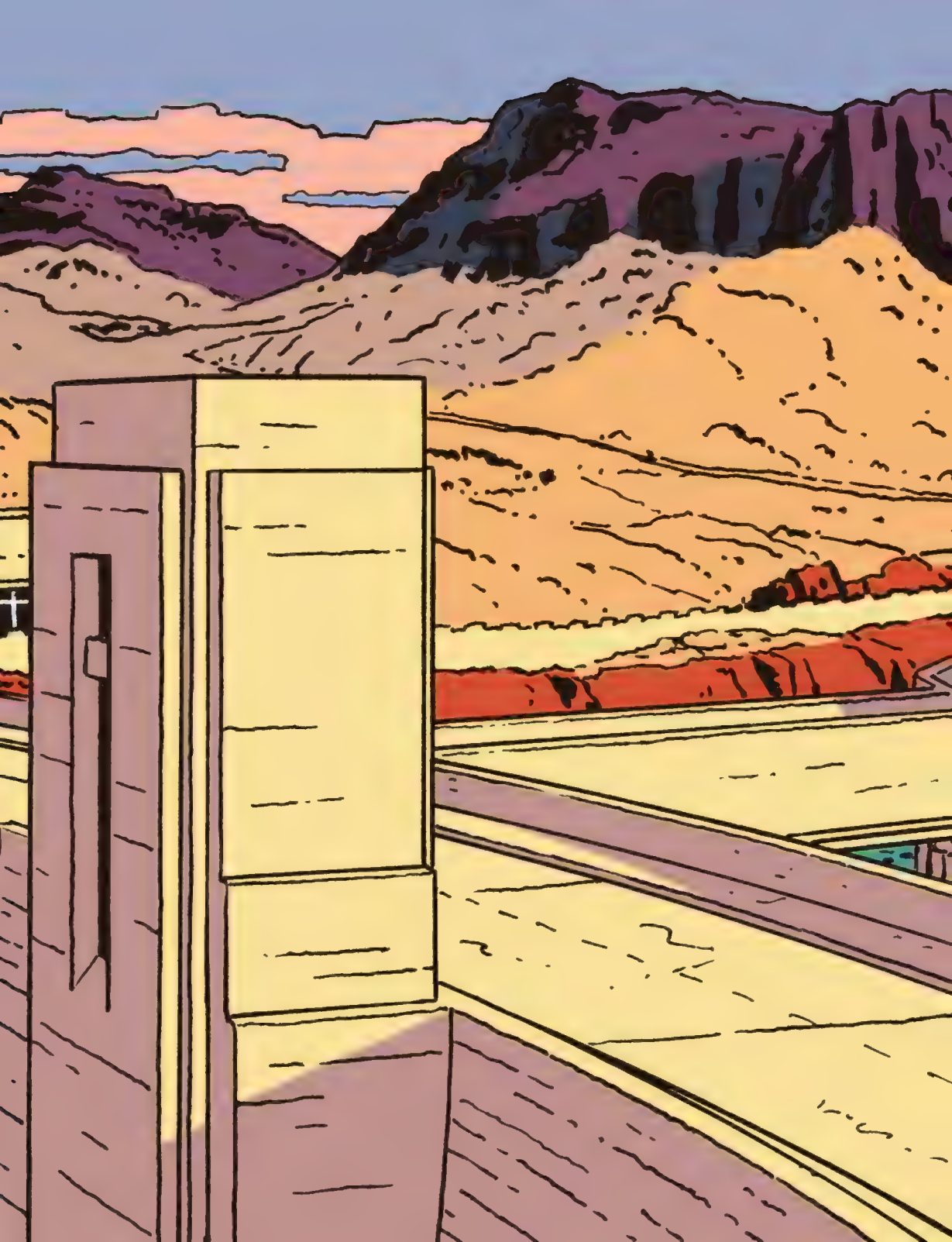
La «Tower of London», dont la construction commença en 1066 sous l'impulsion de Guillaume le Conquérant, eut un rôle déterminant dans l'histoire de l'Angleterre. Tour à tour prison, résidence royale, armurerie, ménagerie, elle abrite toujours les joyaux de la Couronne. Tower Bridge, le pont basculant qui enjambe la Tamise, date quant à lui du XIXe. Cette admirable vignette ouvre *la Marque jaune*. La pénombre est tout juste rompue par les halos des lampadaires du pont.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite de «la Marque Jaune», planche n° 1, 1956.

Le barrage Hoover Dam, Nevada, États-Unis (pages suivantes)
Situé sur le fleuve du Colorado, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Las Vegas, l'impressionnant barrage Hoover Dam (221 mètres de haut pour 379 de long) fut inauguré par Franklin D. Roosevelt en 1935, durant la Grande Dépression. Il alimente en électricité toute la Californie du Sud. Aujourd'hui, on peut toujours le traverser en voiture. Mais les Cadillac des années 1950 qu'affectionne Ted Benoit se font rares...

Ted Benoit, vignette extraite de d'Étrange Rendez-Vous3, planche n° 60, 2001.





Le cinéma de Garden City, Kansas, États-Unis

À l'écran, *The Far Country* (*Je suis un aventurier*), film d'Anthony Mann sorti en 1954 avec James Stewart, qui a pour trame la ruée vers l'or. Perdu en plein middle-west dans *l'Étrange Rendez-Vous*. Mortimer n'ira pas le voir par manque de temps. Dommage...

Ted Benoit, vignette extraite de «l'Étrange Rendez-Vous», planche n° 23, 2001.

L'autobus Greyhound, New York, États-Unis

À Manhattan, le capitaine Blake embarque dans un car Greyhound qui doit le mener à Washington D.C. par l'US Route 1. En arrière-plan, on aperçoit l'enseigne du Capitol Theatre, superbe cinéma autrefois situé à Broadway, hélas démoli en 1968.

Ted Benoit, vignette extraite de «l'Étrange Rendez-Vous», planche n° 6, 2001.

Le palais de la ville de Jask, Iran

Installé sur la mer d'Oman, le port de Jask était jadis situé en Perse, dans l'actuel Iran. Edgar P. Jacobs en a fait l'un des décors emblématiques du *Secret de l'Espadon*.

Edgar P. Jacobs, dessin hors texte extrait du «Secret de l'Espadon», tome 2, 1953.

Le parc d'Arusha, Tanzanie

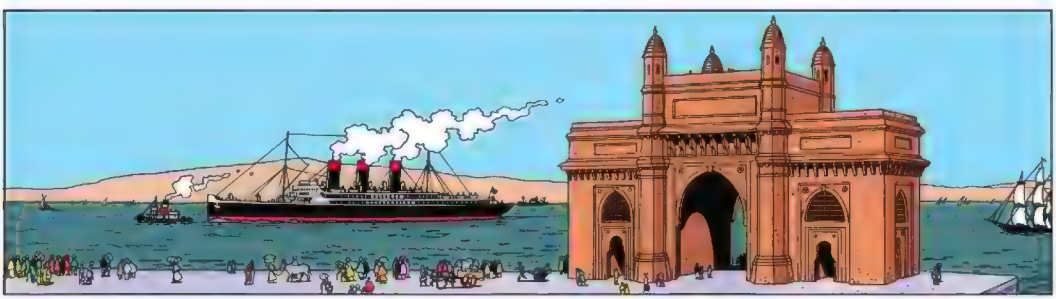
Situé au nord-ouest de la Tanzanie, non loin de la frontière kényane, le parc national d'Arusha et ses 137 km² abritent des zèbres, girafes, éléphants ou encore des flamants roses. Mais aussi le volcan du mont Méru, deuxième plus haut sommet du pays après le Kilimandjaro.

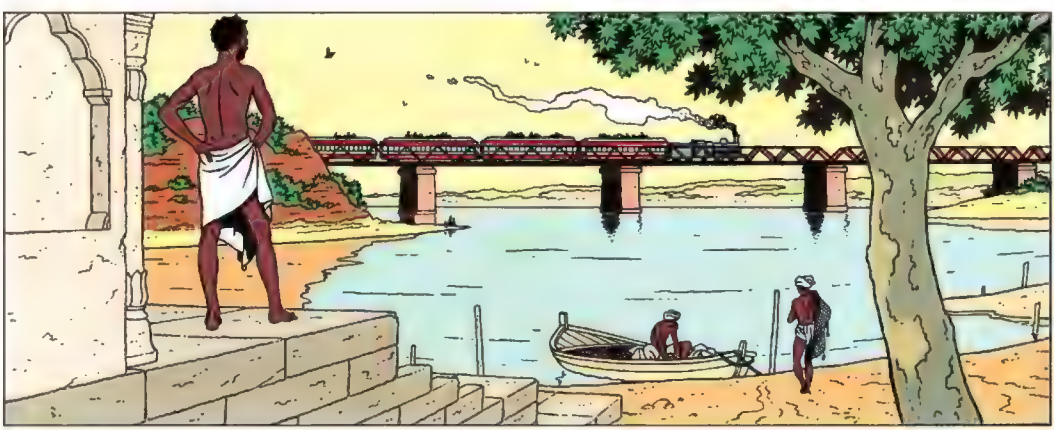
André Juillard, vignette extraite du «Sanctuaire du Gondwana», planches n° 25, 2008.

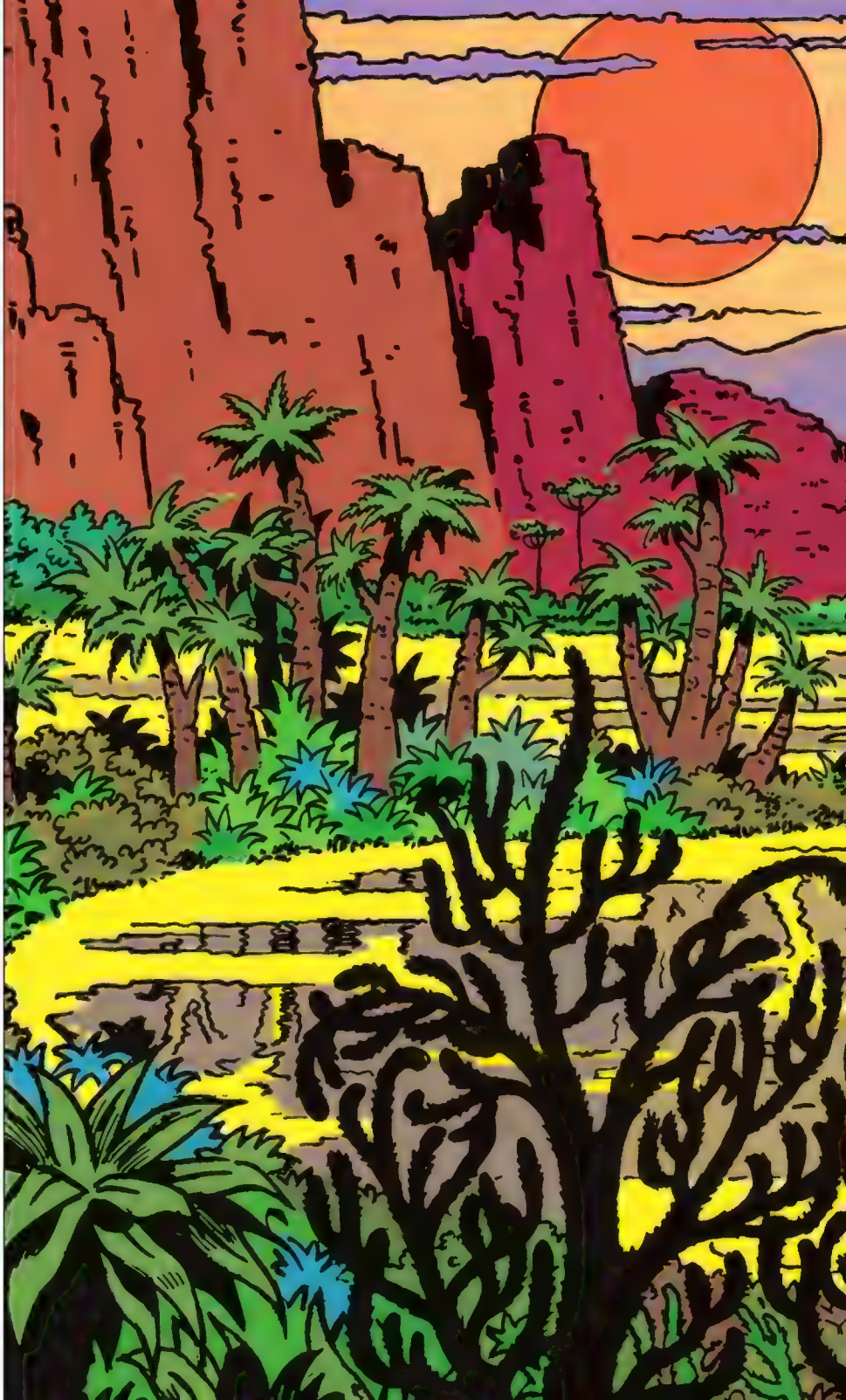
La Porte de l'Inde et le Frontier Mail

Arche monumentale de 26 mètres de haut, la Porte de l'Inde a été construite entre 1915 et 1924 en basalte jaune. Au second plan, le paquebot *Cilicia*, mis en service par la compagnie écossaise Anchor Line en 1938, a servi à transporter des troupes durant la Seconde Guerre mondiale. Le Frontier Mail (aujourd'hui appelé Golden Temple Mail), quant à lui, relie Bombay au nord de l'Inde.

André Juillard, vignettes extraites des «Sarcophages du 6e continent», planches n° 6 et 8.



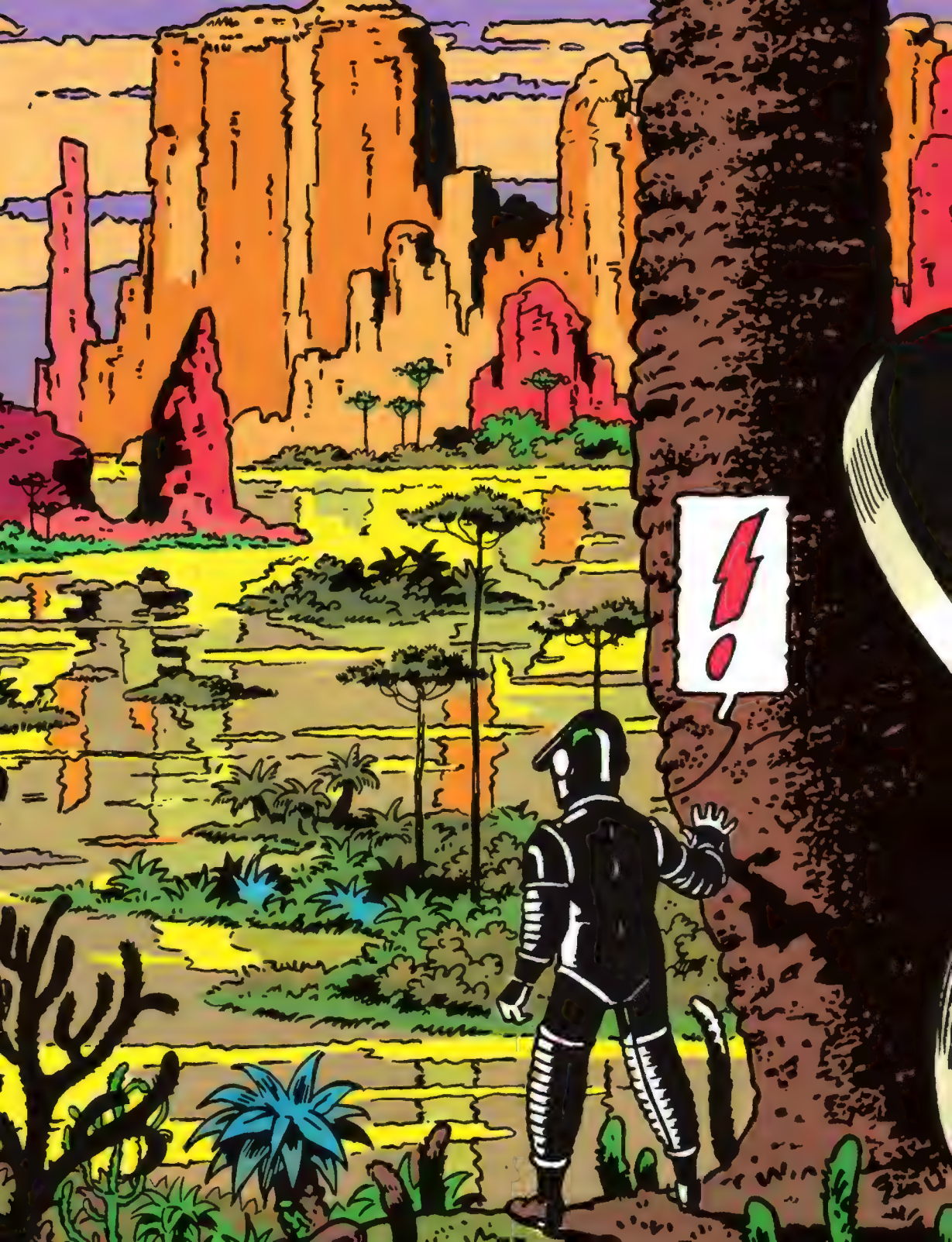




Un paysage de la préhistoire

Perdu dans les arcanes du temps, voilà que Mortimer se retrouve en pleine préhistoire, cent millions d'années avant l'apparition de l'homme. Cette datation lui est fournie par la forêt de Williamsonia, qu'on aperçoit au loin, disparue il y a cent cinquante millions d'années.

Edgar P. Jacobs, dessin hors texte extrait du «Piège diabolique», planche n° 7, 1962.



Le monde en 2100

COMMENT SERA LE MONDE DANS LE FUTUR ? CETTE QUESTION HANTAIT JACOBS ET SES CONTEMPORAINS. EN 1950, ON NE VOYAIT GUÈRE AU-DELÀ DE L'AN 2000. AUJOURD'HUI, LA FRONTIÈRE SE SITUE PLUS LOIN. ALORS, SERA-T-ON UN JOUR MI-HOMME MI-ROBOT ? PAS SI SÛR. CAR LORSQU'ON FAIT DES PROJECTIONS, LE PLUS PROBABLE EST QUE L'ON SE... TROMPE.

Par Philippe Testard-Vaillant

L'EVAPORATION

A la fin du XXIe siècle, les villes abriteront les deux tiers de la population mondiale. Certains territoires seront gagnés sur la mer. Mais quelle mer ? Une étude de la revue Science prévoit la disparition de la vie aquatique vers le milieu du siècle. C'est-à-dire demain.

Projet de plates-formes transformées en biohabitats verticaux, imaginé en Chine.

Edgar P. Jacobs, image extraite du «Piège diabolique».

Tout Jacobsien qui se respecte se doit de cingler un jour vers La Roche-Guyon. C'est que cette bourgade des bords de Seine, où trônent les vestiges d'un donjon féodal et le château dans lequel Rommel prit ses quartiers en février 1944 pour mieux surveiller la côte normande, sert de décor au *Piège diabolique*, sixième opus des *Aventures de Blake et Mortimer*. L'endroit abrite également une reproduction du chronoscaphe, la machine à voyager dans le temps sortie toute cuirassée d'acier de l'imagination de l'infâme professeur Miloch et volontairement sabotée par icelui. De fait, cet engin mortifère, après avoir parachuté Mortimer au milieu des dinosaures, plusieurs dizaines de millions d'années avant notre ère, puis en pleine jacquerie médiévale, l'expédie dans un 51e siècle que n'aurait pas renié Orwell.
L'occasion, pour Jacobs, d'exposer sa vision crépusculaire de l'avenir et de décrire le suicide collectif de l'humanité à la fin du XXIe siècle. «On croit comprendre que les choses tournent très mal à cause de méchantes passions nationalistes, commente François-Bernard Huyghe, chercheur à l'Institut des relations internationales et stratégiques et auteur de *les Experts ou l'art de se tromper* (éd. Plon). Sans dire précisément qui attaque qui, Jacobs explique qu'une guerre nucléaire et bactériologique éclate vers 2100 et qu'en quelques mois, les sociétés "les plus évoluées sont rejetées dans la barbarie des temps primitifs". Il faut se rappeler qu'en 1962, au moment de la parution de l'album, les applications civiles de l'énergie nucléaire sont le symbole du progrès et du XXe siècle, que l'on qualifie d'«âge atomique». Déjà, en 1958, les énormes sphères de l'Atomium ont marqué l'Exposition universelle de Bruxelles de leur sceau nucléaire. Et la confiance dans cette énergie est telle, à l'époque, que la centrale abandonnée que découvre Mortimer a été construite en pleine ville, à deux pas d'une ligne de métro!
En revanche, les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki par l'aviation américaine, en août 1945, ont révélé au monde la puissance destructrice terrifiante de l'énergie atomique, et restent très présents dans les esprits. L'idée que la folie des hommes risque à tout moment de provoquer un holocauste nucléaire et un effondrement de la civilisation hante les sixties, et ce d'autant qu'un bras de fer prométhéen oppose les deux superpuissances vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale.

L'idée que la folie des hommes risque à tout moment de provoquer un holocauste nucléaire et un effondrement de la civilisation hante les sixties.

COLONISER LES PLANÈTES

De même, Jacobs imagine que les rares survivants de cette catastrophe quasi terminale, fagotés comme des partisans soviétiques (autre réminiscence de 1939-

C'EST DANS L'AIR
Dès le début du XXe siècle, l'homme veut faire voler ses moyens de locomotion. Un thème que l'on retrouve chez nombre d'auteurs de BD, de Mézières à Bilal. Alors, la voiture volante est pour demain? Rien n'est moins sûr, disent les experts...

Caricature française de 1900 imaginant les transports aériens de l'an 2000.

Nos vaillantes troupes attaquent maintenant la cité administrative dans laquelle l'ennemi en déroute s'est retranché ... Vain espoir ! Déjà les bâtiments extérieurs sont en flammes !...

APOCALYPSE

Dans *le Piège diabolique*, Jacobs prophétise une guerre mondiale suite à une catastrophe atomique. C'est un refrain connu des années 1950. Comme dans *le Secret de l'Espadon*, un dictateur d'origine asiatique est à l'œuvre. Et aussi : les gens ne maîtrisent plus l'orthographe. Ils écrivent un peu dans le style des SMS contemporains.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».

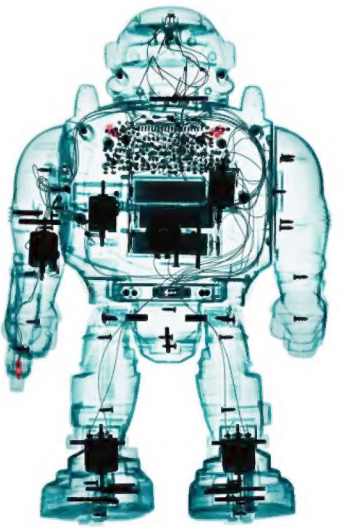
1945), tombent sous la coupe d'un dictateur d'origine asiatique, lequel «réorganise l'humanité sur le modèle de la fourmilière». Jacobs «ne dit pas si ce régime politique est de droite ou de gauche, note François-Bernard Huyghe. Mais il tient pour acquis, après le lancement de Spoutnik et ses bip-bip historiques, en 1957, que les progrès de la conquête spatiale vont permettre aux hommes de coloniser les planètes du système solaire. De fait, Mortimer est pris pour un émissaire de Pluton où se sont réfugiés des humains pour échapper à l'hydre totalitaire qui asservit la Terre».

Par-delà les sombres «pronostications» jacobsiennes, comment voyait-on l'an 2000 dans les années 1960, donc dans l'euphorie des Trente Glorieuses ? Globalement comme une époque formidable où la science serait là pour apporter des certitudes, et la technologie pour mettre à la disposition des citoyens des objets efficients. «Pour schématiser à l'extrême, la société de l'époque attendait de la science la vérité et de la technologie le bien-être matériel, la santé, l'hygiène..., bref, le progrès, fût-ce au prix de dommages parfois lourds», dit Yves Farge, ancien directeur de la recherche et du développement de Péchiney et membre de l'Académie des technologies.

Ainsi, en mai 1959, à l'occasion de son 500e numéro, la revue *Science & Vie*, que lisait Edgar P. Jacobs, fait saliver ses lecteurs affamés de modernité en narrant le quotidien de la famille Lachaume en l'an 2000. À l'orée du troisième millénaire, pronostique le magazine, tout le monde sera svelte grâce à des «pilules garantissant d'excellents muscles au lieu de graisse», l'automatisation du travail «portera la semaine ouvrable à 12 heures» et le cancer ne fera plus «frémir les imaginations». L'électricité sera essentiellement fournie par des installations fonctionnant à la tourbe et la pluie ne tombera plus que de 2 heures à 6 heures du matin à Paris, grâce à des machines ad hoc. Les Lachaume, pour aller passer leurs vacances à Yalta, «ville à la mode», prendront leur auto-héli (voiture volante à quatre rotors), des jets relieront Paris à Brasilia en 3 heures, des paquebots à sustentation «flotteront au-dessus de la surface des eaux à 50 cm environ» et les vertes collines du Sahara, copieusement reboisé, embaumeront «le parfum des orangers et des pommiers en fleurs» au printemps... Seules ombres au tableau : des sévères systèmes de contrôle des naissances seront instaurés et une «angoisse cosmique» grandira après la réception sur Terre de mystérieux messages extraterrestres venant de beaucoup plus loin que la planète Mars...

Non moins optimiste, le best-seller futurologique des Américains Herman Kahn et Anthony J. Wiener, *l'An 2000*, publié en 1967, prédit quant à lui que l'on exploitera sous peu des mines sur la Lune, que l'on pourra changer à volonté de couleur de peau, que des armes seront capables de déclencher des raz-de-marée, que l'on séjournera dans des hôtels sous-marins...

«Lorsque deux augures se regardent, écrivait Cicéron, ils éclatent de rire». La prévision est «l'art de se tromper, la voie royale de la bourde mirobolante, confirme François-Bernard Huyghe.



ROBOTIQUE

En 1959, un numéro de *Science & Vie* prédisait que, grâce aux robots, la durée de travail serait bientôt réduite à douze heures par semaine. C'est sans doute pour après-demain. Cela dit, à l'époque, on ne parle pas encore du taux de chômage de la population active.

Robot vu aux rayons X.

regards
Un voyage dans
L'AVENIR
H. G. WELLS

ÉCRAN TOTAL

Isaac Asimov, l'auteur de *Fondation*, prédit en 1969 l'avènement d'une civilisation des écrans où le savoir serait accessible à tous. Plutôt que d'uniques cités-puits, décrites par Philip K. Dick, il voit le développement d'une urbanité verticale. La revue *Regards*, quant à elle, envisageait des voyages en famille dans l'espace.

Illustration de Michael Whelan Hari, pour «Fondation d'Isaac Asimov».

Une de «Regards», «le voyage dans l'avenir avec H.G. Wells», 16 janvier 1936.

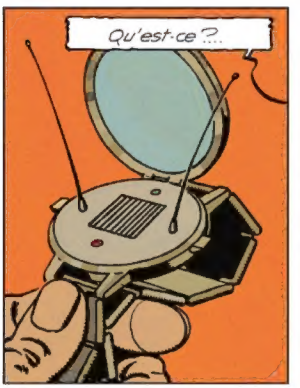
Lilypad City, projet de ville flottante pour pallier l'élévation du niveau de la mer.

MONTRE CONNECTÉE

Dans *le Piège diabolique*, Jacobs imagine une montre communiquant avec des antennes. On ouvre le boîtier et son interlocuteur apparaît à l'écran. Cette hypothèse est en train de se réaliser avec l'Apple Watch.

Apple Watch.

Edgar P. Jacobs, vignette extraite du «Piège diabolique».



Aucun marchand de prophéties, dans les années 1960, ne "voit" les événements de Mai 1968, le quadruplement des prix du "brut" fin 1973, l'épidémie de sida, la chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc soviétique, l'explosion d'Internet, le retour de l'islam...»

DES CERVEAUX POUR LES ROBOTS

S'il regarde lui aussi le futur avec des lunettes roses, l'écrivain américain de science-fiction Isaac Asimov est toutefois l'un de ceux qui se mettent le moins le doigt dans l'œil. Décrivant 2014 dans un article paru en août 1964 dans le *New York Times*, l'auteur de *Fondation* assure que «des ordinateurs bien plus miniaturisés qu'aujourd'hui serviront de "cerveaux" aux robots», que l'on pourra «tout à la fois voir et entendre la personne à laquelle on téléphone», et que l'écran, «en plus de permettre de voir les gens que l'on appelle, permettra d'accéder à des documents, de voir des photographies ou de lire des passages de livres». Jacobs ne va peut-être pas jusque-là, mais il représente tout de même une montre avec un écran amovible dans lequel apparaît l'interlocuteur de Mortimer, dans *le Piège diabolique*. On dirait presque l'Apple Watch... À quoi, maintenant, pourrait ressembler le portrait de la planète à l'horizon 2100? Le moins que l'on puisse dire est que l'idée d'avenir radieux, au moment où le système mondial traverse une série de crises (économique, sociale, climatique, énergétique, sanitaire, religieuse...) dont personne ne sait ce qui en sortira et qui ébranle notre certitude que demain sera meilleur, a du plomb dans l'aile. «Nous nous trouvons dans un monde qui apparaît inquiétant parce que tout à la fois en évolution rapide, en rupture et en péril. Nous sommes entrés dans le temps des incertitudes, analyse le sociologue Alfredo Pena-Vega, du Centre Edgar Morin. La plupart des gouvernements se trouvent confrontés à des problèmes d'une complexité telle que leur capacité à les comprendre et à les résoudre est sérieusement compromise. Cette complexité rend de plus en plus difficile l'élaboration de solutions simples par les décideurs politiques», et de plus en plus ardue la tache des prospectivistes.

Thierry Gaudin et ses collègues promettent des villes marines autonomes.

Tous les futurs sont donc possibles. Mais quelques certitudes émergent du maquis touffu des scénarios chargés d'anticiper notre proche avenir. Ainsi, alors qu'une étude parue récemment dans la revue *Science* dénonce les effets de la surpêche et montre qu'au rythme actuel, les océans pourraient être vides de poissons dès 2048, «l'un des principaux défis des prochaines générations sera très probablement d'enrayer l'érosion de la biodiversité et de reconstruire un équilibre harmonieux entre l'espèce humaine et la nature en créant un "jardin planétaire"», affirme Thierry Gaudin, président de l'association Prospective 2100 et coordinateur de *2100, récit du prochain siècle* (éd. Payot). Par ailleurs, quels que soient les efforts de nos sociétés pour réduire les concentrations de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, le réchauffement climatique, tout en rendant habitables et cultivables certaines régions froides comme la Sibérie et le Nord canadien, devrait entraîner des déplacements majeurs de populations. Combien seront-ils, entre 2050 et 2100, à devoir fuir leur environnement immédiat et partir à la recherche de terres plus hospitalières? Des experts les estiment à 150 millions, d'autres à 200 millions, voire à un milliard.

Autre hypothèse plausible: le monde sera non seulement de plus en plus multipolaire et connecté, mais aussi de plus en plus urbain. À en croire les projections de l'ONU, les gens des villes constitueront les deux tiers de la population mondiale en 2100 (contre un peu plus de la moitié aujourd'hui), au risque de voir certaines mégalopoles hantées par des gangs de «sauvages urbains» exclus de la société. L'énergie? Que l'humanité continue d'être cigale souriant à un modèle de développement par l'abondance énergétique ou se fasse fourmi tenaillée par l'exigence de sobriété, le pétrole conventionnel a de fortes chances de disparaître d'ici à 2100.

Quant aux innovations techniques, Thierry Gaudin et ses collègues promettent la maîtrise de la fusion nucléaire, la flambée des «nanos» (nanomatériaux, nanomédicaments...), des villes marines autonomes, des maisons entièrement fabriquées en usine et livrées par dirigeable, le scooter aérien, le tourisme dans l'espace, l'exploitation minière des astéroïdes, la création d'êtres de synthèse simulant la vie... Et sans doute la BD numérique, en 2100, aura-t-elle décollé depuis longtemps. Rendez-vous dans cent ans. Si Jacobs a tort, s'entend.

Ce hors-série de Beaux Arts magazine est édité par TTM éditions

Éditeur Claude Pommereau
Rédacteur en chef Vincent Bernière
Création graphique Xavier Henry et Catherine Varotsi
Secrétaire de rédaction Eléonore Quesnel
Rédactrice photo Florelle Guillaume
Illustrateur François Warzala

Merci à Patricia Attar, Philippe Biermé, Virginie Bottemanne, Aurélie Chevalier, Elsa Etienne, Dominique Gervasoni, Gérard Guégan, Mathilde Jannier-Bonnichon, Aude Jacquet, Danielle Libeau, Yves Schlirf, Mehdi Yahyaoui, Michael Whelan

In Memoriam Pierre Sterckx (1936-2015)

Éditeur délégué Vagatox Productions, 24, place Dauphine, 75001 Paris

TTM Éditions
Directeur de la publication Thierry Taittinger
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur délégué de la publication Thierry Lalande
Directeur général Marie-Hélène Arbus
Directrice des partenariats Marion de Flers
Directeur artistique Bernard Borel
Beaux Arts magazine 3, carrefour de Weiden 92130 Issy-les-Moulineaux
01 41 08 38 00 – www.beauxartsmagazine.com

Photogravure Keygraphic, Paris
Imprimé en France
Commission paritaire 1118 K 84238
ISBN 9791020401854
Dépôt légal Juin 2015
Ventes au numéro Destination Media 01 56 82 12 06
Commande du numéro
www.beauxartsmagazine.com ou 03 44 62 43 59

Copyrights
Couverture : Edgar P. Jacobs, image extraite de « L'Énigme de l'Atlantide ». 4e de couverture : André Juillard.
© Éditions Blake et Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a) 2015.

Toutes les images de bande dessinée sont © Éditions Blake et Mortimer / Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a) 2015.

Les photographies d'Edgar P. Jacobs p. 5, 6, 7 (bas), 8 (gauche), 10 ainsi que les documents photographiques des sources p. 50, 51 (droite), 55 et 119 sont © Fondation Jacobs / Archives Philippe Biermé. Les photographies d'Edgar P. Jacobs p.5 est © Milio / Archives Philippe Biermé, p.6 © Levin/Archives Philippe Biermé, p. 7 (en haut à droite et à gauche) et p. 8 (à droite) sont de Gérard Guégan. Les photographies p.9 d'André Juillard et Jean Van Hamme sont © Rita Scaglia, celle d'Yves Sente est © Alexis Haulot, celle de Chantal de Spiegeleer est © D.R et celle de Jean Dufaux est © Catherine Lambermont. • P. 36 Coll. Natural History Museum, Londres / © Bridgeman Images. P. 38 © National Geographic Creative / Bridgeman Images. © Gusman / Leemage. P. 39 © Rue des Archives / BCA. P. 41 Coll. Natural History Museum, Londres. © Bridgeman Images. P. 43 © Akg / Science Photo Library. © Bridgeman Images. P. 44 Coll. Museo civico di Storia Naturale, Milan / © Luisa Ricciarini / Leemage. P. 47 © Suddeutsche Zeitung/Rue des Archives. © NASA Earth Observatory. © ClassicStock / Akg-images / B. Von Hoffmann. P. 48 © Akg-images / Rainer Hackenberg. PSI © Smithsonian Institution Archives. Coll. Musée d'Égypte, le Caire / © Akg-images / Werner Forman. P. 53 © Science Photo Library / Akg-images. P. 54 © Shawn Baldwin/The New York Times/REA. © Dassault Systèmes 3D. P. 56 Coll. Musée de Louxor, Égypte / © Photo Josse/Leemage. P.57 Coll. & © Musée du Louvre. Dist. RMN-Grand Palais / Georges Poncet. P. 58 © Mary Evans/Rue des Archives. P. 59 © DR. © Rue des Archives/PVDE. P. 60 © Raffael / Leemage. P. 62 © Hervé Champollion / Akg-images. P. 63 © B. Dupont / Kharbine Tapabor. © Akg-images / Tristan Lafranchis. Coll. Israel Museum, Jérusalem © Akg-images / Erich Lessing. P. 65 © Akg-images. P.66 © Bridgeman Images. P. 67 Coll. Mulgrave Castle, North Yorkshire, Lythe / © Mulgrave Castle, North Yorkshire, Lythe. P. 68 © Rue des Archives / BCA. P. 69 © Rue des Archives / RDA. Coll. Museum of London / © Bridgeman Images. P. 70 © Gaspard Duval / Gamma Rapho. P. 72 Coll. Archives municipales de Clamart / © Préfecture de Police. P. 73 © Lee / Leemage. Coll. & © Bnf, Paris. P. 75 © Gaspard Duval / Gamma Rapho. P. 76 © Gaspard Duval / Gamma Rapho. P. 79 © Akg-images / Paul Koudounaris. P. 81 Coll. Mitchell Library, State Library of New South Wales / © Bridgeman Images. © Hervé Champollion / Akg-images. P. 82 Coll. Bnf, Paris / © Akg-images. P. 84 © Science & Vie. P. 85 © Rue des Archives / BCA. © MGM / The Kobal Collection. Coll. Particulière / © Luisa Ricciarini / Leemage. P. 87 © Akg-images / Ullstein Bild. P. 89 Coll. National Museum / Stockholm . © Akg-images / Erich Lessing. P. 91 © Rue des Archives /BCA. © DR. P. 92 © Costa / Leemage. P. 94 © Rue des Archives / RDA. © Science & Vie. P. 95 © Akg-Images. © Rue des Archives / DILTZ. P. 97 © Alessandro Lonati / Leemage. P.98 © Mary Evans / Rue des Archives. P. 99 © Mary Evans / Rue des Archives © Granger NYC / Rue des Archives. P. 100 © Science Photo Library / Akg-Images P. 101 © Granger NYC / Rue des Archives. P. 102 © Akg-images / Interfoto / Antiquariat Felix Lorenz. P. 103 © Keystone-France. © Akg-images / RIA Novosti. © Akg-images / ddrbildarchiv.de / Lothar Willmann. P. 104 © ClassicStock/ Akg-images / K.Scholz. P. 107 © Superstock/Rue des Archives. P. 109 © Akg-images / Horizons. P. 110 © Akg-images / RIA Novosti. P. 111 © Akg-Images. © Fototeca / Leemage. P. 113 © 7C. P. 114 © Rue des Archives / RDA. © Rue des Archives / Tallandier. P. 115 © DR. P. 116 © Shutterstock. P. 118 © Rue des Archives / BCA. © Mary Evans / Rue des Archives. P. 119 © Fondation Jacobs / Archives Biermé. © Rue des Archives / BCA. Akg-images / Album. P. 121 © Irwin Allen Prod / The Kobal Collection. P. 123 © SSPL / Leemage. P. 124 © Akg-images / Album. P. 138 © Geoff Pugh / REX / Shutterstock Sipa. P. 140 © Akg-images. P. 141 © Brenda Fitzpatrick / Rex / Sipa. P. 142 © Michael Whelan. © Kharbine Tapabor. © Photo by eVolo/REX Shutterstock. P. 143 © Solent News / Rex / Sipa.

© TTM éditions 2015.

Contributeurs

Benoît Mouchart
Directeur éditorial des éditions Casterman, journaliste et auteur, Benoît Mouchart a publié un essai sur l'ami de Jacobs, Jacques Van Melkebeke, et une biographie, la Damnation d'Edgard P. Jacobs *(éd. du Seuil, avec François Rivière).*

François Rivière
Critique, scénariste, romancier, traducteur et biographe d'Edgar P. Jacobs ou d'Agatha Christie, François Rivière est l'auteur de la première étude sur Blake et Mortimer *parue dans* les Cahiers de la bande dessinée *en 1971.*

Pierre Sterckx
Critique d'art, commissaire d'expositions, amateur d'Holbein, Magritte, Gilles Barbier ou Wim Delvoye et ami d'Hergé, qu'il initia à l'art contemporain, Pierre Sterckx est l'auteur de nombreuses études sur l'art et la bande dessinée.

Vincent Bernière
Journaliste et éditeur, Vincent Bernière a notamment publié Anthologie de la bande dessinée érotique *(éd. Beaux Arts) et* Anthologie de la bande dessinée d'humour *(éd. Huginn & Muninn). Il est le rédacteur en chef de cette publication.*

Daniel Couvreur
Journaliste pour le quotidien belge le Soir, *Daniel Couvreur a collaboré au hors-série coédité par* Beaux Arts magazine *et* l'Express, Tintin ou le rire d'Hergé. *Il est également l'auteur de plusieurs études sur l'univers de Tintin.*

Anne Lefèvre-Balleydier
Titulaire d'un doctorat d'océanologie et journaliste scientifique, Anne Lefèvre-Balleydier a longtemps travaillé pour Science et Vie. *Auteur de plusieurs titres chez Larousse, elle vit désormais dans le sud de la France.*

Dominique de La Tour
Dominique de La Tour est reporter depuis plus de trente ans. Indépendant et polyglotte, il a étudié l'histoire et le russe, exercé divers métiers en intérim, travaillé pour une centaine d'organes de presse et visité autant de pays.

Claude Pommereau
Claude Pommereau a dirigé plusieurs groupes de presse. Il est coauteur de deux ouvrages : les Arts sous l'Occupation *et* Écrivains et artistes face à la Grande Guerre *(éd. Beaux Arts). Il est l'éditeur de cette publication.*

Rafael Pic
Grand voyageur, Rafael Pic a vécu en Egypte, au Maroc, au Brésil, en Colombie, en Italie. Il a également connu les grandes plaines de Tanzanie. Pour Beaux Arts magazine, *il a coordonné des numéros sur Spirou et Tintin.*

Florelle Guillaume
Historienne de l'art du XIXe siècle, iconographe et journaliste pour Beaux Arts magazine, *Florelle Guillaume tient des rubriques sur le web et les médias dans le monde de l'art et coordonne également de nombreux numéros hors-série.*

Raphaël Turcat
Raphaël Turcat est journaliste, fondateur de Technikart, *rédacteur en chef du* Branché *et conseiller éditorial de plusieurs rédactions. Spécialiste des tendances émergentes, il est féru de pop culture, de football et d'art contemporain.*

Romain Brethes
Professeur de chaire supérieure et journaliste au Point, *Romain Brethes est spécialiste de l'Antiquité grecque et romaine. Il écrit sur la bande dessinée depuis plusieurs années dans différents supports.*